



GAVROCHE

LE NUMÉRO : 9 € / TRIMESTRIEL N° 164 – 29^e ANNÉE – OCTOBRE-DÉCEMBRE 2010 **REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE**

GUERRE À LA GUERRE!



ABONNEZ-VOUS À LA PATRIE HUMAINE

Papillons de propagande : militer avec des bouts de papier



Quelle poire !

Des graffitis contre Louis-Philippe



Comète de Halley

La grande peur de 1910

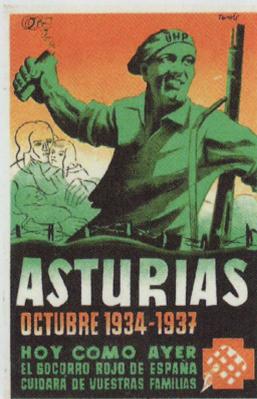


Naissance du PCF

Des origines révolutionnaires

L'HISTOIRE EN LIGNE

Depuis plusieurs années, institutions et passionnés mettent en ligne documents et analyses intéressantes sur l'histoire, sur un mode collaboratif (wikipedia par exemple) ou non. Cette rubrique vise à présenter une sélection des sites qui nous semblent valoir le détour.



LOS CARTELES DE LA GUERRA CIVIL ESPAÑOLA

<http://pares.mcu.es/cartelesGC>

Le ministère de la Culture espagnol propose en accès libre un corpus de 2800 affiches concernant la révolution de 1936. Il s'agissait au départ de recenser les affiches d'État, mais la collection s'est ouverte à d'autres émetteurs et notamment aux syndicats et aux partis politiques. Certains documents ont été renseignés (titre, nom du ou des auteurs, des éditeurs, des commanditaires, dates, etc.). Une recherche par mot permet de naviguer dans cet ensemble émouvant et graphiquement fascinant.

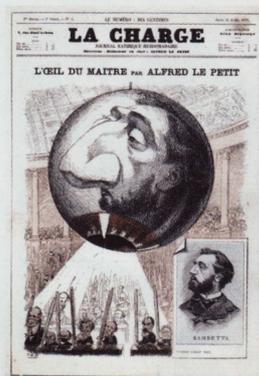


GALICA FAIT PEAU NEUVE

<http://gallica.bnf.fr>

En début d'année, la bibliothèque numérique de la Bibliothèque Nationale de France a fait peau neuve. La nouvelle interface permet une recherche ciblée dès la page d'accueil et semble moins compliquée au visiteur que la précédente version. Des centaines de milliers d'ouvrages (monographies, presse, etc.) sont consultables et téléchargeables en ligne. Une recherche plein texte est également possible sur certains documents, ce qui constitue un outil de recherche considérable, notamment pour la consultation des très nombreux quotidiens ou hebdomadaires numérisés. Les brochures politiques du XIX^e

siècle tiennent une bonne place dans cette bibliothèque virtuelle. À noter qu'il est possible d'accéder à des centaines de dictionnaires (le GDU par exemple), dont des dictionnaires biographiques. Les passionnés d'histoire sociale et politique feuilleteront avec délectation les « unes » du journal *L'Humanité* à partir d'octobre 1917... Une étonnante manière de revivre, un siècle plus tard, des événements dont on ne savait pas alors sur quoi ils déboucheraient.



L'ŒIL DE GAMBETTA

<http://www.snof.org/histoire/gambetta.html>

Le syndicat national des ophtalmologistes a créé sur son site une page « histoire ». Histoire de l'ophtalmologie, mais également histoire par l'ophtalmologie. Le site s'intéresse notamment à la qualité des yeux de quelques grands de ce monde, souverains, généraux, présidents du Conseil, etc. Dans cet ensemble, la maladie oculaire de Léon Gambetta tient une bonne place. L'édile républicain a été si souvent moqué par la caricature pour son regard globuleux ! Une manière d'explorer l'histoire par les yeux et de raconter, sur la toile, les grandes étapes de cette technique et de cette science si importantes dans la vie des hommes.



DE TEMPS EN TEMPS

<http://www.letempsarchives.ch>

Le journal helvétique *Le Temps* a mis en ligne l'intégralité des trois journaux dont il se dit l'héritier : le *Journal de Genève*, la *Gazette de Lausanne* et le *Nouveau Quotidien*, ce qui cor-

respond à deux siècles de publication (le premier numéro date du tout début du XVIII^e siècle, en tout près de quatre millions d'articles accessibles). Chaque article, photographie, illustration ou publicité de chaque édition est disponible via l'interface du site. L'accès aux contenus s'effectue par mot-clé, date ou édition. La recherche mène prioritairement au contenu des articles mais il est possible de visualiser les pages entières, de sélectionner telle ou telle partie du texte (OCR), etc. Une base de données passionnante pour deux siècles d'histoire du monde vue par les Suisses !



LA RÉVOLUTION RUSSE TOUJOURS VIVANTE SUR INTERNET !

Internet donne accès à tout ou presque tout. Encore faut-il être polyglotte pour profiter de la diversité du web. Les Makhno-logues et autres Makhno-lâtres trouveront tout sur le site www.makhno.ru, mais il leur faudra absolument pratiquer la langue russe... tandis que Marxists.org réglera les tenants du grand Marx, cette fois en français (à noter que les russophones pourront se rattraper avec le site www.magister.msk.ru/library/revolt/revolt.htm). Pour le plaisir des yeux et se remémorer les heures glorieuses ou sombres des soviets, il n'est rien de mieux que les affiches révolutionnaires. Trois sites à visiter : <http://sovposters.ru/theme/Revolutionary%20posters/> ; <http://davno.ru/posters/> ; <http://eng.plakaty.ru>

N'hésitez pas à nous faire connaître vos sites préférés en écrivant à : histoireenligne@gavroche.info



**MOSCOU
KREMLIN**

SOMMAIRE N° 164

P. 4 RETOUR SUR LES ORIGINES RÉVOLUTIONNAIRES DU PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS

L'historiographie du Parti communiste français donne le premier rôle à quelques figures emblématiques dans la fondation du parti. Il faut pourtant rappeler l'influence majeure de militants intervenant en 1920 pour le ralliement de la SFIO à l'Internationale communiste.

> Par François FERRETTE

P. 10 PAPILLONS DE PROPAGANDE : COMMENT DÉFENDRE SES IDÉES AVEC DES BOUTS DE PAPIER

À la fin du XIX^e siècle, les militants politiques et syndicaux disposent d'un nouveau moyen de propagande, en apparence très modeste, mais particulièrement efficace : les papillons imprimés, illustrés ou non, qui sont les ancêtres de nos autocollants propagandistes.

> Par Guillaume DOIZY

P. 20 COMÈTE DE HALLEY : LA GRANDE PEUR DE 1910

En mai 1910, la Terre doit rencontrer la queue de la comète de Halley. Un débat s'installe alors sur la possible dangerosité pour la population des gaz qui se situent dans le sillage de l'astre.

> Par Jocelyn BEZECOURT

P. 26 RÉAGIR ET MONTRER LA VOIE : LE CONCEPT DU HÉROS « VAILLANT »

Comme tout bon illustré qui se respecte, *Vaillant* s'organise autour de héros récurrents. Au travers de l'analyse de ces personnages réels et de papier, ainsi que de leurs ennemis, se dégagent toutes les valeurs des rédacteurs du journal.

> Par REMEDIUM

P. 34 LA POIRE LOUIS-PHILIPPE : DES CARICATURES AUX GRAFFITIS

De 1831 à 1835, des dizaines de caricatures transforment le roi Louis-Philippe en grosse poire molle. Invoquer publiquement la Poire devient un acte de défi et d'insoumission.

> Par Fabrice ERRE

P. 40 UN ANARCHISTE ARGENTIN AU BAGNE, SIMÓN RADOWITZKY

Suite à la répression de la révolution de 1905, le jeune anarchiste juif Simón Radowitzky quitte la Russie pour l'Argentine. Il organise un attentat ayant pour cible le chef de la police de Buenos Aires.

> Par Pierre-Henri ZAIDMAN

P. 44 Feuilles de choix – P. 46 À la page – P. 49 Abonnement – P. 50 L'amateur de livres

GAVROCHE

Revue trimestrielle d'histoire populaire, numéro 164, 4^e trimestre 2010.

52, avenue de Flandre 75019 Paris. Tél. : 01 42 76 94 11. Courriel : revue@gavroche.info.

Site Internet : www.gavroche.info. Directrice de publication : Sophie VIRLOUVET.

Coordinateur articles : Guillaume DOIZY. Coordinateur notes de lecture : Pierre-Henri

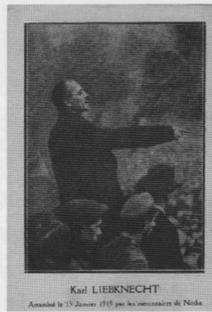
ZAIDMAN. Collaborations pour ce numéro : J. BEZECOURT, J.-L. DEBRY, F. ERRE, H. FABRE, F. FERRETTE, C. JACQUIER, C. PATILLON, REMEDIUM, Y. VOISIN. Commission paritaire : 0712K81974. I.S.S.N. : 02-42-9705 © Gavroche.

Tous droits de reproduction réservés. Distribution en librairie : DIFPOP, 81, rue Romain Rolland, 93260 Les Lilas. Tél. : 01 43 62 08 07.

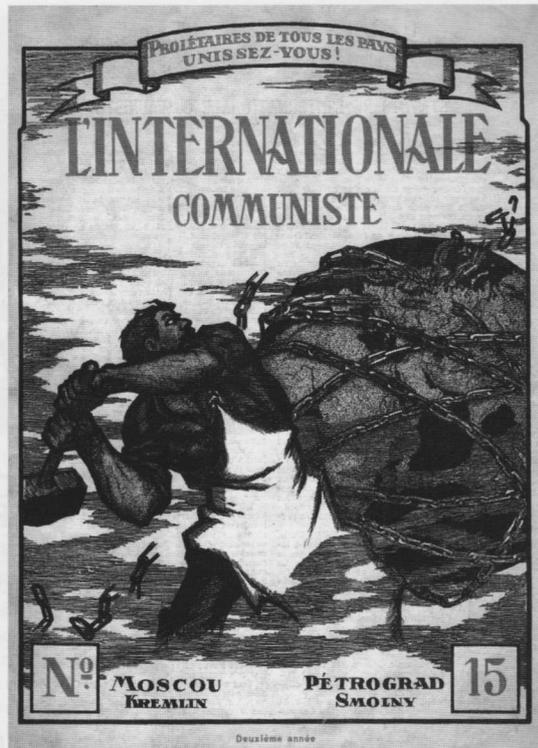
Publication, secrétariat de rédaction : Scoop Presse, 52, avenue de Flandre, 75019 Paris. Mise en page : blackpulp.fr.

Impression : Expressions II – 75020 Paris.

► Carte postale en mémoire du révolutionnaire Karl Liebknecht, assassiné en janvier 1919, diffusée dans le cadre de la journée internationale des jeunes contre la guerre. Première campagne publique des jeunes communistes à la fin de l'été 1920 (coll. particulière).



► L'Internationale Communiste n° 2. © musée de l'Histoire vivante (Montreuil). Nous remercions tout particulièrement Eric Lafon du musée de l'Histoire vivante de Montreuil (93) de nous avoir aimablement autorisés à publier cette image.



1. Marcel Cachin (1869-1958). Professeur de philosophie, directeur de l'*Humanité* de 1918 à 1958, très estimé des militants, il est un dirigeant socialiste puis communiste. Il suit Guesde, dont il était le disciple, dans le soutien à la Première Guerre mondiale. Il passe successivement du guesdisme au réformisme puis du centrisme au communisme entre 1914 et 1920. Mais, en réalité, il aura beaucoup de difficultés à assimiler le communisme léniniste. Par contre, il soutiendra la bolchevisation puis le stalinisme.
2. Louis-Oscar Frossard (1889-1946). Instituteur, il défend les thèses de la minorité longuettiste pendant la Première Guerre mondiale. Il devient secrétaire général de la SFIO en octobre 1918 puis le premier secrétaire général du Parti communiste en 1921. Il affronte une gauche avec laquelle il n'arrive pas à composer et démissionne de son poste le 1^{er} janvier 1923. Sa démission est assimilée au renforcement du courant révolutionnaire dans le PC.
3. Paul Vaillant-Couturier (1892-1937). Avocat, il milite au sein du Comité de la 3^e Internationale dont il est un des orateurs. Durant l'année 1920, il parcourt la France pour convaincre les militants de se regrouper dans sa tendance et de mener la bataille de l'adhésion à l'Internationale communiste dans la SFIO. Membre de la direction du PC en 1921, il combat le centrisme jusqu'en 1924. Peu à peu, il s'adapte à la bolchevisation et au stalinisme.
4. Nous appelons « Comité de la 3^e Internationale » la section française de la 3^e Internationale, et « comité (sans majuscule) de la 3^e Internationale », un groupe local rattaché au Comité.

Retour sur les origines révolutionnaires du Parti communiste français

L'historiographie du Parti communiste français donne le premier rôle à quelques figures emblématiques dans la fondation du parti. Il faut pourtant rappeler l'influence majeure de militants intervenant en 1920 pour le ralliement de la SFIO à l'Internationale communiste.

La naissance d'une organisation de masse est-elle le fruit d'une influence extérieure conjuguée à l'action d'un homme providentiel ou bien de quelques individus ayant suffisamment de charisme et de convictions pour entraîner la majorité des adhérents dans un nouveau parti ? L'historiographie relative à la naissance du Parti communiste a accordé une place prépondérante à l'influence majeure des Grands hommes, les dirigeants socialistes aux noms connus : essentiellement Marcel Cachin¹ et Louis-Oscar Frossard² ou encore Paul Vaillant-Couturier³. Ceci a l'inconvénient de masquer l'action à la base de nombreux militants qui ont œuvré à la création du PCF et ont convaincu 110 000 socialistes de rejoindre le communisme au congrès de Tours en décembre 1920. Nous défendons ici la thèse selon laquelle il a fallu de nombreuses forces militantes à travers le pays pour fonder le PCF. S'il est le produit historique d'une influence russe, il est aussi celui de l'action des militants intervenant pour le ralliement de la SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière) à l'Internationale communiste (IC).

UN MOUVEMENT SOCIALISTE FRAGMENTÉ EN TENDANCES

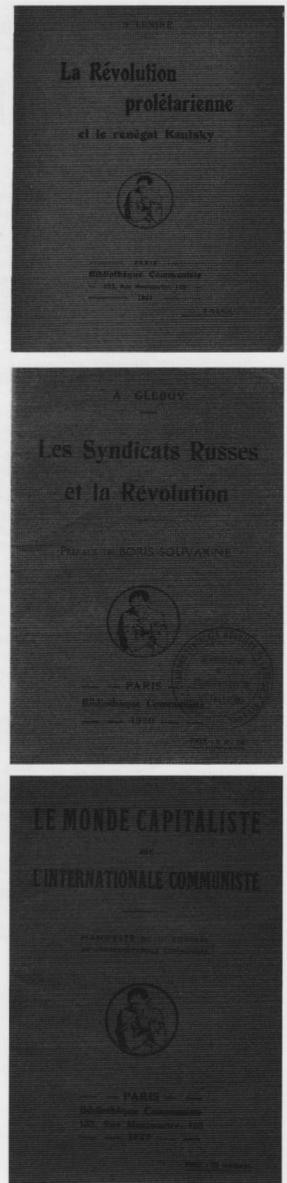
Il existe une réalité peu connue de la gauche française du début du XX^e siècle concernant l'intervention des tendances dans la SFIO. Leur activité dans ce parti a été déterminante en 1920, mais largement minorée dans les écrits historiques. Ce sont des milliers de militants qui s'organisaient de cette façon. Deux groupes politiques se sont associés pour former le PCF. Le premier, appelé « Comité de la 3^e Internationale⁴ », est né le 8 mai 1919 et mêle des socialistes, des anarchistes et des syndicalistes révolutionnaires. Il constitue la première section française de l'Internationale communiste, elle-même formée en mars 1919. Le second est issu, en août 1920, de l'éclatement du Comité pour la Reconstruction de l'Internationale (CRI), créé en décembre 1919 et dirigeant la SFIO depuis octobre 1918. Ce sont des centristes, qualifiés ainsi parce qu'ils sont partisans d'une politique modérée et ambiguë vis-à-vis du communisme. Le tronçon qui se détache du CRI est plutôt un courant informel influençant une partie des principaux cadres nationaux et intermédiaires du Parti.

UNE CRITIQUE DE L'HISTORIOGRAPHIE

Avant 1936, Cachin n'est pas présenté par la direction du PCF comme le personnage central dans la fondation du PCF. Les principaux animateurs du parti sont issus majoritairement du Comité de la 3^e Internationale. La jeunesse communiste, qui joue un rôle important dans le renouvellement des cadres, est elle-même très liée historiquement au Comité. À l'occasion des dix ans du PC, les *Cahiers du bolchevisme*, mais aussi la presse fédérale, accordent une place importante au groupe fondateur dans la création du Parti. Le retournement se produit vers le milieu des années 1930, au temps du stalinisme triomphant. L'écriture de l'histoire du PCF se recentre alors sur Marcel Cachin, devenu personnage emblématique. Il incarne une politique, une sensibilité interne au PC, qui va être développée au moment d'un tournant sta-

linien en 1934, notamment sur la question des alliances avec les radicaux rejetée depuis 1920 par les premiers communistes français. Il faudra attendre les années 1970-1980 pour que les historiens communistes prennent leurs distances avec l'image simpliste entretenue depuis 1936 d'un Cachin fondateur du PCF. Par ailleurs, ils sont dépendants de la pauvreté des recherches. Claude Willard le reconnaît : « *Nous connaissons de façon imprécise l'audience de ce Comité [de la 3^e Internationale]*⁵ ». *L'Édition critique du congrès de Tours*⁶, n'ira pas beaucoup plus loin dans la connaissance des tendances et de leur influence dans la SFIO, bien qu'un réel effort de recherche soit entrepris.

En dehors de la sphère communiste, les historiens ne se sont pas plus intéressés au poids réel des forces politiques en jeu. Ainsi, Annie Kriegel a pu affirmer que le Comité de la 3^e Internationale était une organisation de même influence que celle de l'ultra-gauche pro bolchevique (Fédération communiste des soviets et le « Parti communiste » de Péricat⁷) qui se dispute en 1920 la filiation du communisme soviétique. Pourtant, selon la police, il y aurait eu 7 000 adhérents au Comité quand les deux autres organisations citées n'en rassemblaient que quelques centaines. L'historienne ne hiérarchise pas les organisations selon leur importance numérique, leur implantation et leur poids dans la vie politique. Elle avance, sur le mode interrogatif, l'effectif supposé du Comité : « *Faut-il croire le chiffre avancé par Monatte*⁸ : "à la démobilisation, le Comité de la 3^e Internationale ne rassembla guère plus d'une centaine d'adhérents" ». Nous voyons que ce chiffre, certainement juste en mai 1919, ne l'est plus par la suite. L'organisation est présentée de façon partielle par Annie Kriegel car son approche est centrée sur les seuls dirigeants nationaux connus. Ainsi, à la suite de l'emprisonnement de ses trois principaux secrétaires, Monatte, Loriot⁹ et Souvarine¹⁰ en mai 1920, le Comité aurait, selon elle, orienté et limité ses activités à une campagne en



▲ Le Comité de la 3^e Internationale édita, sous l'enseigne « Bibliothèque communiste », une série de brochures à partir de l'été 1920 jusqu'en septembre 1921 (coll. particulière).



▲ Dans le Rhône, les adhérents de la 3^e Internationale sont assez forts pour créer un hebdomadaire officiel des comités locaux, vendu en kiosques et sur abonnement (coll. Bibliothèque Nationale de France, JO 93281).

5. La fondation du Parti communiste et la pénétration des idées léninistes en France, compte rendu de colloque, Éditions sociales, 1971.
6. *L'Édition critique du congrès de Tours*, Charles, Girault, Robert, Tartakowsky et Willard, Éditions sociales, 1980.
7. Raymond Péricat (1873-1958), ouvrier anarchiste du bâtiment, adhère au CRRJ pendant la guerre et mène parallèlement une action avec le Comité de Défense Syndicaliste. Il adhère au Comité de la 3^e Internationale en mai 1919 pour s'en éloigner très rapidement. Il fonde alors un journal, *l'Internationale* et prépare la création d'un « PC » de tendance anarchisante qui fut

- dissous en mars 1921. Il adhéra au PC issu de Tours au cours des années 20 et en resta membre jusqu'à sa mort.
8. Pierre Monatte (1881-1960). Correcteur d'imprimerie. Militant syndicaliste révolutionnaire et fondateur en 1909 des revues *La Vie ouvrière* et, en 1925, de *La Révolution prolétarienne*. Il se rallie à la révolution russe et jouera un rôle déterminant pour l'adhésion de très nombreux militants syndicalistes révolutionnaires au communisme. Dirigeant national du Comité de la 3^e Internationale, il est incarcéré pour cette raison en mai 1920 pour complot contre la sécurité de l'État au lendemain de la grève des cheminots.

- Partisan de l'unité syndicale, il combattra les entreprises scissionnistes dans la CGT. Il adhère en 1923 au PC puis en démissionne en 1924.
9. Fernand Loriot (1870-1932). Instituteur, trésorier de la Fédération des instituteurs en 1912, socialiste, dirigeant du Comité pour la Reprise des Relations Internationales (CRRJ), secrétaire du Comité de la 3^e Internationale. Il parcourt la France dès 1919 pour l'adhésion. Il est un des principaux fondateurs du PC en France. Il est membre de la direction du Parti communiste en tant que secrétaire international. Il s'oppose à la « bolchevisation » et rompt avec le Parti communiste en 1926.

10. Boris Souvarine (1895-1984). Dessinateur d'art puis journaliste, il adhère à la SFIO en 1916 et au courant social-pacifiste, le CDSI (Comité de Défense du Socialisme International). Il défend très tôt la révolution russe et s'oppose de plus en plus aux dirigeants du CDSI. Il rejoint le Comité de la 3^e Internationale fin 1919 - début 1920. Rapidement, il est nommé secrétaire international et déploie une grande activité pour donner sa pleine puissance à ce courant. Il est emprisonné en mai 1920 pour « complot contre la sûreté de l'État ». Il devint un des principaux dirigeants du Parti communiste en 1921-1924. Exclu en 1924.

●●● vue de leur libération. Depuis, d'autres historiens, de Jacques Fauvet¹¹ à Jacques Kergoat¹², en passant par Philippe Robrieux¹³, Roger Martelli¹⁴ ou Stéphane Courtois¹⁵ n'ont pas été en mesure d'apporter beaucoup d'éléments supplémentaires.

UN RAPPORT DE FORCES COMPLEXE

La réalité politique de 1920 est bien plus complexe que ce qui nous a été présenté jusqu'ici. En effet, des militants s'investissaient dans des tendances dotées d'une direction nationale, pouvaient avoir des cartes de membres, éditaient des journaux et disposaient de groupes locaux. Le Comité de la 3^e Internationale possédait une implantation nationale et quelques publications. Il pouvait agir au grand jour et rassembler des milliers d'adhérents. Il s'agissait d'une véritable tendance bien structurée à la fin de l'année 1920. Les dirigeants de la SFIO peinaient à l'endiguier dès la naissance de la 3^e Internationale en mars 1919.

À la fin de la Première Guerre mondiale, des pacifistes ont constitué un réseau autour du Comité pour la Reprise des Relations Internationales (CRRI) qui, après sa transformation en Comité de la 3^e Internationale, jettera les bases des premiers groupes communistes. En 1919, faute d'un organe propre, *La Vie Ouvrière* (VO), journal de la minorité cégétiste, se charge d'informer le mouvement ouvrier de son développement. Monatte, animateur de la VO, et Lorient, instituteur pacifiste engagé au CRRI, veulent profiter du potentiel militant de la SFIO et de la CGT pour construire un véritable PC. Ils se refusent à fonder un groupuscule sans lien avec les masses.

Le Comité connaît une croissance rapide. À peine est-il créé que des sections locales se forment (Beauvais, Béziers, Dieppe, Montpellier, Nantes, Poitiers, Toulouse, Tours, Vannes...) Le 2 juin 1919, la section locale du XV^e arrondissement de Paris regroupe 150 adhérents¹⁶. Dans le Rhône, une union régionale est fondée dès juin 1919, la police y recense une quarantaine de membres. Dans le Gard, le 6 juillet, 400 personnes assistent à un meeting défendant les thèses communistes; il se clôt par la création de plusieurs sections locales. Selon *La Vie Ouvrière*, une trentaine de sections sont créées entre mai et décembre 1919.

Le principal opposant au Comité de la 3^e Internationale est le CDSI (Comité pour la Défense du Socialisme International), lequel se transforme en janvier 1920 en CRI (Comité pour la Reconstruction de l'Internationale). Depuis octobre 1918, la direction SFIO est entre les mains de ses membres. Ils militent en 1920 pour le regroupement des partis autonomes ayant rompu avec la 2^e Internationale avec ceux de la 3^e pour ériger une nouvelle Internationale. Ce

faisant, cette démarche aurait pour conséquence de diluer le poids des communistes dans une « 4^e Internationale ». Au congrès socialiste de Strasbourg, en février 1920, le CRI remporte le combat politique mais sa position est de plus en plus menacée par les partisans de l'Internationale communiste qui jouent un rôle déstabilisant au sein de la SFIO. Boris Souvarine décrit ainsi la situation: « *Nous savions nos faiblesses: notre Comité de la 3^e Internationale n'était pas suffisamment ramifié dans le pays, nous n'avions pas de journaux, nous disposions d'un très petit nombre d'orateurs. Il fallait étendre et fortifier notre organisation, créer des organes, former des militants: un effort soutenu pour réaliser ce programme nous donnerait, nous en avons la certitude, la victoire au Congrès suivant*¹⁷ ». La structuration s'accélère après le congrès de Strasbourg.

PREMIÈRES PUBLICATIONS COMMUNISTES

Boris Souvarine propose alors à Fernand Lorient, qui était en étroite relation avec les bolcheviks, de créer une revue. À partir du 1^{er} mars 1920, le Comité édite un bimensuel, le *Bulletin communiste*, qui devient rapidement hebdomadaire avec un tirage oscillant entre 5000 et 12000 exemplaires. Le Comité publie aussi, dans la collection « Bibliothèque communiste », des brochures de Lénine, de Nicolas Boukharine, d'Alexandra Kollontaï, de Clara Zetkin, de Trotski... ainsi que les écrits de la 3^e Internationale. Désormais, le Comité s'adresse de façon plus systématique aux militants socialistes et syndicalistes.

11. Fauvet Jacques, *Histoire du Parti communiste français*, Fayard, 1964.

12. Kergoat Jacques, *Histoire du Parti socialiste*, La Découverte, 1997.

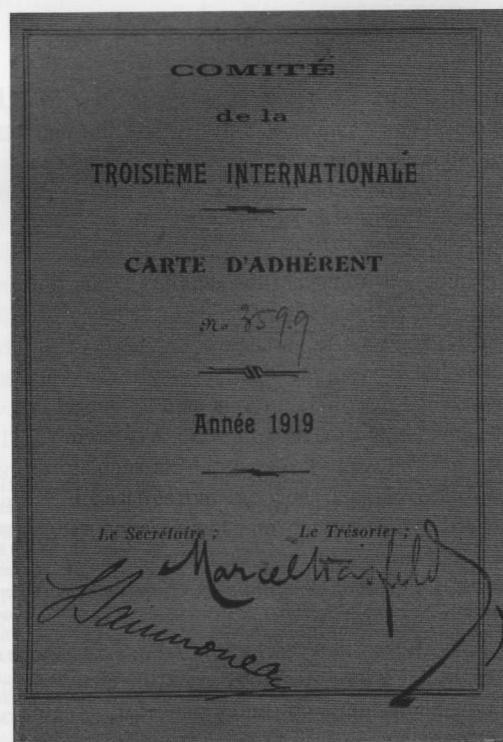
13. Robrieux Philippe, *Histoire intérieure du Parti communiste*, Fayard, tome 1, 1982.

14. Martelli Roger, *Communisme français, histoire sincère du PCF, 1920-1984*, Éditions sociales, 1984.

15. Courtois Stéphane, *Histoire du PCF*, PUF, 1995.

16. Une annonce de la réunion interne du Comité est diffusée par *L'Humanité* du 2 juin 1919 et précise que la carte du comité est exigée. Les archives de la préfecture de police de Paris évoquent 150 présents (BA 2030, Sirolle).

17. Archives Boris Souvarine, dépôt Lazitch, boîte n° 3. Rapport effectué par Boris Souvarine début 1921 pour les communistes russes, Institut d'Histoire Sociale.



▲
Carte d'adhérent au Comité de la 3^e Internationale du groupe de La Vie Ouvrière qui adhère en bloc dès mai 1919 (coll. CEDIAS-Musée Social).

Le Comité de la 3^e Internationale institue une commission d'étude qui devait adapter « la plate-forme de l'Internationale communiste au milieu français, aux conditions économiques, aux circonstances historiques, où les communistes de ce pays auront à réaliser leur programme. Elle approfondira l'étude des questions qui ont été jusqu'ici effleurées seulement : le rôle des communistes dans les syndicats ; les attributs respectifs des syndicats et des Conseils ouvriers, le parlementarisme, la socialisation agraire dans une contrée de petite propriété, la forme d'action de la dictature du prolétariat, les modes d'action révolutionnaire¹⁸ ». Cette commission devait fournir un programme qui aurait été discuté lors d'un congrès national¹⁹ des comités locaux. Le lancement d'un quotidien concurrent à *L'Humanité* et dénommé *L'Avant-garde*²⁰ devait y être débattu. Tous ces projets resteront sans suite, les principaux animateurs du Comité ayant été arrêtés en mai 1920.

En province, plusieurs publications sont malgré tout lancées, connaissant des réussites aléatoires. Dans le Nord, l'hebdomadaire *Le Prolétaire* est né en février 1920 face aux journaux socialistes départementaux opposés à la 3^e Internationale. Son tirage de quelques centaines de numéros au départ progressera rapidement pour atteindre les trois mille exemplaires par semaine en février 1921. Il sera la vitrine du Comité à partir de juillet. Il deviendra le premier organe officiel du PC dans le Nord. Dans le Rhône, *Lyon-communiste*, lancé en avril 1920, est vendu en kiosques et sur abonnement, comme organe officiel du « Comité de la 3^e Internationale-Union du sud-est » à partir du mois d'août. Il disparaîtra quelques mois après, faute de moyens financiers. Notons enfin la création du *Germinal de Brest*, premier journal de la fédération communiste du Finistère en 1921, dont le titre et le financement avaient été à l'initiative du comité de Brest de la 3^e Internationale en novembre 1920.

UN COMITÉ DE LA 3^e INTERNATIONALE TRÈS ACTIF

Nationalement, le Comité de la 3^e Internationale organise des meetings publics de soutien à la révolution russe et en faveur des militants emprisonnés à la suite du 1^{er} mai 1920. La police relève alors une « activité débordante du Comité de la 3^e Internationale. Celui-ci travaille sans relâche la clientèle socialiste au moyen d'éditions spéciales de son "bulletin", de manifestes et de démonstrations à l'allure de fêtes populaires²¹ ». Le 10 juin 1920, 6000 personnes assistent à une réunion publique du Comité²² à Paris. Le 7 novembre, il y aura 8000 personnes. Ces rassemblements se déroulent aussi en province. En mars 1920, plus de 1000 personnes se réunissent dans le Gard. À Lyon, le 8 juin 1920,

COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE

APPEL AUX TRAVAILLEURS FRANÇAIS !

Travailleurs !

Dix-huit mois après l'armistice, la guerre continue en Europe !

Grâce à l'inertie du prolétariat français, le gouvernement de Clemenceau, puis celui de Millerand, ont impunément jeté contre le peuple pacifique de Russie les armées mercenaires des États voisins, équipées et ravitaillées par les Alliés.

Ils ont obligé la République des Soviets à faire la guerre pour défendre la Révolution menacée.

A toutes les propositions de paix de la Russie soviétique, les alliés ont répondu par des coups de canon.

Jamais plus criminel attentat contre les droits d'un peuple n'a été plus cyniquement perpétré. Jamais le devoir des travailleurs de s'opposer de toutes leurs forces aux scélérates entreprises de la bourgeoisie réactionnaire n'a été plus évident.

La Russie a offert constamment à la Pologne d'avantageuses conditions de Paix. C'est le gouvernement français qui s'est opposé à toute tentative de mettre un terme à l'effusion de sang. C'est la clique des hobereaux réactionnaires polonais qui s'est mise au service de l'impérialisme mondial.

Qui a intérêt à la guerre ? Ce ne sont pas les peuples. Le peuple russe et le peuple polonais veulent la paix. Il faut chercher à qui profite le crime.

○ Le crime ne profite qu'à la bourgeoisie, profiteuse de toutes les guerres, bénéficiaire de toutes les tueries. La guerre a pour but d'abattre la Révolution russe ou de paralyser son œuvre grandiose d'émancipation prolétarienne, de création d'une société nouvelle de justice, de travail, de fraternité. La guerre étouffe les revendications ouvrières sous le fracas de la mitraille et jette les uns contre les autres les prolétaires dans une lutte fratricide.

Le prolétariat international doit faire entendre sa voix et imposer la paix. *Le prolétaire français surtout doit exiger la fin de l'intervention militaire française, la recon-*

naissance officielle du régime des Soviets, la paix formelle avec la Russie.

À l'heure où l'armée rouge des ouvriers et des paysans russes refoule héroïquement les troupes de la réaction polonaise, le gouvernement réactionnaire de Millerand envoie des secours à la Pologne. Six cents officiers français participent à la guerre contre les Soviets, et du matériel français est débarqué à Dantzig.

De nouveaux milliards sont jetés dans le gouffre de la guerre. Le peuple français, déjà écrasé d'impôts, doit faire les frais des nouvelles tueries.

Si la classe ouvrière de France ne manifeste pas d'une façon éclatante sa volonté de paix, si elle n'impose pas la paix immédiate avec la Russie, si elle ne s'oppose pas à tout envoi de munitions et de militaires en Pologne, la guerre va de nouveau se généraliser dans toute l'Europe.

Travailleurs français, suivez l'exemple des travailleurs italiens, qui ont su obliger leur gouvernement à respecter la République des Soviets !

Refusez d'alimenter la guerre en refusant de transporter des armes ou des troupes.

Organisez partout des réunions protestataires, des démonstrations retentissantes pour la paix européenne.

Faites entendre le cri formidable du prolétariat, conscient de la solidarité qui unit les prolétaires de tous les pays : **A bas la guerre !**

Entreprennez l'action sous toutes ses formes pour faire prévaloir la volonté de paix du peuple exploité.

Pas un homme, pas un sou pour la guerre !

Paix au peuple frère de Russie !

Vive la République des Soviets !

Tels doivent être les mots d'ordre des travailleurs français, de qui dépend aujourd'hui la paix de l'Europe et du Monde.

Le Comité de la 3^e Internationale.

Imprimerie Française (Maison J. DANGON) Georges Dangon, imprimeur, 123, rue Montmartre, Paris (2^e)

▲ Tract diffusé en France en septembre 1920 contre l'intervention française en Pologne (AD du Nord, M154/181-b).

le comité régional du Sud-Est regroupe 2000 présents en soutien aux emprisonnés depuis la grève du 1^{er} mai 1920. Dans *Lyon-Communiste*, on apprend que les meetings de l'automne 1920 rassemblent à « Grenoble, 2 000 auditeurs, à Romans 1 500 auditeurs [...] à Annecy, 600-700 auditeurs [...] ; au Teil, un millier d'auditeurs²³ ». Des comités locaux se constituent jusqu'en décembre 1920. Quelle est alors la véritable implantation nationale du Comité de la 3^e Internationale ? D'après le dépouillement effectué dans la presse et les biographies du *Dictionnaire Maitron*, il est possible de répertorier plus de cent sections en France.

La composition de la direction nationale du Parti issu du congrès de Tours sera négociée par les représentants du Comité de la 3^e Internationale avec les représentants des centristes ralliés à l'IC et l'on note une supériorité numérique pour le Comité. Les premiers mois de 1921 voient une réorganisation des fédérations socialistes. Dans de nombreux départe- ●●●

18. Boris Souvarine, « L'Action Communiste en France », *Bulletin communiste*, n° 6, 22 avril 1920.
19. Bobine n° 1, Rapport Legott et Sokolovsa, non daté, mais rédigé après le 13 mai 1920, Bibliothèque marxiste de Paris.
20. La déclaration de gérance de *L'Avant-garde* a été faite à deux reprises : le 22 novembre 1919 (hors du cadre du Comité de la 3^e Internationale, autour de Souvarine) et le 19 février 1920, par René Reynaud. Ce titre servira finalement à l'organe des Jeunesses communistes... jusqu'à aujourd'hui.
21. AN F7 13091. Note de police du 24 août 1920.
22. René Reynaud, « Nos meetings », *Bulletin communiste*, n° 14, 17 juin 1920.
23. « La propagande du comité », *Lyon-Communiste*, n° 21, 9 octobre 1920.

Anarchistes de Gouvernement. — a) (Réponse de Malatesta au manifeste des seize); b) (Déclaration et protestation des anarchistes russes à propos du manifeste des seize, complétant la brochure *Un désaccord* (Epuisé).

Les Socialistes de Zimmerwald et la Guerre. L'ex. : 0,15.

Deuxième Lettre aux Abonnés de la « Vie Ouvrière » (La Belgique et le chiffon de papier). L'ex. : 0,15.

Le Crime de l'Oligarchie roumaine, par A. Nicolau, avocat au Barreau de Bucarest (Epuisé).

Le Parti Socialiste Italien et la Guerre Européenne.

Projet d'Avenir. — Troisième Lettre du Groupe des « Temps Nouveaux ». L'ex. : 0,15.

Le Socialisme et la Guerre (Epuisé).

Troisième Lettre aux Abonnés de la « Vie Ouvrière ». — L'expulsion de Trotsky. L'ex. : 0,15.

Qui a entraîné la France dans la Guerre (Epuisé).

Quatrième Lettre aux Abonnés de la « Vie Ouvrière ». — Trois discours à la Chambre des Communes. L'ex. : 0,15.

Pour l'Action (Trois documents): 1° Manifeste de la troisième Conférence de Zimmerwald; 2° Les Evénements de Russie; 3° La réponse de Trotsky au groupe socialiste parlementaire. L'ex. : 0,15.

Jean Jaurès et les Causes de la Guerre. L'ex. : 0,15.

Les Instituteurs Syndicalistes et la Guerre. L'ex. : 0,15. (Epuisé.)

La Situation en Russie. L'ex. : 0,15.

Autres Brochures à lire

Constitution de la République des Soviets. 0,25.

Les Traités secrets, 2 fr.

L. Marchand : **Lettre au Président,** 0,25.

Ramsome : **Lettre à l'Amérique,** 0,25.

Lénine : **Lettre aux Ouvriers américains,** 0,25.

Lénine : **Problèmes du Pouvoir des Soviets,** 0,25.

Nouvelle Lettre de Sadoul, 0,25.

Pour l'Internationale Communiste, 0,40.

Imprimeur-gérant : L. Saumoneau, 6, rue Flatters, Paris.

Comité de la Troisième Internationale

Préambule

Le Comité pour la Reprise des Relations Internationales, considéré que les errements de la Deuxième Internationale, pendant toute la durée de la guerre, l'ont empêchée de se rétablir sur les principes de « lutte de classe » du socialisme révolutionnaire, rappelés à Zimmerwald, Kiental et Stockholm, et dont la remise en vigueur, en France, a été le but de l'action du Comité;

Considérant que la création de la Troisième Internationale rend désormais impossible tout espoir de ramener l'ancienne à la claire notion de la lutte qui s'impose, à l'heure présente, aux organisations et aux masses prolétariennes;

Que, d'autre part, cette Troisième Internationale est la suite de l'œuvre commencée à Zimmerwald, œuvre à laquelle le Comité a collaboré;

Considérant que l'effort du Comité doit être continué, adapté à la forme nouvelle que les faits ont créée;

Décide de se transformer en Comité de la Troisième Internationale, à laquelle il confirme son adhésion, et adopte les statuts ci-dessous;

STATUTS

ARTICLE PREMIER

Le Comité de la Troisième Internationale a pour but d'amener l'ensemble des organisations ouvrières, socialistes, communistes et révolutionnaires, à rejoindre la Troisième Internationale et de propager, parmi les masses et les organisations prolétariennes, les principes suivants :

I. — La tâche du Proletariat consiste à l'heure actuelle en la mainmise immédiate sur le pouvoir de l'Etat capitaliste et son remplacement par un appareil gouvernemental prolétarien.

II. — Le type de l'Etat prolétarien doit être non pas la fausse démocratie bourgeoise, mais la démocratie prolétarienne; non pas le parlementarisme, mais le self-gouvernement des masses par l'intermédiaire de leurs organes électifs; non pas la bureaucratie capitaliste, mais les organes d'administration créés par les masses elles-mêmes avec leur participation réelle à l'administration et à l'œuvre socialiste constructive. La forme concrète est le pouvoir des Soviets ou des organisations similaires.

III. — La Dictature du Proletariat doit être le levier de l'expropriation immédiate du capital; de la suppression du droit de propriété privée; de l'institution du travail obligatoire; de la socialisation des moyens de production et d'échange: terres, industries, mines, moyens de transport, sous la gestion directe des paysans, ouvriers, mineurs, cheminots, marins.

ARTICLE 9

Les adhérents s'engagent à observer les principes et le règlement ci-dessus. Ils s'engagent, sous peine de radiation, à défendre les résolutions du Comité au sein de leurs organisations respectives.

A la suite de l'adoption de ces statuts (Réunion du jeudi 8 mai), le Comité a élu sa Commission exécutive ainsi composée :

Cartier.	Miffet.
Chauvelon.	Monatte.
Doudon.	Monmousseau.
Hattenberger.	Péricat.
Hasfeld.	Radis.
Léonie Kauffman.	Rosmer.
Loriot.	Louise Saumoneau.
Martinet.	Sirolle.

Le Bureau sera nommé à une prochaine réunion de la Commission exécutive.

Provisoirement, s'adresser :

Pour la Trésorerie, à Marcel Hasfeld, 96, quai Jemmapes, Paris (X^e).
Pour le Secrétariat, à Louise Saumoneau, secrétaire adjointe, 6, rue Flatters, Paris (X^e).

Permanence de la secrétaire-adjointe, les jeudis et samedis, de 2 à 7 heures.

Brochures éditées par le Comité

Les Socialistes et la Guerre. — Discussion entre Socialistes français et Socialistes roumains (Charles Dumas, ancien député, chef de cabinet de MM. Jules Guesde et C. Racowski, délégué du Parti social-démocrate de Roumanie au Bureau Socialiste International). L'exemplaire : 0 fr. 50.

Conférence Socialiste Internationale de Zimmerwald (Suisse) des 5 et 8 septembre 1915. L'ex. : 0,15.

Lettre aux Abonnés de la « Vie Ouvrière » (Complétant celle de Zimmerwald). L'ex. : 0,15.

Seconde Conférence Socialiste Internationale de Zimmerwald tenue à Kiental (Suisse), du 24 au 30 août 1916. L'ex. : 0,15.

Un désaccord. — Deuxième lettre du Groupe des « Temps nouveaux », répondant à Jean Grave, Kropotkine, etc., etc. (Epuisé).

IV. — La méthode principale consiste dans l'action des masses du prolétariat pouvant aller, selon la résistance de l'adversaire, jusqu'au conflit à main armée avec le pouvoir de l'Etat capitaliste.

ARTICLE 2

Le Comité se compose de groupements et d'adhérents individuels pour les localités ou un groupement ne pourrait être constitué.

ARTICLE 3

En principe, les adhérents au Comité doivent appartenir à une organisation syndicale, socialiste, communiste et révolutionnaire, ou être présenté par deux membres du Comité.

ARTICLE 4

Les Groupes adhèrent directement à l'organisation centrale. Ils sont invités à former des unions locales ou régionales pour l'unification de la propagande et de l'action.

ARTICLE 5

Chaque adhérent est porteur d'une carte et devra acquitter une cotisation mensuelle, perçue au moyen d'un timbre mobile.

Le prix de la carte et la cotisation mensuelle sont de 0 fr. 50 pour les adhérents individuels. Les cartes seront délivrées aux groupements au prix de 0 fr. 30, les timbres à celui de 0 fr. 25.

ARTICLE 6

Le Comité est administré par une Commission exécutive de 16 membres élus pour six mois par une Assemblée générale des groupes (provisoirement par l'Assemblée plénière du Comité). Ils pourront être soumis à la réélection à la demande d'un tiers des membres de ladite Assemblée. Le Bureau, pris dans le sein de la Commission exécutive et élu par elle, est composé d'un secrétaire, d'un secrétaire-adjoint, d'un trésorier, d'un trésorier-adjoint.

ARTICLE 7

Des réunions de délégués des groupes en proportion du nombre des cartes et timbres pris par chacun d'eux (dans des conditions à fixer ultérieurement) auront lieu au moins quatre fois par an. Ces réunions coïncideront avec les réunions des organisations centrales du Parti ou de la Confédération Générale du Travail.

ARTICLE 8

Les réunions plénières du Comité auront lieu, jusqu'à nouvel ordre, comme par le passé, tous les mois, et dans les mêmes conditions. Les groupements et les adhérents de province seront appelés à donner leur avis par voie de referendum sur les grandes questions à l'ordre du jour.



49. Rue de Bretagne



MAISON COMMUNE 49, Rue de Bretagne — Salle des Fêtes



MAISON COMMUNE 49, Rue de Bretagne — Salle du Restaurant à midi

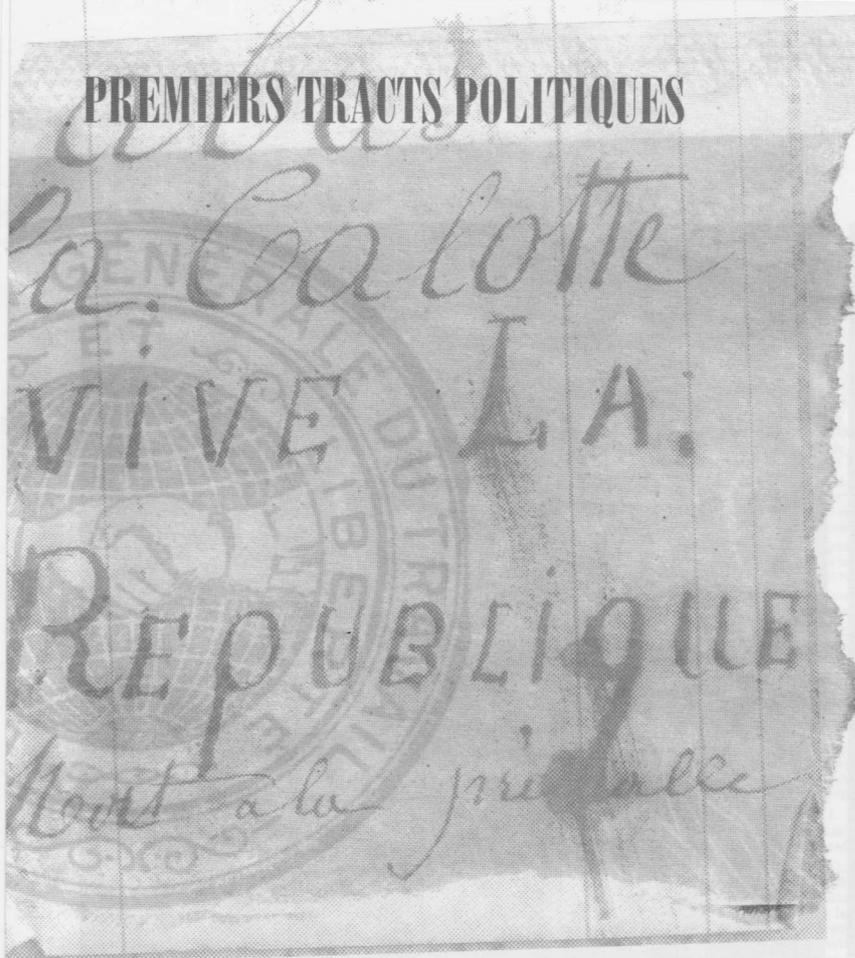
▲ La Maison commune était un lieu habituel de réunions syndicales, anarchistes, socialistes depuis le début du XX^e siècle. Des organisations y avaient leur siège. C'est aussi là que fut présentée officiellement la motion d'adhésion pour le congrès de Tours aux membres du Comité de la 3^e Internationale et aux membres démissionnaires du Comité pour la reconstruction. Dans son autobiographie, le gérant de cette Maison commune à l'époque, lui-même membre du Comité, indique : «...tous les soirs, il y avait des réunions, il y avait aussi des groupements étrangers italiens, roumains, grecs et aussi des Hongrois [...] il y avait plusieurs organisations qui y avaient installé leur siège, et c'était aussi le moment où nous œuvrions pour l'organisation d'une CGT, la CGT unitaire et aussi des sections du Comité de la 3^e Internationale se formaient et ne savaient pas où se réunir » (Mémoires d'Adolphe Radi, gérant de la maison commune en 1920. Source : archives privées Pierre Radi).

●●● ments (Hérault, Nord, Pas-de-Calais, Seine et Oise, etc.), les militants du Comité prennent l'initiative de cette réorganisation en dehors des instances départementales. Après le congrès de Tours, le Comité de la 3^e Internationale se maintiendra, tout en se mettant en veille, estimant qu'il n'existe toujours pas de parti communiste en France. D'ailleurs, l'adhésion du parti français à la nouvelle Internationale ne sera effective qu'en juillet 1921. Le Comité reste jusqu'à cette date sa section française. Les communistes russes pensent que, après Tours, la gauche de la SFIO et les centristes de gauche rassemblés par Cachin et Frossard doivent fusionner pour favoriser l'émergence du PC. Aussi est-il proposé par l'IC de dissoudre le Comité, ce qui ne se fait pas sans heurts. Une majorité favorable à la dissolution l'emporte en octobre 1921. Le 10 novembre, le *Bulletin communiste* devient une publication à part entière du Parti communiste. Dans l'entre-deux-guerres, les principaux dirigeants communistes des fédérations et de

la direction nationale seront souvent d'anciens membres du Comité de la 3^e Internationale.

L'existence de ce Comité et de son bulletin a toujours indisposé. Ainsi, dès 1920, le *Bulletin communiste* se plaint de ne pouvoir insérer de publicités dans *L'Humanité*. Par la suite, il sera l'objet d'une reprise en main régulière par la direction du Parti : une première fois en octobre 1922, une seconde fois en mars 1924. La direction ne pouvait supporter qu'il existât une publication la contestant. Enfin, son titre disparaîtra au profit des *Cahiers du bolchevisme* (eux-mêmes, ancêtres des *Cahiers du communisme*) qui prennent sa succession. En interrompant définitivement la parution officielle du *Bulletin communiste*, la direction du PCF rompt avec une ramification historique et légitime du communisme français : celle constituée par l'alliance des syndicalistes révolutionnaires et des socialistes de gauche ayant tôt combattu pour la fondation du PC. ■

François FERRETTE



Papillons de propagande : comment défendre ses idées avec des bouts de papier

À la fin du XIX^e siècle, les militants politiques et syndicaux disposent d'un nouveau moyen de propagande, en apparence très modeste, mais particulièrement efficace : les papillons imprimés, illustrés ou non, qui sont les ancêtres de nos autocollants propagandistes.

Comme nous le rappelions dans un article publié dans *Gavroche*¹ sur la revue *Les Corbeaux*, le mouvement anticlérical en France a très tôt manifesté un goût prononcé pour la propagande par l'image, éditant et diffusant, en plus de sa presse, des affiches, affichettes, tracts et autres papillons parfois illustrés. Les vignettes partisans, moyen particulièrement modeste de diffusion massive des idées, ont en fait nourri la geste militante de 1900 jusqu'aux années 1960, ainsi que le démontrent largement divers recueils constitués à partir d'une acquisition de 1962 par la Bibliothèque nationale de France et catalogués sous le nom de « Collection d'affichettes et papillons de propagande polémique ou information concernant la vie publique française² ».

L'émergence d'un mouvement militant de plus en plus organisé tout au long du XIX^e siècle, la baisse des coûts d'impression et la persistance de situations sociales et politiques tendues ont favorisé le développement de ce type de propagande. Pour autant, ces vignettes ont, jusque-là, assez peu intéressé les historiens, même si de nombreux ouvrages, surtout sur le régime de Vichy, les évoquent à la marge³. Si la vignette politique se délimite et se définit difficilement (morceau de papier de dimension « modeste » imprimé, manuscrit ou tamponné, d'origine ni postale ni fiscale, portant un message illustré ou non à destination du public, à l'exclusion donc des bulletins de vote), elle s'inscrit dans un vaste mouvement qui la précède, celui de la « propagande par l'objet ». Le XIX^e siècle se montre en effet friand d'insignes politiques ou de figurines

satiriques déclinés sur tous types de supports, mais également de regravages de monnaies à caractère politique.

L'ANCÊTRE DE LA VIGNETTE IMPRIMÉE

La société se projette dans les objets du quotidien, facilement modifiables et de diffusion aisée, pour exprimer ses aigreurs, à défaut de renverser les pouvoirs. Mais bien avant que fleurisse une véritable industrie du papillon politique imprimé (que l'on appelle tout aussi bien « vignettes de propagande », « papillons gommés » quand de la colle a été apposée sur une des faces, ou encore mais plus rarement « étiquettes »), les mécontents ont parfois choisi de s'exprimer par le truchement de moyens plus rudimentaires encore. Les Archives de police de la préfecture de Paris (APPP) conservent des séries de papillons manuscrits désignés parfois sous le terme de « placards séditieux » visant directement le pouvoir et que des fonctionnaires zélés ont patiemment traqués et collationnés.

Dans la série BA⁴, il est ainsi possible de découvrir quelques « À bas M. Thiers » presque respectueux et datant de 1872, retrouvés collés contre des arbres ou sur le mur de maisons, ou encore des papiers comportant la mention « Citoyens, ce n'est pas assez », récupérés le 25 avril 1872 dans les rues de Paris, ou plus rude, un « À bas l'assemblée » (1^{er} décembre 1872), signalé par plusieurs rapports de police. D'autres de ces papillons manuscrits, voire exceptionnellement tissus brodés, visent Napoléon III, fêtent le souvenir de la Commune, se réclament d'Henri V, comte de Chambord. En 1874, la police ●●●

1. « Les Corbeaux : l'image, le rire et la libre pensée militante » in *Gavroche, Revue d'histoire populaire* n° 140, mars-avril 2005, p. 8 à 13.
2. BNF, 4-L36-20 (2,1-52); 4-L36-20 (1,656-1300); 4-L36-20 (1,1-652), etc. Au moins plus de 1 500 vignettes différentes conservées.
3. À notre connaissance, il existe un seul petit article un peu général sur le sujet : voir dans *La Vie du collectionneur* n° 95, 1/9/1995.
4. Cote BA 476.

PREMIERS TRACTS POLITIQUES



Fig. 4, 5, 6 et 7.
Vignettes anticléricales
éditées par diverses
organisations ou journaux.



Papillons anticléricaux

(Etiquette gommée)

Spécimens des gravures



La rentrée des Chambres



Une belle bedaine



Compère et Compagnon



Les plaisirs du cloître



Le déménagement de la calotte



L'amour de la prochainé



La servante du curé



La Sainte Famille

Collection de 16 vignettes gommées. Envoi d'UN MILLE assorti contre mandat postal de 3 francs adressé aux bureaux du journal *Les Corbeaux*, 21, rue Henri-Monnier, Paris.

Nous recommandons à tous les Libres penseurs ce moyen de propagande anticléricale. Que nos amis collent ces petites vignettes partout dans les rues, les églises, sur les presbytères et par ces temps de villégiatures, jusque dans les chemins de fer.

... regrette la prolifération de nombreuses inscriptions contre l'Ordre moral (« *Ordre moral, ruine nationale* »), parfois collées sur les affiches électorales.

Il s'agit de documents très émouvants, qui nous semblent totalement dérisoires aujourd'hui à l'heure de la télévision satellitaire, de l'iPhone et de la Toile mondiale, mais qui rappellent pourtant le caractère éphémère et lapidaire des « tweets » actuels. On a là tous les ingrédients du succès des papillons gommés partisans: réalisation facile faisant appel à une technique très rudimentaire, transport et affichage discret, réactivité assurée.

Il est difficile d'évaluer l'écho que pouvaient rencontrer ces papillons manuscrits d'une durée de vie probablement très courte. On peut imaginer que dans les périodes de répression ou de chape de plomb politique, la manifestation d'un mécontentement social, même sommaire, pouvait toucher les consciences, briser les solitudes. Les émetteurs de papillons imposent dans l'espace public une protestation visible et parfois durable, qui inquiète suffisamment les forces de l'ordre pour qu'elles en fassent la chasse.

Les auteurs séditieux réalisaient leurs vignettes manuscrites en nombre (même format, même texte à quelques variantes près), avant d'aller les disperser dans différents quartiers de Paris (et sans doute dans bien d'autres grandes villes de province). De quoi, peut-être, favoriser le déliement de la parole et éventuellement dans certains cas, le passage à l'acte ? [fig. 1, 2 et 3]

LE PAPILLON DONNE DES AILES À LA BELLE ÉPOQUE PROGRESSISTE

C'est à la Belle époque surtout que le papillon imprimé fait florès. Matériau de propagande du pauvre, la vignette gommée ou non, illustrée ou non, intéresse alors toute la société: campagnes



Les papillons gommés de la CGT pour la campagne des 8 heures

« Pour marteler dans l'esprit de tous, l'idée de la revendication des huit heures, il fut édité une série de papillons gommés vendus à très bon marché, qui résument les désirs du Prolétariat.

Voici quelques-unes des formules éditées :

- Vouloir c'est pouvoir! Travailleurs, voulons la journée de Huit Heures!
- L'Exploité faisant plus de Huit Heures s'abrutit par le travail.
- Travailleurs, exigeons le Repos hebdomadaire et la journée de Huit Heures!
- À partir du 1^{er} mai 1906, faire plus de Huit Heures sera trahir la cause ouvrière.

- Plus la journée est courte, plus le salaire est élevé.
- La journée de Huit Heures, c'est plus de liberté.
- Travailler au maximum Huit Heures, c'est préparer la Grève générale expropriatrice.
- Vouloir la journée de 8 Heures, c'est vouloir plus de bonheur pour soi et pour les siens.
- La journée de Huit Heures, c'est plus de repos.
- La journée de Huit Heures, c'est plus de santé.
- Travailler Huit Heures, c'est défendre son salaire.
- Travailler Huit Heures, c'est préparer son émancipation.

Etc.

- La revendication du repos hebdomadaire n'était pas oubliée, d'autres papillons disaient :
- Le Repos Hebdomadaire est nécessaire. Nous le voulons!
- Patrons, fermez le Dimanche, sinon on vous sabotera.
- Le Repos Hebdomadaire, ou gare au sabotage!
- Le Repos Hebdomadaire, ou gare au boycottage!
- Nous voulons un jour de repos après six jours de travail.

Etc.

Fig. 10. Une des très nombreuses vignettes de la CGT pour la journée de 8 heures (1906).

Des millions et des millions de ces papillons furent vendus et collés partout. Depuis dix-huit mois on les trouve apposés dans les bourgades les plus reculées, aux endroits les plus apparents, glaces de café, wagons de chemin de fer, tramways, vitres de voitures publiques. Dans les ateliers, ils ornent les affiches réglementant le

service intérieur ou sont collés au bas des affiches obligatoires relatives à la réglementation du travail. L'idée des huit heures s'est imposée dans les masses ouvrières parce que l'esprit des plus indifférents a été réellement obsédé par cette revendication... » Extrait d'un article publié par *La Revue Socialiste*, mars 1906, p. 478 -479.



prophylactiques, annonces d'événements sportifs, industriels et culturels, mise en valeur de l'armée, la vignette sert à partir de 1900 et plus encore dans les décennies qui suivent de support à toute une palette d'activités⁵. Pas étonnant que le mouvement social se soit également saisi de ce moyen facile de diffuser des idées et notamment à la Belle Époque, les anticléricaux, les antimilitaristes, les révolutionnaires et également le mouvement syndical.

La vignette alimente l'activisme des citoyens, simples lecteurs ou adhérents d'organisations. S'intéressent à cette pratique politique aussi bien des journaux d'envergure nationale que des petits groupes plus ou moins organisés et reliés entre eux par la publication de feuilles très modestes.

Les vignettes, de forme carrée, rectangulaire ou circulaire, adoptant plus exceptionnellement le contour de tel ou tel emblème, peuvent être illustrées, et comportent quasi systématiquement un slogan. On peut les classer en deux catégories: elles visent soit à promouvoir un champion (ou une organisation) et dans ce cas

comportent un élément d'identification, ou au contraire elles véhiculent des idées, en général hostiles au camp adverse. Les anticléricaux, avec des vignettes parfois illustrées de dessins satiriques, flétrissent l'Église catholique, son confessionnal, sa cupidité, son obscurantisme. *La Lanterne* diffuse par exemple une série de papillons propagandistes circulaires, évoquant l'aspect des hosties (un peu plus grands que des pièces de monnaie), porteurs des messages suivants: « *La religion c'est le cancer de l'humanité* », « *C'est dans le confessionnal que naît et grandit le vice* », « *Au confessionnal les prêtres apprennent plus de sottises aux jeunes filles que tous les garçons d'un village ne sauraient leur en faire* », « *Prolétaires de tous les pays unissez-vous! Consciences de tous les pays solidarisez-vous!* », ou encore moins progressiste: « *Langues de femmes et rancunes de prêtres sont deux choses inusables* ».

En plus de *La Lanterne*, *Les Corbeaux*, *La Raison*, *L'Action quotidienne* et *La Calotte*, des journaux en province éditent et vendent eux aussi des vignettes propagandistes, par lots de ●●●

5. L'erinophilie s'intéresse à l'ensemble que constitue cette production de vignettes non postales et non fiscales. Dès les premières années du XX^e siècle, de nombreuses campagnes commerciales bien sûr, mais également prophylactiques ont été lancées par voie de papillons. Campagnes contre l'alcoolisme puis ensuite contre la tuberculose notamment. Dans les années 1920-1930, les meetings aériens se font connaître en diffusant de telles vignettes, ainsi que les expositions.

SOLDATS,

Les Ouvriers en revendiquant leurs droits revendiquent aussi les vôtres!

Fig. 8 et 9.
Vignettes
antimilitaristes et
anarchistes éditées
après 1905.



●●● 50, 100, 500 ou encore « au mille ». Les rédacteurs exhortent leurs lecteurs à s'emparer de ce moyen de défendre leur cause pour faire enrager leurs adversaires. Ainsi, ces papillons se retrouvent collés sur les affiches électorales, piqués au vêtement pendant les manifestations, collés sur les murs ou encore déposés dans quelque lieu consacré pour titiller les curés et autres grenouilles de bénitier! Le *Congrès de la Libre pensée* de 1905, convaincu de la nécessité d'une telle propagande, se félicite du « *succès énorme* » rencontré par les papillons alors édités⁶. [fig. 4, 5, 6 et 7]

L'antimilitarisme rencontre un fort écho après l'affaire Dreyfus. Entre 1900 et 1910, de nombreux groupes anarchistes luttent contre les brimades qu'inflige l'armée aux conscrits. Ils défendent également l'idée que l'armée, porteuse de guerre, doit être combattue. La Ligue internationale pour la défense du soldat, qui vise « *la suppression des armées permanentes* », diffuse en 1905 de nombreuses cartes postales antimilitaristes illustrées par les grands noms du dessin radical d'alors tels Jules Hénault, Ibels (dreyfusard du *Sifflet*), Félix Vallotton, Kupka, Steinlen, Jossot et Roubille. Ces cartes, en signe de protestation, devaient être envoyées au président de la République ou au préfet de police de Paris.

Dans les années qui suivent, la police confisque divers papillons anarchistes dans les rues de Paris (ou d'Alger⁷), plus simples que les cartes postales bien sûr, sur lesquels on peut lire : « *Soldats, ne tirez pas sur vos frères* », « *Le bulletin de vote est l'arme des lâches et des imbéciles* », « *La monnaie est une valeur fictive et mensongère. Le travail est la plus grande richesse. Prenons notre place. Vive l'Anarchie!* »,

« *Soldats, crosse en l'air!* », etc. La Ligue antimilitariste fait, elle, avec des vignettes plus informatives, le compte des morts engendrés par les guerres du passé. [fig. 8 et 9]

Le mouvement ouvrier, CGT en tête, n'est pas en reste. Syndicats, métiers, journaux ouvriers, éditent leur propre matériel volant et bien sûr des vignettes, illustrées ou non. Il s'agit de revendiquer la journée de 8 heures, de protester contre les bas salaires. Certains de ces documents forment des appels à l'action comme celui-ci : « *À partir du 1^{er} mai 1906, nous travaillerons au maximum 8 heures* », imprimé sur du papier vert



6. *Compte rendu du Congrès de Paris, 3, 4, 5, 6, septembre 1905 au palais du Trocadéro*, préface d'Émile Chauvelon, sd., p. 17.

7. Comme l'indique le *Bulletin municipal officiel de la ville d'Alger*, séance du 10/11/1905, p. 227.

ou rouge par la CGT, slogan que l'on retrouve également sur le fronton de la Bourse du Travail à Paris. Ou encore: « *Vouloir la journée de 8 heures, c'est vouloir plus de bonheur pour soi et pour les siens* », « *Couturières, ne veillez plus car vous altérez votre santé et faites augmenter le chômage* » (1906).

Comme le rappelle un journal d'obédience chrétienne, la CGT, en 1906, dans le cadre de la campagne sur la journée de 8 heures, édite et diffuse des « *papillons gommés qui furent placardés ou distribués à profusion* ». La *Revue Socialiste* confirme cet élan et établit une liste non exhaustive de dix-sept papillons différents avec autant de slogans apposés « *dans les bourgades les plus reculées, aux endroits les plus apparents, glaces de café, wagons de chemin de fer, tramways, vitres de voitures publiques. Dans les ateliers, ils ornent les affiches réglementant le service intérieur ou sont collés au bas des affiches obligatoires relatives à la réglementation du travail* » [Fig. 10, voir encadré p. 13].

On retrouve évidemment au travers de ce petit matériel de propagande les préoccupations principales des organisations ouvrières, syndicales ou politiques, réduites à leur plus simple expression. La faible taille du document, de quelques centimètres à peine, impose la simplification des contenus.

Les vignettes sont parfois diffusées en planches prédécoupées, comme les timbres postes, dont on doit diviser les éléments en vue de les utiliser. Les formes varient considérablement, et également la fonction des vignettes. Porteuses d'idées, elles constituent une propagande positive ou négative. Certains papillons sont destinés, collés sur divers produits, à dénoncer les travaux réalisés en temps de grève par des « renégats » et des « jaunes ». Ils constituent

dans ce cas une forme de signalétique répulsive et invitent les travailleurs conscients à boycotter de tels produits. Quelques papillons encouragent les travailleurs à se tourner vers le syndicat, à s'engager dans des combats corporatistes ou politiques. Mais très peu se réclament d'une organisation particulière. Ils évoquent parfois les chambres syndicales ou se réclament par exemple de la fédération nationale du bâtiment.

Parfois, la vignette vise à promouvoir un journal comme *La Bataille syndicaliste* ou encore *La Guerre sociale*. Le journal de Gustave Hervé fait imprimer en 1910 250 000 exemplaires d'une vignette non illustrée. Ces feuillets doivent « *être distribués par les amis de la Guerre sociale, dans toutes les réunions électorales* ». Ils portent la mention suivante: « *Tous les mercredis "La Guerre sociale" / Rédacteur en Chef: Gustave Hervé / étrille les "Quinz' Mill"* ». Les lettres Q et M surdimensionnées constituent un signe graphique chargé de détestation bien identifié alors¹⁰. [fig. 11, 12 et 13]

La couleur du papier se fait de plus en plus variée, permettant de casser la monotonie d'une impression au noir souvent de piètre qualité. Autour de 1905 apparaît également une certaine fantaisie dans les jeux typographiques. À l'instar de la presse, on joue sur les différences de polices, sur la taille, sur le style et la disposition des caractères pour hiérarchiser le message, le rendre plus significatif et attrayant.

En dehors du mouvement syndicaliste révolutionnaire qui fuit les élections, le papillon tient un rôle particulièrement prégnant dans la lutte électorale. Il permet de fustiger un candidat, de le dénoncer ou au contraire d'en faire un champion pour lequel il faut bien sûr voter. À l'opposé des Déroulède et autres Jaurès, certains candidats « locaux »

et beaucoup moins connus font imprimer leurs propres vignettes propagandistes à diffuser dans leur fief électoral. Le journal *Ouest-Éclair* constate par exemple en 1909 sous le titre « *À propos de la nuit il a été collé en travers des affiches du maire... des bandes de papier rose ("papillons") sur lesquels étaient ces mots un peu familiers "Ta g...!"* ». Messages parfois lapidaires, comme on le voit!

Si la plupart des vignettes « à gauche » demeurent monochromes (impres- ●●●



Fig. 15. Vignette pacifiste de l'après Première Guerre mondiale.

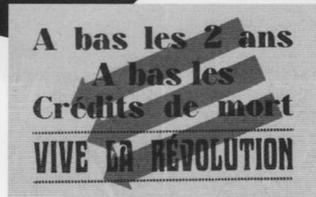


Fig. 16 a, b et c. Déclinaison des trois flèches de la SFIO.



Fig. 17. Papillon communiste pour la défense du dirigeant stalinien allemand Thaelmann arrêté en mars 1933. S'organise alors une vaste campagne internationale pour réclamer sa libération.

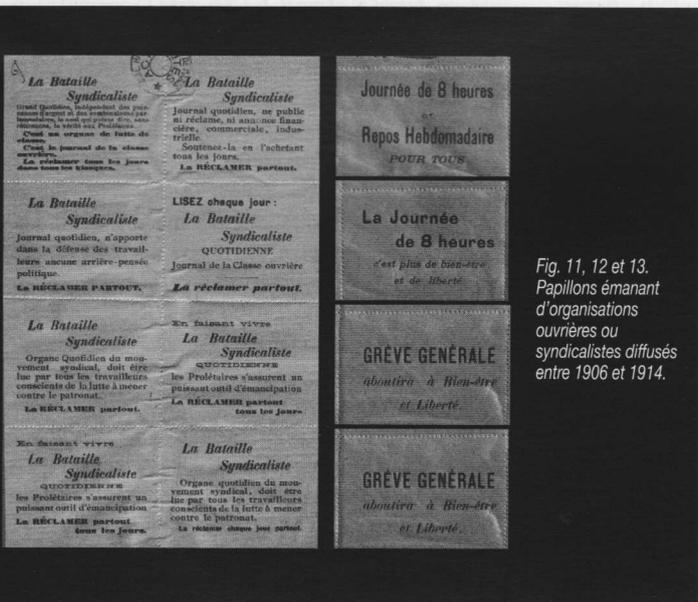


Fig. 11, 12 et 13. Papillons émanant d'organisations ouvrières ou syndicalistes diffusés entre 1906 et 1914.

8. *La Croisade Française*, n° 4, 1^{er} mai 1906, p. 3.
9. *La Revue Socialiste*, mars 1906, p. 478-479.
10. *La Guerre sociale*, 13 avril 1910.
11. *L'Ouest-Éclair*, 17/4/1909.

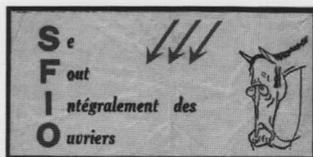


Fig. 19. Vignette des années 1930, hostile à la SFIO et Léon Blum. Dessin dans le style de Sennep.

12. Probablement Louis Lucipia (1843-1904), communal, franc maçon, radical en 1900.

13. Qui se présente comme l'organe de la Ligue antisémite de France.

14. Dessinateur anarchisant, animateur du mouvement naturien comme le précise le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* (Maitron), qui n'évoque pas du tout la tendance antisémite de ce dessinateur de presse engagé. Dessins de Gravelle déjà présents dans *La Libre parole illustrée* de Drumont en 1895 et 1896 et donc également dans *l'Antijuif* de Jules Guérin. Il est édifiant de constater qu'un journal de tendance royaliste se réclame de Gravelle en 1899!

15. *L'Almanach de l'Action française*, 1912.

16. Années 1912 et 1913.

17. L. Lebon, *Une campagne royaliste en Franche-Comté. Compte rendu des travaux de la Fédération régionale des Camelots du Roi du Doubs et de la Haute-Saône*, Vesoul, 1911, p. 2.

18. Les éditions de l'Idée libre dans les années 1920 diffusent au moins 10 modèles de « papillons gommés » illustrés à 8 F le mille ; *Le Libre penseur de France* du 19/4/1922 vante les mérites de tels moyens de propagande à coller « un peu partout (murs, églises, gares) ».

19. *Le Journal de Genève* du 19/12/1938, p. 6 signale la condamnation d'autonomistes bretons pour collage de papillons dans un train cette fois.

20. *L'Ouest-Éclair* du 4/4/1930 évoque d'autres papillons en annamite et en arabe diffusés à Marseille en 1930.

21. *L'Humanité* du 9/12/1926.

22. *Le Petit Parisien* du 16/5/1920.

23. Quelques mois auparavant en Afrique du Nord, même procédé de diffusion de papillons en faveur de l'emprunt lors d'une course hippique, *L'Afrique du Nord illustrée* du 27/3/1920.

24. *La Mère éducatrice* n° 4, janvier 1922 p. 32.

●●● sion typo au noir), quelques-unes, émanant du camp opposé, recourent parfois à des impressions plus colorées.

À DROITE AUSSI, ON PAPILLONNE

Depuis l'affaire Dreyfus au moins, la droite et l'extrême droite ne dédaignent pas de recourir également aux vignettes de propagande. La fameuse « affaire » donne des ailes au papillon antisémite et antidreyfusard avec des slogans tels que « *Le Juif c'est la peste* », ou encore « *Le Juif est un animal malheureusement à forme humaine* », « *Vive Déroulède* », « *À bas les Juifs* », « *Voter pour Lucipia¹² c'est voter pour Dreyfus* », « *Lucipia dreyfusard* », etc. Un « *Vive Drumont / À bas les Juifs* » s'accompagne d'un portrait du héraut de *La Libre parole* ceint d'une écharpe tricolore.

L'Antijuif français illustré du 8 octobre 1899¹³, un hebdomadaire particulièrement violent animé par Jules Guérin, sous le titre de « Propagande antijuive – Nos publications », propose à ses lecteurs des séries de chansons antijuives illustrées par Gravelle¹⁴ (par lots de 5, 10, 20, 50, 100, 500 ou 1 000 exemplaires!), des cartes postales, des « placards », mais également des « étiquettes antijuives » gommées avec les slogans suivants: « *Français n'achetez rien aux Juifs* », « *À bas les Juifs!* », « *Cet immeuble appartient à un Juif* », « *Maison juive* ». Ces vignettes sont vendues 1 franc le mille. Certaines relèvent encore de la signalétique répulsive, elles visent à stigmatiser un lieu, et au-delà le ou les propriétaires du lieu où elles sont apposées.

Très à droite encore, dans le camp monarchiste, à l'approche de la guerre, on se plaît à diffuser toutes formes d'objets de propagande. *L'Action française*¹⁵ et divers journaux royalistes comme *Le Panache* recourent au papillon gommé, notamment lors des élections, avec un slogan-programme comme « *À bas les Quinze-Mille! À bas le Parlement! Vive le Roi!* ». L'hebdomadaire illustré *Le Coup de fouet*¹⁶, qui défend les Camelots du Roy et le monarque qui régnerait sous le nom de Philippe VIII (duc d'Orléans), diffuse un grand choix d'objets à usage politique dont d'inévitables « étiquettes » qui ne forment qu'une partie infime du matériel en usage chez le bon militant (Fig. 14, voir encadré p. 17)). La revue, qui produit ces objets, incite ses partisans à investir l'espace public bien sûr, pour rendre visible ses idées et surtout ses champions, mais également l'espace privé, dans une approche très globalisante de ce qui ressemble bien à une quête et une affirmation identitaire. Il s'agit de nourrir le quotidien du lecteur avec des objets, des images et des signes qui manifestent pour lui-même et pour son entourage son attachement à une cause.

Dès cette époque, on s'interroge sur l'efficacité de tels outils « *qui, au premier abord, peu[ven]t*

paraître pué[ri]l[s] » comme le souligne un auteur royaliste en 1911¹⁷ pour affirmer néanmoins que « *la propagande par les papillons gommés n'est pas à dédaigner. Nous avons vu des exemples de conversion uniquement obtenus par ce mode de propagande* ». Ce royaliste militant estime encore qu'« *en général, les papillons collés sur la voie publique sont très lus; par leur texte court et bien approprié ils suffisent à rappeler les grands traits de nos doctrines* ».

UNE PRATIQUE QUI PERDURE APRÈS 1914

Si pendant la Première Guerre mondiale les vignettes patriotiques et anti-allemandes envahissent l'espace public (on les colle sur les enveloppes et les cartes postales notamment), après 1918, le papillon continue de nourrir le quotidien du militant, dans des partis ou des syndicats de plus en plus centralisés. Les années 1920 et 1930 voient s'affronter l'extrême droite et les tenants des soviets à coups de papillons de mieux en mieux imprimés, de plus en plus colorés et illustrés. La libre pensée¹⁸, la SFIO ou le Parti communiste (très en pointe dans ce domaine) ne dédaignent pas de publier de telles vignettes partisans. Les militants de Solidarité internationale antifasciste publient des papillons rouges et noirs, tandis que le Comité national de lutte contre la guerre et le fascisme proclame de son côté que « *Le fascisme c'est la barbarie* ». [Fig. 15, 16 a, b, c et 17]

Malgré l'insignifiance apparente de cette propagande, dans les années 1920, un militant communiste algérien, Ali Amor Djerad, est condamné¹⁹ pour avoir diffusé des papillons rédigés en arabe et en français²⁰. Décorés du sigle du PC, ils dénonçaient l'impérialisme français, avec les slogans suivants: « *Les Algériens, les Tunisiens et les Marocains ont, comme les autres peuples, le droit de disposer d'eux-mêmes* », « *Musulmans et ouvriers européens d'Algérie et de Tunisie, vos ennemis sont les mêmes, Unissez-vous!* », « *En aidant les peuples coloniaux à conquérir leur indépendance, les ouvriers européens des colonies françaises hâteront leur propre libération*²¹ ». Le papillon se colle, se distribue et se diffuse même par avion! D'après *Le Petit Parisien*, la CGT utilise ce procédé pour diffuser des « *papillons de propagande en faveur de la nationalisation et du mouvement de grève*²² » d'alors, par avion sur la banlieue et une partie de la capitale²³.

La revue *La Mère éducatrice* qui diffuse des papillons dans les mêmes années 1920 considère que « *la phrase écrite – la phrase simple, courte, qui résume bien la pensée et la fait pénétrer dans l'esprit par le canal des yeux – peut avoir une puissance d'action énorme [...]. On ne lit pas un livre, on repousse même une brochure; mais la simple feuille de papier, imprimée en caractères assez gros, on la lit presque involontairement; et si la phrase est accompagnée d'un dessin suggestif, elle se grave d'elle-même dans le cerveau*²⁴ ».



LE DUC D'ORLÉANS

Fig. 14. Vignette royaliste représentant le duc d'Orléans, hypothétique Philippe VIII.

La propagande par l'objet chez les royalistes

Exemple du matériel diffusé par le journal *Le Coup de fouet* en 1912-1913 :

• Cartes postales : « Série satirique comprenant les caricatures de Briand, Clemenceau, Pelletan... », « Série humoristique comprenant les charges de Fallières en trois coups de crayon, Fallières vu de dos, Lépine mauvais diable... », « Série royaliste comprenant Philippe VIII, les armes de France, Lucien Lacour, la Royauté terrassant la démocratie, la Gueuse et Philippe VIII sauvant la patrie ». « Série de la Santé comprenant

la vue générale de la prison, celles du quartier politique, des promenoirs du cachot... », « Série mécanique comprenant une seule carte en couleur représentant la gifle à Briand et pouvant être actionnée facilement par une tirette (3 exemplaires seulement en magasin) ». Vendues à l'unité, par série ou par cinq séries.

• Tracts, « tract du *Coup de Fouet* » mesurant 40 sur 60 et pouvant être affiché, à l'unité ou au cent. Feuille volante « 445 » talisman de l'Action Française, au cent ; « Tableau généalogique de la

Maison de France », à l'unité, « La démocratie c'est de la blague » à l'unité et au cent.

• Bijoux fleurs de lys, insignes de l'Action Française, portraits duc d'Orléans, à l'unité. Sous le titre « Objets de propagande » :

• Pipe Philippe VIII : « pipe sculptée d'après le buste de Monseigneur le Duc d'Orléans édité par l'Action Française ».

• Timbres du duc d'Orléans au cent, étiquettes royalistes au cent, portraits gommés (10 x 15 cm) du duc d'Orléans, « Boîte de cinquante cachets »

pour la fermeture des enveloppes, « papier à cigarette aux armes de France avec le portrait du duc d'Orléans, gros sou à l'effigie du duc d'Orléans, porte-plume

fleurdelisé, porte-crayon avec médaillon de Jeanne d'Arc, cartes postales de propagande du Duc d'Orléans au cent et au mille ».

...

UN INGÉNIEUX MOYEN DE PROPAGANDE ROYALISTE

Un buste portatif du Duc d'Orléans

La Pipe « PHILIPPE VIII »

Pipe en caoutchouc de première qualité, sculptée d'après le buste de Monseigneur le Duc d'Orléans édité par l'Action Française. Marque déposée au nom de Philippe VIII. Gravée en lettres dorées sur le tuyau.

Prix (franco de port et d'emballage) : 6 francs

Par quantité d'une demi-douzaine - la pièce	4 fr. 75	Exvoi franco de port et d'emballage, sans augmentation de prix.
Par quantité d'une douzaine - la pièce	4 fr. 50	
Par quantité de deux douzaines et plus - la pièce	4 fr. 25	

Gaïnes pour pipe « PHILIPPE VIII »

Gaïnes très pratiques en peau de chamois mouler tabac, doublée en percaline rouge, fermant par bouton à pression. 0 fr. 95

La revue propose de « *raccommoder les innombrables chiffons de papier qui nous sont donnés sous couleur de monnaie* » avec ces papillons dont les formules protestent contre la guerre. Ainsi, les idées pacifistes circuleront grâce aux échanges monétaires, symboles même du capitalisme guerrier !

À l'opposé de l'échiquier politique, les tenants de Maurras, Déat, de La Roque, Doriot ou plus tard de Pétain et même d'Hitler, tout comme le « Parti franciste » et la droite nationale en général, recourent eux aussi au même type de propagande. Dans des jeux d'aplats noirs ou plus souvent rouges, on invoque ou on vise dorénavant les symboles mis en avant par les partis (le recours à ces emblèmes abstraits constitue une nouveauté pour les organisations par rapport au XIX^e siècle²⁵), les trois flèches de la SFIO, la faucille et le marteau du Parti communiste, la croix gammée des nazis. Plusieurs papillons anticommunistes proclament non sans humour : « *Souvent fauché... toujours marteau* » avec comme illustration la faucille et le marteau et des jeux de couleurs de fond. De la faucille peut couler le sang. Certains emblèmes en détruisent d'autres dans une lutte symbolique sans merci. [fig. 18, 19 et 20]

De nombreuses prises de position confirment, après 1914, le succès rencontré par ces supports

modestes et volatiles. *L'Alerte*, l'organe mensuel des jeunesses patriotiques de la région lyonnaise qui se réclame de l'ultranationalisme, dresse un bilan de l'activité de « *la plus puissante organisation de propagande contre le socialisme et le communisme* », c'est-à-dire l'organisation d'Henri De Kerillis. Le Centre de propagande des républicains nationaux fondé en 1926 aurait diffusé, en quelques années à peine, 8 millions de papillons, illustrés ou non, dont 400 000 dans les seuls départements de la Seine²⁶. Si les chiffres avancés par les uns et les autres demeurent difficilement vérifiables (rappelons que depuis les années 1900, les papillons se vendent déjà régulièrement « au mille »), le journal avance un argument assez convaincant : « *la distribution de tracts et de papillons ne coûte presque rien* ». Les « nationaux » ne cachent pas leur admiration pour l'efficacité de l'agitation communiste, qu'il s'agit pour eux de combattre à armes égales. Les différents rapports d'activité des sections locales publiés dans le journal *L'Alerte* entre 1930 et 1936 témoignent du caractère systématique du recours au papillon gommé chez ces défenseurs du « Front national » contre les « rouges » du « Front commun ».

Le papillon gagne en couleur. On varie la couleur du papier, mais également celle du texte, en combinant l'encre noire sur des papiers différemment colorés, mais aussi des encres de couleur, ●●●

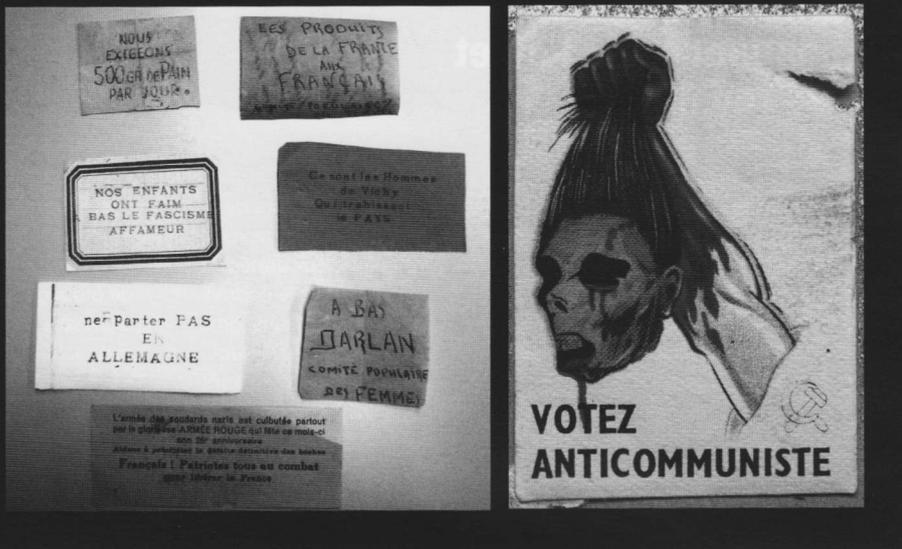
25. Au XIX^e siècle, les insignes demeurent plutôt figuratifs : fleur de lys, bonnet phrygien, etc. Ils permettent au porteur d'exprimer une adhésion ou une appartenance non pas à un parti ou à un regroupement précis, mais à une sensibilité politique plus vaste.

26. *L'Alerte* (Lyon) n° 12, 22/6/1930.

PREMIERS TRACTS POLITIQUES

Fig. 22. Papillons retrouvés dans la région de Nice, Seconde Guerre mondiale.

Fig. 23. Vignette électorale anticommuniste, 1944.



Le communiste est partisan de la paix avec les étrangers et de la guerre avec ses compatriotes.

Fig. 18. Papillon anticommuniste, années 1930.



Fig. 20. Papillon royaliste.

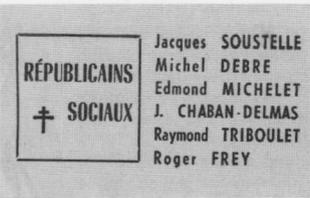


Fig. 25. Vignette des Républicains sociaux, éditée lors des élections législatives de 1956.



Fig. 27. Papillon diffusé à l'occasion d'un référendum.

●●● ce qui accroît l'impression de diversité et bien sûr, vise à attirer, par le jeu des contrastes, le regard du passant. En Allemagne, même engouement dans les années 30 pour les papillons comme le rappelle Daniel Guérin dans *La Peste brune*, de même en Espagne pendant la révolution.

SOUS L'OCCUPATION, SUR TOUS LES FRONTS

Pendant l'occupation, les papillons antisémites fleurissent rapidement dans la capitale. Certaines vignettes honorent Hitler, d'autres fustigent le débarquement qui provoque des coupures d'électricité dont sont victimes les travailleurs, et non les Allemands eux-mêmes. L'État se montre également très intéressé. Le service de propagande de Vichy édite par exemple entre octobre 1940 et février 1941 pas moins de 100 000 vignettes en deux couleurs²⁷. À l'opposé, les organisations clandestines ne manquent pas de viser la politique de Pétain (*Pétain au poteau*), en diffusant des supports identiques. Comme en témoigne l'ouvrage intitulé *La guerre des papillons, quatre ans de politique communiste (1940-1944)*²⁸, le Parti communiste appuie une grosse partie de sa propagande sur les vignettes politiques. En 1940, les Jeunesses communistes produisent des papillons tamponnés et non plus imprimés (rigueurs de la guerre et clandestinité obligent, de nombreuses vignettes sont alors réalisées « à la main », comme dans les années 1870) visant les « traîtres de vichy » pour qu'ils cèdent enfin la « place à un gouvernement populaire ». Sur des morceaux de papier blanc découpés à la main, on peut lire par exemple : « Libérez nos jeunes camarades emprisonnés – vivent les jeunesses communistes ».

De tels papillons sont repérés à Paris, mais également en province, à Nice²⁹, à Saint-Brieuc³⁰,

à Bordeaux³¹, Marseille³², voire à l'étranger comme le prouvent certains échos dans la presse³³, mais également les collections d'archives étrangères. [Fig. 21 et 22]

Un rapport de police signale que les militants du Parti communiste clandestin « confectionnaient et apposaient des papillons, glissaient des tracts sous les portes d'immeubles et reproduisaient, sur les façades, murs, trottoirs, etc., soit à la craie, soit à la peinture, les mots d'ordre de l'Internationale communiste³⁴ ». Ces militants font alors l'objet d'arrestations, de poursuites et d'emprisonnement pour diffusion de « propagande ».

On leur reproche par exemple d'apposer des papillons imprimés ou ronéotypés, voire confectionnés « au timbre humide », comme le précisent d'innombrables archives policières³⁵.

Après la Libération, le papillon prolifère encore, souvent en couleur et illustré. Le MRP édite un important matériel de propagande volant. Dans les années qui suivent, de Gaulle est de plus en plus stigmatisé au travers de ce genre de support, tandis que le PCF continue à privilégier ce type de propagande en multipliant les diffusions de tracts et bien sûr de papillons. Un seul exemple : en mars 1949, pour dénoncer le « Pacte atlantique », le PC édite 14 papillons de propagande à 4 millions d'exemplaires³⁶.

Certaines vignettes correspondent à des déclinaisons d'affiches, comme celle visant le PCF à travers « Jo-Jo la colombe » éditée par Paix et Liberté en 1951 [Fig. 23]. D'autres visent encore à annoncer des réunions publiques. De 1920 aux années 1960, les élections stimulent encore la production de ces bouts de papiers imprimés, qui relaient les appels à voter pour tel ou tel. Ils demeurent en général dénués d'illustration. Certains sont apposés sur les affiches électorales et servent à discréditer tel candidat ou tel parti dont on dénonce les « mensonges ». On trouve des bandeaux avec la mention « Cette affiche a été payée avec l'argent de Berlin et de Moscou », ou dans les années 1950, « Affiche payée par les parasites du travail [...] fais le nécessaire Travailleur », « Cette affiche est payée par la clique Stavisky », ou encore, beaucoup plus long : « Cette affiche est payée par Loucheur, Citroën, Hennessy, Schneider, les grands magasins, les banques, par tous les gros capitalistes de gauche ou de droite afin de faire payer l'impôt aux travailleurs, aux classes moyennes ». Les référendums d'après guerre, les « événements »



Fig. 24. Déclinaison en papillon gommé d'une affiche diffusée par l'organisation réactionnaire Paix et Liberté en 1951.



Papillons qui devaient être collés sur les affiches électorales pour dénoncer le programme d'un adversaire.



Fig. 26 a, b et c. Vignettes de la CGT, années 1950-60, produites à l'occasion des 1^{er} mai.

d'Algérie et la décolonisation suscitent également la production intensive de vignettes. [Fig. 24, 25 et 26]

Les papillons appellent de plus en plus le lecteur à adhérer à une organisation précise et donc se montrent beaucoup moins anonymes que ceux diffusés avant 1914. Les syndicats, au premier rang desquels la CGT, continuent d'éditer de nombreuses planches de propagande, à l'occasion des 1^{er} mai notamment. [fig. 27 a, b et c]

Comme on l'aura compris, ces vignettes innombrables (plus de 2000 exemples différents sont conservés par la BNF), dont nous ne donnons qu'une vue très partielle, ne forment qu'une infime partie de la propagande politique, très dynamique avant 1914 et qui perdure ensuite. Cette propagande du pauvre et du « simple » qui recourt à des tracts miniatures au texte, et parfois à l'image, réduits à leur plus simple expression, reste assez méconnue. Elle demeure pourtant fort prisée des organisations activistes. Facile à réaliser, le papillon, bien que visant une propagation collective d'idées partagées par un groupe particulier, se diffuse dans un élan solitaire. Il n'impose pas une confrontation directe et publique du « militant » avec le milieu social et convient donc aux situations les plus tendues,

à la clandestinité. Dans le processus de réception, il induit par contre un rapport très personnel avec le « lecteur » qui doit passer tout à côté pour décrypter son message. On comprend bien pourquoi le langage a choisi le terme de papillon pour désigner ces objets très volatiles et par nature éphémères.

Plus concis encore que la réclame commerciale très dynamique à la fin du XIX^e siècle, le papillon propagandiste impose un art du slogan et de la formule choc, particulièrement incisifs et lapidaires. Il pousse les organisations à réduire à la plus simple expression leur programme, à décocher des flèches acérées contre leurs adversaires, alimentant l'insulte imprimée, visuelle ou littérale.

Difficiles à conserver et par nature insaisissables, ayant échappé aux obligations du dépôt légal, ces morceaux de papier manuscrits d'abord, imprimés ensuite, constituent un témoignage fort lacunaire mais éloquent d'une pratique militante, discrète et presque invisible, une pratique qui perdure aujourd'hui avec l'autocollant politique ou syndical. Moins collectionnés que les affiches ou les cartes postales, les papillons propagandistes et l'économie qui les accompagne restent encore difficiles à cerner. ■

Guillaume DOIZY

- 27. Denis Peschanski, *Vichy 1940-1944 quaderni et documenti inediti di Angelo Tasca*, Fondazione Giangiacomo Feltrinelli, Éd. du CNRS, 1986, p. 35.
- 28. A. Rossi, *La guerre des papillons, quatre ans de politique communiste (1940-1944)*, Paris, Les îles d'or, 1954.
- 29. http://fr.wikipedia.org/wiki/Lucien_Chervin; autre confirmation dans *La Croix* du 20/9/1941 qui rapporte que la police a appréhendé des militants communistes diffusant à Nice des papillons de propagande « extrémistes ».
- 30. ADCA, 1043 W 37, <http://almrd22.fr/Article-a-modifier-creer.38>.
- 31. <http://www.ffi33.org/spontanee.htm>.
- 32. *La Croix* du 23/2/1941.
- 33. Comme par exemple en Espagne en 1939, *La Croix* du 31/1/1939.
- 34. APPP BA 1882.
- 35. APPP BA 1882.
- 36. Rapport de police, 26/3/1949 (APPP BA 2086).



▲ Pour ne pas être happé par la fin du monde, divers procédés pour fuir vers la Lune sont imaginés (carte postale).

Comète de Halley : la grande peur de 1910

Les événements astronomiques suscitent toujours la plus grande fascination et parfois la peur. En mai 1910, la Terre doit rencontrer la queue de la comète de Halley. Un débat s'installe alors sur la possible dangerosité pour la population des gaz qui se situent dans le sillage de l'astre. Certains annoncent la fin du monde...

Parmi les phénomènes astronomiques visibles à l'œil nu, les éclipses et les comètes sont les plus spectaculaires, ceux qui ont le plus frappé les esprits depuis la nuit des temps. Peurs et superstitions les ont toujours accompagnées jusqu'à l'émergence d'explications rationnelles. Le mécanisme des éclipses est connu depuis très longtemps mais, pour les comètes, le processus de compréhension et de prédictibilité fut beaucoup plus tardif. C'est à l'astronome anglais Edmund Halley qu'on doit d'avoir, le premier, compris qu'une comète n'est pas un objet fugitif qui se perd pour l'éternité après avoir brillé de tous ses feux. Comme les planètes du système solaire, une comète se déplace selon une orbite elliptique qui la conduit à effectuer des passages répétés à proximité du Soleil. Pour découvrir, en 1705, la périodicité de

soixante-seize ans de la comète qui portera son nom, Halley a bénéficié d'une avancée majeure de la science dont il fut le contemporain : la découverte de la loi de la gravitation par Isaac Newton. Halley comprit ainsi que les comètes de 1682, 1607 et 1531 ne sont qu'un même corps dont il calcula qu'il devait revenir visiter la Terre en 1759. Toutefois, comprendre le mode de déplacement des comètes n'est pas connaître leur structure interne et, lors du retour de la comète de Halley en 1910, ce sont les hypothèses scientifiques sur sa composition chimique qui donneront lieu, malgré elles, à des peurs, voire des scènes de panique, sur le thème de la fin du monde. L'événement fut d'ailleurs d'une importance telle que l'astronome français Jean Mascart est allé l'observer depuis les pentes du volcan Teide sur l'île de Ténérife, aux Canaries.

1. *Le retour de la comète de Halley*, Patrick Moore et John Mason, Londreys, 1985.
2. *Halley, le roman des comètes*, A.C. Levasseur-Regourd et Ph. de La Cotardière, Denoël, 1985.



Le retour de la comète au XX^e siècle est observé pour la première fois le 11 septembre 1909 sur une plaque photographique¹. La simple venue d'une comète brillante ne suffit plus à perturber les esprits, l'époque a changé et un nouveau paramètre va s'inviter dans la société de ce début du siècle: en janvier 1910, un débat s'installe sur la dangerosité des gaz contenus dans la queue de la comète suite à l'annonce que la Terre pourrait la traverser. C'est le point de départ d'un intérêt populaire qui atteindra des proportions inédites. La presse s'en empare, chacun a son opinion ou ses doutes, on compose des chansons, la revue *La Comète* est créée en février à Alger, des cartes postales sont éditées, des commerçants flairent la bonne affaire, etc.

DES INFORMATIONS RASSURANTES

Le passage de la Terre dans la queue de l'astre et la présence supposée de gaz nocifs dans celle-ci, comme le cyanogène, constituent un scénario catastrophiste idéal. Asphyxie, incendies et cataclysmes divers ne manqueraient pas de plonger l'humanité dans la désolation et la mort. Le vulgarisateur de l'astronomie Camille Flammarion réagit à l'affaire dans *L'Illustration* du 22 janvier par des propos prudents et rassurants: « *Tout ce que l'on publie en ce moment sur ce point est très prématuré, surtout lorsqu'on en conclut l'empoisonnement de l'humanité et la fin du monde.* » Si

la Terre rencontre la queue de la comète, « *nous serons immergés dans cet appendice gazeux, dans cette sorte de matière radiante d'une raréfaction extrême, et nous la traverserons comme un boulet de canon traverserait un brouillard* ». La note de Camille Flammarion accompagne un dessin de Lucien Rudaux sur les positions relatives de la Terre et de la comète. Il y a ici un effort d'éducation populaire propre à l'époque, qu'on retrouve chez des pédagogues comme Sébastien Faure et Francisco Ferrer dans le domaine plus général de l'enseignement. Dans les mois qui suivront, la presse continuera à se faire l'écho des démentis des astronomes, comme de leurs interrogations, tout en relatant les angoisses et les superstitions d'une partie de la population.

La catastrophe est crainte pour la nuit du 18 au 19 mai. Certains s'affolent et on compte même plusieurs suicides (*Le Petit Journal* 19 et 20 mai). Le temps est assez mauvais en ce mois de mai et *Le Petit Journal* (16 mai) s'interroge sur les raisons possibles en évoquant les propos pessimistes qui accusent la comète, mais cet alarmisme est immédiatement contrebalancé par les analyses des astronomes qui la disculpent. À propos du passage dans la queue de la comète, *Le Petit Parisien* se réjouit, le 17 mai, que la population des pays « *où l'instruction est largement répandue* » (France, Angleterre, Allemagne, États-Unis d'Amérique) ne cède à aucune « *crainte* ●●●

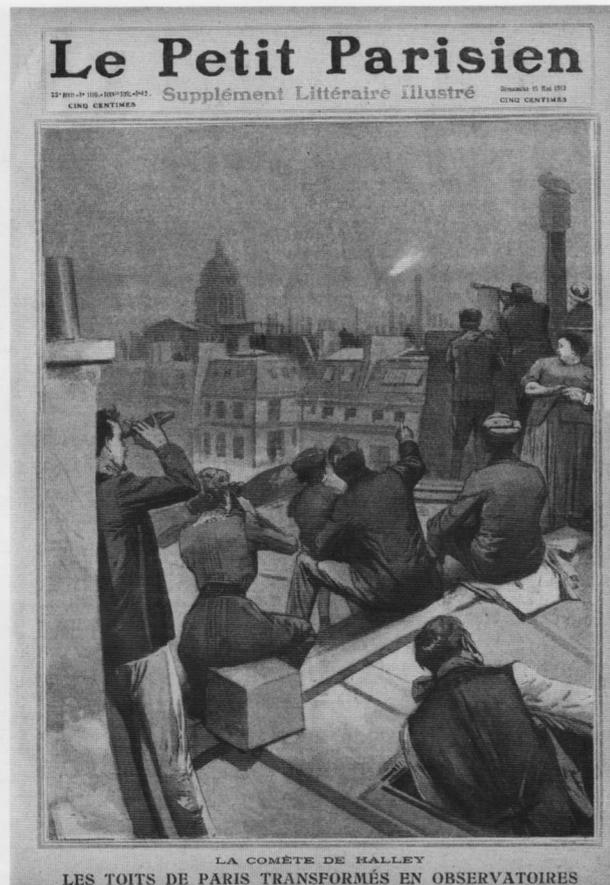
▲
En février 1910, le gouvernement tente de se maintenir à flot malgré la crue de la Seine alors que, dans le ciel, s'étend la comète de Halley et Chantecler, la nouvelle pièce d'Edmond Rostand (carte postale d'Henri Aurenès).

●●● *ridicule* ». À l'opposé se trouvent « certaines populations des campagnes italiennes, très superstitieuses, qui, depuis quinze jours environ, passent leurs heures dans la prière, et s'attendent à une catastrophe », une information confirmée le même jour par *Le Petit Journal* qui indique qu'en Italie on se prépare à se réfugier dans les églises pendant que les bons vivants festoieront. Et l'article du *Petit Parisien* du 17 mai conclut avec les explications d'un astronome sur le contenu extrêmement raréfié de la queue d'une comète, signe qu'aucun dommage ne pourra résulter de sa rencontre avec la Terre. Le 18 mai, dernier jour avant la rencontre avec la queue, *Le Petit Parisien* réitère les propos rassurants avec une caution scientifique. Le même jour, *Le Petit Journal* répète qu'il n'y a « aucun rapport entre les troubles météorologiques actuels et le passage de la comète » en se référant cette fois à l'avis d'un observatoire allemand. Le quotidien revient aussi sur la présence de gaz dangereux dans la queue de la comète : ceux-ci seraient détruits bien avant de parvenir au niveau du sol. Rien à craindre donc. L'effort d'information de la part des astronomes fut donc important et bien relayé par ces deux quotidiens.

Mais si certains font confiance aux informations reçues, d'autres persistent dans l'affolement et l'affaire n'est pas catastrophique pour tout le monde : des escrocs vendent des pilules anti-cyanogène², un « *Anti-Halleyine puissant antidote contre les gaz toxiques de la comète* » apparaît sur le marché (*Le Petit Journal*, 17 mai), les fabricants d'oxygène sont en rupture de stock (*Le Petit Parisien*, 18 mai), les tireuses de cartes et les diseuses de bonne aventure prospèrent car leur « clientèle s'est accrue dans des proportions inimaginables » (*Le Petit Parisien*, 18 mai), etc.

LA COMÈTE VUE PAR LES HUMORISTES

Dans l'attente du dernier jour, de nombreuses cartes postales humoristiques sont mises en vente. Une série éditée par « F.M. Cologne » en comporte six, toutes abondamment illustrées, dans lesquelles on propose divers moyens d'échapper au cataclysme. Il s'agit de quitter la Terre pour aller sur la Lune et les moyens de transport sont variés : dirigeable, avion, canon (à la manière du *Voyage dans la Lune* de Georges Méliès et de *De la Terre à la Lune* de Jules Verne), ballons individuels fixés à un parapluie ou collectifs avec plusieurs nacelles superposées, parachute ainsi que



▲ Les Parisiens s'installent sur les toits pour mieux observer la comète de Halley (Supplément Littéraire illustré du *Petit Parisien*, 15 mai 1910).

d'étonnantes « *aéro-ceintures de sauvetage* ». Ces divers procédés sont à rapprocher de ceux imaginés par Cyrano de Bergerac pour atteindre la Lune (*L'Autre Monde ou les États et Empires de la Lune*).

Mais rien ne semble prévu pour le transport d'un chien qui assiste à la débandade dans la moitié des cartes. Le caractère mercantile de cette agitation n'est pas ignoré puisque le prix de chaque voyage est toujours indiqué et fait partie des éléments principaux des cartes postales. Il faudra présenter 200 francs pour le canon alors que gravir l'échelle qui mène à notre satellite ne coûtera que 50 centimes. Une carte propose une destination plus lointaine à l'aide de fusées individuelles sur lesquelles on s'agrippe à califourchon : Mars !

Comme la foule se presse, court et se bouscule parfois dans la fuite vers la Lune, on devine que l'affaire est très rentable et des commerces insoupçonnés apparaissent : un cafetier vend 10 centimes « *le dernier verre avant le grand voyage* », l'observation de la comète à la lunette astronomique est accessible au même prix et un photographe offre pour 20 francs les « *instantanées de la catastrophe* », « *payables d'avance* » bien entendu. En contrepoint, dans quasiment toutes les cartes de la série, au-dessus de la panique terrestre, la comète orne paisiblement un ciel noir constellé d'étoiles. Mais dans la carte qui ●●●

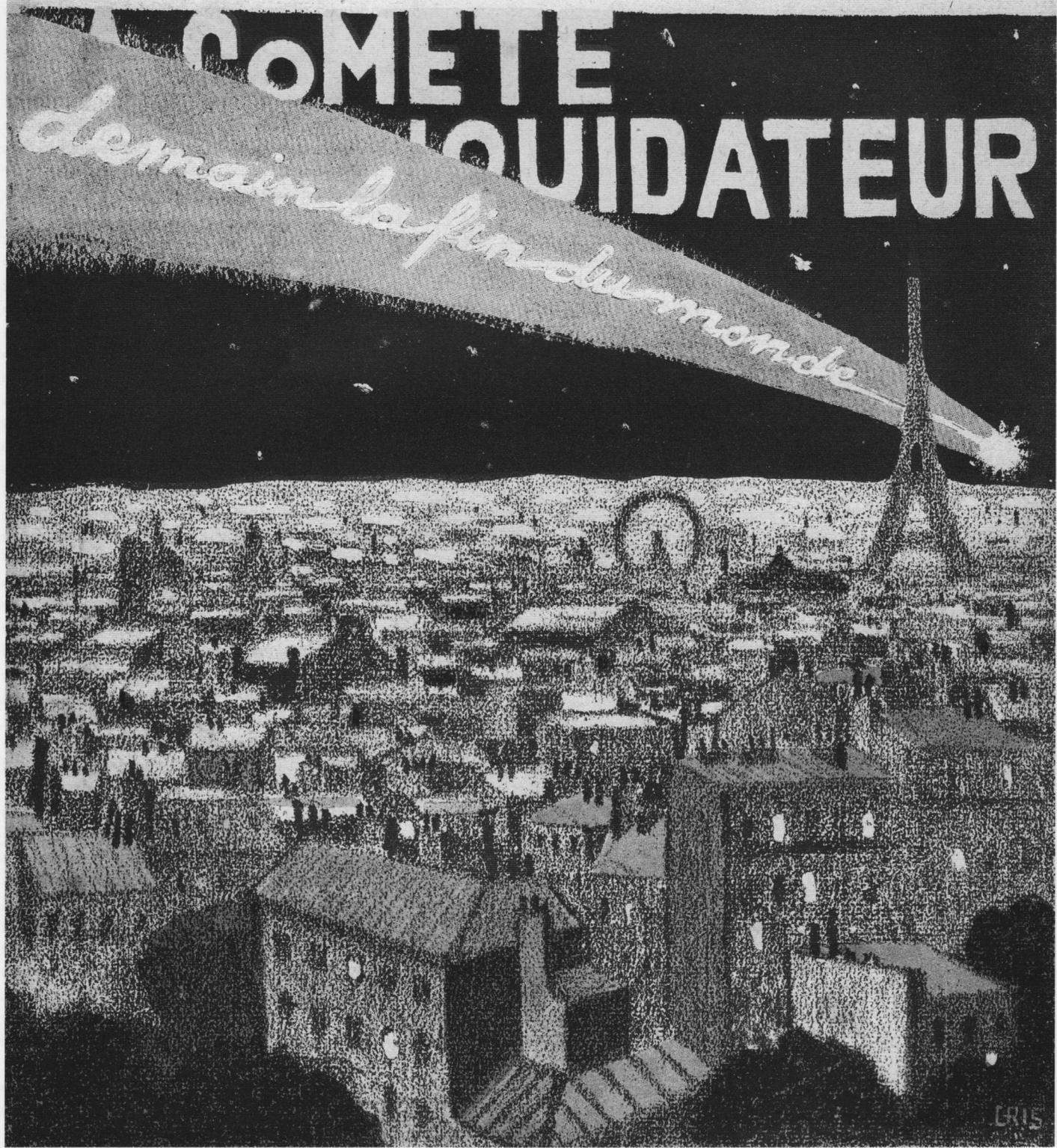
SCENARIO CATASTROPHE

N° 476
14 Mai 1910

50 Centimes

L'Assiette au Beurre

RÉDACTION
ET ADMINISTRATION
82, Rue de Provence
PARIS
Téléphone : 283-74



La comète passionnée à tel point que L'Assiette au beurre évoque à ce propos la « fin du monde ». Dessin de Juan Gris (1887-1927), L'Assiette au beurre n° 476, 14/5/1910.

●●● propose le voyage vers Mars, pendant qu'un homme envoie son testament en ballon, un autre jette un regard dépité sur son portefeuille vide avec un commentaire qui incline au doute : « *Tout perdu! Que faire si la catastrophe n'arrive pas???!* » Dans cette éventualité, les véritables bénéficiaires de l'aventure seraient les transporteurs.

Pourtant, certains sont épargnés par la peur du 19 mai 1910 et une carte montre, au second plan, un dirigeable sur lequel est inscrit « *On s'en f... pas mal* ». De même que le séjour sur la Lune conçu par Cyrano de Bergerac était une satire des mœurs terrestres au XVII^e siècle, la série ridiculise des Terriens affolés et prêts à payer le prix fort dans des expéditions hasardeuses pour sauver leur existence. Ces cartes existent aussi en allemand, langue qui correspond probablement à leur première version puisque l'éditeur mentionne qu'il est de Cologne. Deux autres cartes postales ont été vendues en Suisse avec une iconographie et des thèmes très similaires : pour l'une, sur une sphère, des candidats sont en attente du voyage salvateur vers la Lune et pour l'autre, des fêtards consacrent la fameuse nuit à d'ultimes agapes.

La comète avait déjà eu les honneurs d'une carte postale avant le mois de mai. Fin janvier 1910, une crue submerge Paris et une carte postale signée Henri Aurrens (« *Événements de février 1910* ») en profite pour rassembler quatre événements pourtant bien distincts : le gouvernement, la crue, la comète et une pièce de théâtre. Au centre de l'image, le président Armand Fallières flotte sur les eaux de la Seine, engoncé dans un tonneau, il protège la France en portant Marianne sur ses épaules ; devant lui, comme lui ouvrant la voie à l'aide d'une matraque, se trouve le préfet de police Louis Lépine. Au-dessus de la Tour Eiffel et loin des eaux boueuses, dans un angle de la carte, la comète dessine une courbe étincelante. Dans un autre angle, un coq prend son envol. La légende précise que « *Chantecler s'envole* » dans une allusion à la pièce de théâtre *Chantecler* d'Edmond Rostand qui fut représentée pour la première fois au cours du mois de février. La tête du coq semble d'ailleurs être celle de l'auteur. En mettant en scène les péripéties d'animaux de basse-cour, *Chantecler* traite en fait de la ménagerie politique française.

L'activité autour de la comète ne s'est pas limitée aux spéculations alarmistes. Pour le fabricant d'extrait de viande Liebig, c'est l'occasion d'en tirer un argument de vente : signe de leur grande qualité, les produits de la marque seraient imités et suivis par d'autres de valeur moindre, de la même manière que la queue de la comète suit le noyau beaucoup plus éclatant. À Rennes, la Fête des Fleurs met la comète à l'honneur avec un « char de la comète » sur lequel trônent des enfants et, pour la Fête de la Mi-Carême du 6 mars, un autre char présente l'« arrivée de la comète en aéroplane ». Pour la nuit fatale, pendant que certains préfèrent se terrer chez eux, d'autres n'hésitent pas à fêter l'événement

et des réveillons sont organisés. À Rome, « *de mémoire d'aubergiste, jamais on n'avait consommé autant de bouteilles de frascati* » (*Le Petit Journal*, 20 mai). Dans ces exemples, la comète n'inspire pas la crainte mais incline aux plaisirs de la gastronomie et de la fête.

Bien qu'aucune collision avec le noyau de la comète ne soit attendue (seule la composition chimique de la queue excitait les peurs), cette hantise a pourtant maintes fois prévalu dans les siècles passés. Dans *Les Femmes savantes*, Molière fait deviser le pédant Trissotin sur le risque potentiel (Acte IV, scène III) :

*Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle :
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon ;
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.*

Le « *tourbillon* » est celui imaginé par Descartes pour expliquer les orbites planétaires.

UNE COMÈTE QUI FAIT PSCHITT !

Plusieurs journaux font leur une sur la comète. Le 14 mai, dans un dessin de Juan Gris, *L'Assiette au Beurre* montre l'astre magnifiquement étendu au-dessus de Paris qu'on reconnaît à la tour Eiffel : « *La comète liquidateur, demain la fin du monde* ». Le lendemain, le *Supplément Littéraire Illustré* du *Petit Parisien* propose une une similaire intitulée « *La comète de Halley : les toits de Paris transformés en observatoires* ». Dix personnes au premier plan, et plusieurs autres dans le lointain, sont juchées sur les toits pour observer la visiteuse. L'événement est réellement populaire : on y voit des hommes, des femmes et un enfant, les tenues vestimentaires sont variées et aucune classe sociale ne semble privilégiée, le phénomène captive son public au-delà des catégories habituelles. Ainsi, sur ce toit, se trouvent un homme d'allure soignée en possession d'une lunette d'approche, un autre, peut-être un ouvrier, qui arbore un foulard rouge et observe à l'œil nu, une femme en jupe longue et col de dentelle et une autre d'allure plus simple. Comme presque toutes les personnes sont représentées de dos, on comprend que toutes sont égales devant la curiosité. Certaines disposent d'instruments d'optique pour mieux observer l'astre qui frôle les toits quand des moins chanceux ou des moins fortunés le regardent à l'œil nu. L'élément identificateur de la capitale est, cette fois, le Panthéon. Comme la comète était visible le soir en direction de l'ouest, la scène représentée a lieu sur un des immeubles du quartier situé au nord-est du Panthéon. Il est cependant étonnant que l'église Saint-Étienne-du-Mont ne soit pas représentée. Dans l'article associé, Camille Flammarion tient à nouveau des propos rassurants sur la raréfaction du milieu gazeux dans la queue cométaire.

La date fatidique arrive enfin. Pendant la nuit du 18 au 19 mai, dans toute l'Europe, les chercheurs scrutent le ciel à l'aide de leurs instruments, des bal-

lons sondes sont lancés pour étudier la haute atmosphère, des expériences sur les propriétés électromagnétiques de l'atmosphère sont menées et le bilan est sans appel: rien, absolument rien n'a été noté qui soit dû à la comète. Aucun frémissement de l'atmosphère, aucun empoisonnement de l'air, pas le moindre souffle de nuées perniciouses. Après ces heures de questionnements scientifiques pour les uns et d'angoisse pour les autres (*Le Petit Journal* rapporte, le 20 mai, que des paysans bavarois ont attendu la comète en organisant des processions et des messes), la vie reprend son cours et la comète n'affolera plus personne. La visiteuse cosmique, avec ses menaces, a donc posé un lapin aux inquiets, et une carte postale l'évoque avec humour par un dessin de Jan Metteix: « *Souvenez-vous d'un beau lapin! En avez-vous mangé?* », qu'on peut comprendre comme « *Avez-vous cru à tout cela?* » La capitale est ici reconnaissable à l'obélisque de la place de la Concorde et, sur un train qui se déplace dans le ciel étoilé, « *le lapin de la fin du monde* » porte une bougie dont la traînée de l'éclat correspond à la queue de la comète. En outre, à l'aide d'une carafe d'eau, l'animal espiègle arrose des Parisiens ridiculisés puisque, à Paris, le souvenir le plus marquant de cette nuit aura été le violent orage qui a gâché la soirée. Si les banquets et réveillons de la comète n'ont peut-être pas eu l'affluence espérée, les restaurants et les établissements de nuit ont quand même été les grands gagnants de l'aventure cométaire.

L'événement passé, la comète disparaît rapidement des colonnes des journaux. Après l'avoir faite figurer en une les 17, 19 et 20 mai, *Le Petit Parisien* n'y consacre que quelques lignes le 21 mai, un peu plus le 22 mai avec les échos des observations scientifiques, et le sujet n'est plus mentionné le lendemain. Dans *Le Petit Journal*, l'astre occupe une place croissante en une les 18, 19 et 20 mai, mais ne bénéficie plus que de quelques lignes les jours suivants.

La comète poursuit alors son chemin qui, pendant trente-huit ans, va l'éloigner de la Terre et du Soleil; on l'aperçoit pour la dernière fois le 15 juin 1911 sur une photographie. Il faut attendre 1986 pour qu'elle revienne dans l'environnement proche du Soleil et, comme lors de ses pas-

SOUVENEZ-VOUS d'un BEAU LAPIN!

Dessin de Jan METTEIX

Comète Halley 1910



EN AVEZ-VOUS MANGÉ?

▲ *La fin du monde sera pour une autre fois: la comète a posé un lapin aux angoissés (carte postale de Jan Metteix).*

sages précédents, elle constitue un événement toujours aussi fascinant. Avec une différence et une innovation majeures: le rendez-vous fixé au 14 mars 1986 n'est perturbé par aucun lapin puisque ce sera en direct à la télévision que seront retransmises les fabuleuses images du noyau de la comète prises par la sonde européenne Giotto qui passe à une distance de 600 km. Rendez-vous est pris désormais pour 2062 avec un intérêt populaire, scientifique et médiatique dont on peut aisément penser qu'il ne sera pas inférieur aux précédents. ■

Jocelyn BÉZECOURT

LE CLUB DE « VAILLANT »



HALTE-LÀ! DANGER!

NOUS n'en voulons pas ces cow-boys que nous aimons. Mais il en est que nous n'aimons pas. Ce sont les mauvais garçons de la presse. Ils font le mal pour le seul plaisir de le faire. Ça nous tue un homme comme ça se mouche ! Nos cow-boys, à nous, sont de braves gens. Avouez que notre « Jim Yee-Yee » n'a rien de dangereux. Il ridiculise, et comment ! cet abominable « Triple X » - que pas un de nos lecteurs n'aurait osé imiter. C'est trop désagréable d'être grotesque.

Hélas ! il en est tout autrement dans les films américains et dans les histoires en images qui nous arrivent en droite ligne du pays du dollar. De ce côté-là de la mer, aux bureaux on se plait surtout à glorifier les mauvais garçons. Il leur arrive parfois d'être punis. Nous aimerions que ce ne soit toujours. Nous sommes avec trois mètres de barbe - et les jeunes n'aiment pas qu'on glorifie les gangsters, à quelque pays qu'ils appartiennent.

Nous avons récemment dans les colonnes de la grande presse qu'une bande de jeunes gangsters, dont le chef s'appelait « Zorro » et son lieutenant « Red Rider » s'attaquaient aux petites gens pour les dévaliser. Naturellement, toute la bande s'est retrouvée en prison, où nos aventuriers en herbe pourront réfléchir, mais un peu tard, aux dangers qu'il y a de s'enthousiasmer pour certains héros d'outre-Atlantique. Les pouvoirs publics sont bien coupables de tolérer que des affairistes perpétuent notre jeunesse en faisant des illustrés où le crime s'étale sur toutes les pages.

N'est-ce pas, les amis, que nous avons raison d'inviter Vaillant dont tous les héros, sans exception, tuent pour de justes causes ?

LES QUATRE.

LE CLUB DE VAILLANT



C'EST CHIC UN HÉROS!

QUI, nous le crions bien fort : nous avons le culte des héros ! millions de petits Français, et plus particulièrement les lecteurs de Vaillant. Nous aimons les gars et les filles au regard d'acier, à la belle tête bien droite, sur des épaules qui ne tremblent pas.

Il ne s'agit pas pour nous de glorifier n'importe quelle force - la force peut être au service du mal - mais celle qui se met au service des humbles, des opprimés et des justes causes.

Le cœur des jeunes est pur. Les jeunes méprisent la bassesse, la lâcheté, la trahison. Nous avons tous aimé Fifi, gars du Moquis, servante. C'était un gars de chez nous, un fils du peuple. Tout jeune, il avait mis la main à la pâte. Chaque mois, il rapportait à sa mère son modeste salaire. Les Boches sont venus, appelés par les traitres. Comme Fabien, comme Danielle, comme Guy, il a tout quitté pour faire son devoir. Et il a foncé sur l'ennemi. Ses muscles héros, ça ne parle pas, ça ne trahit pas ses frères, ça préfère la mort à la lâcheté. Il s'est écrié, non pas pour se camoufler, mais pour se battre encore, et il s'est battu encore jusqu'à la victoire.

Les héros de chez nous ne sont pas des hommes surnaturels. Lorsqu'il est témoin d'un héros. Celui qui sent battre son cœur de misère, celui qui fait de grands efforts à l'école ou à l'atelier pour améliorer son travail, celui qui respecte et vénère ses parents, celui qui pense à faire le bien, toujours, et se refuse à faire le mal, celui-là a les qualités d'un héros... Il se conduit en homme.

LES QUATRE.

parachutage d'armes au maquis



VICTOIRE

UN PASSIONNANT RECIT D'AVIATION

REDACTION - ADMINISTRATION
 14, Rue de la Victoire - PARIS-16^e
 Téléphone 194.15.00

LINE EN PAGE 3 **3 HOMMES**

Réagir et montrer la voie : le concept du héros « vaillant »

Comme tout bon illustré qui se respecte, *Vaillant*, journal pour la jeunesse issu d'un mouvement de résistance communiste en 1945, s'organise autour de héros récurrents. Au travers de l'analyse de ces personnages réels et de papier, ainsi que de leurs ennemis, se dégagent toutes les valeurs des rédacteurs du journal, pas forcément en adéquation avec leurs homologues des autres journaux pour enfants.

Pour se constituer un lectorat fidèle, *Vaillant* doit accepter d'adapter son discours aux contraintes commerciales. Les héros étant les véritables têtes de gondole d'un illustré digne de ce nom, les rédacteurs en créent sans risque, en s'inscrivant dans la vague de ce qui se fait ailleurs. Les héros de *Vaillant* suivent tous une logique de réaction, que ce soit pour faire écho aux concurrents du journal ou à l'actualité.

Les premiers grands héros s'avèrent être à la base des imitations d'autres héros faisant les beaux jours de la concurrence ou ayant brillé dans les journaux d'avant-guerre. Cependant, leur utilisation dans *Vaillant* répond à des impératifs idéologiques. Les rédacteurs modifient à leur gré le caractère des héros qu'ils créent sur la base de grands classiques. La similitude s'arrête souvent à l'aspect physique et à la profession exercée. Ainsi le héros de *Lynx Blanc*, largement inspiré de *Jungle Jim*, se démarque de son modèle par son progressisme et les relations d'amitié qu'il entretient avec les peuplades africaines qu'il rencontre. Il en va de même pour les thèmes abordés, tous caractéristiques du reste de la presse enfantine. L'aviation, la piraterie ou

la Résistance deviennent des sujets de prédilection pour *Vaillant*, qui entend intéresser et attirer la jeunesse en développant ces thèmes tout en apportant une vision différente afin de coller au mieux aux idéaux de la revue.

Cette manière de procéder semble davantage découler d'une lutte assumée contre la « sale presse » que d'un manque d'inspiration de rédacteurs à l'œuvre prolifique. Ces derniers entendent purement et simplement se substituer aux autres journaux en offrant des héros aux apparences similaires, tout en diffusant un discours moralisateur dans leurs publicités, destinées aux parents. Les personnalités impliquées dans le débat sur la moralisation de la presse enfantine, telle que Madeleine Bellet, ne doutent pas une seconde que les effets pervers de la presse illustrée d'origine américaine causent de graves dégâts sur les jeunes lecteurs. Les « Quatre » (surnom donné aux quatre scénaristes/rédacteurs à tout faire Roger Lécureux, Jean Ollivier, Pierre Olivier et René Moreu) souscrivant totalement aux consignes directionnelles, ils ne se contentent pas d'écrire des scénarios novateurs allant à l'encontre des normes établies, mais dénoncent dans des articles

- ▲ Doc. 1. Vaillant, n° 117, 7 août 1947, p. 7.
- ▲ Doc. 2. Vaillant, n° 112, 3 juillet 1947, p. 7
- ▲ Vaillant, n° 31, 1^{er} juin 1945.

GLOIRE AUX MINEURS !

Ce sont eux les hommes de la nuit. Ils grattent au fond de la terre les murs noirs de charbon. Sans eux pas de chaleur, pas d'espoir, pas de vie. Depuis des générations, de père en fils, ils ont accepté ce rude métier, l'un des plus ingrats, des plus dangereux, des plus inhumains auxquels l'homme soit obligé de se soumettre. Parce qu'ils ont un rude métier, parce qu'ils ont l'habitude de l'effort, parce qu'ils savent ce



que signifie le mot sacrifice, les mineurs ont toujours montré l'exemple. Les premiers, ils se sont soulevés, du temps de l'occupation, contre les Nazis ; les premiers, au lendemain de la victoire, ils se sont attachés à relever la France.

Hélas ! souvent la mine se venge. Lorsqu'elle se met en colère, elle explose et c'est la mort terrible à des centaines de mètres de profondeur. En dix mois, quatre-vingt-dix mineurs ont été tués, mille sept cent douze grièvement blessés par les explosions de grisou et quatre-vingt-dix-huit mille blessés plus légèrement. De toute façon, la mine se venge en rongant les poumons, petit à petit, et nul parmi les mineurs n'échappe à ce mal sans pitié : la silicose, dont vingt-cinq mille mineurs ont été atteints cette année.

Ces hommes, ces femmes, ces enfants — car il y a des enfants au fond de la mine — ne devraient pas avoir besoin de quémander à manger. Sans eux, personne ne mangerait.

Toute la France — tous ceux qui savent ce qu'est le travail, ce qu'est l'effort — les admire et les aime. Quant aux autres, ceux qui ne les aiment pas, ils ne sont pas Français.

parfois féroces les « illustrés où le crime s'étale à toutes les pages¹. » Illustrés qui se voient accusés sans ambages de provoquer la hausse de la délinquance juvénile, sujet tellement dans l'air du temps que des projets de loi visant à préserver les enfants de l'influence néfaste des comics commencent à être déposés et que Vincent Auriol s'attache au problème vers 1948². Pour étayer son propos, Vaillant cite notamment l'exemple d'une « bande de jeunes gangsters, dont le chef s'appelait "Zorro" et son lieutenant "Red Ridder"³ », se retrouvant en prison pour avoir dévalisé de petites gens. Nul doute ici que l'influence de la presse illustrée a conduit ces jeunes sur la mauvaise voie. Une presse n'ayant d'ailleurs pas le même statut des deux côtés de l'Atlantique, puisqu'en Amérique les illustrés visent un public également adulte ; il s'agit d'une raison supplémentaire pour se méfier de la production états-unienne.

Les rédacteurs n'en demeurent pas moins de grands amateurs des classiques américains, leurs héros étant souvent de lointaines reminiscences de personnages nés outre-Atlantique. Leurs critiques s'adressent aux « affairistes [qui] pervertissent⁴ » les jeunes en dénaturant les héros. Avec aigreur,

les Quatre constatent que les comics américains ont « fabriqué des Tarzan à la pelle, des bons et des mauvais⁵ », les expédiant en France « au rabais, avec d'autres vedettes de moins grande envergure⁶. » Leur principal reproche porte sur les *supermen* aux pouvoirs extraordinaires, à la mode dans les comics. Les auteurs français ne parviennent pas à comprendre ce qui devient, aux USA, une partie de la culture. Beaucoup d'auteurs pensent, comme Paul Gillon (dessinateur de *Fils de Chine* dans Vaillant), que les comics de super-héros « se cherchent d'une façon systématique⁷ », dans un style « vulgaire, et facile, et outrancier, aussi bien sur le plan graphique que sur le plan du délire imaginaire⁸. » Aussi, les héros de Vaillant « ne sont pas des hommes surnaturels⁹. » Ils s'inscrivent dans une logique réaliste ; tout le monde peut devenir par ses actes un héros, mais doit accepter de risquer sa vie pour y parvenir. Une des missions de Vaillant consiste en une mise au point sur la vulnérabilité de l'homme en général et des héros prenant des risques en particulier.

À mesure que la Guerre froide s'intensifie, la nocivité des comics américains ne tient plus seulement à la volonté de quelques grands ●●●

Doc. 3. Vaillant, n° 193, 15 au 21 novembre 1945, p. 2.

1. « Le Club de Vaillant — Halte-là ! Danger ! », Vaillant, n° 117, 7 août 1947, p. 7. Cf. document 1.
2. Thierry CRÉPIN, « Haro sur le gangster ! », Paris, C.N.R.S. Éditions, 2001, p. 282-296.
3. « Le Club de Vaillant — Halte-là ! Danger ! », art. cit.
4. *Ibid.*
5. « Le Club de Vaillant — Ils ont tué Tarzan ! », Vaillant, n° 111, 26 juin 1947, p. 7.
6. *Ibid.*
7. Entretien téléphonique avec Paul Gillon, 31 janvier 2004.
8. Même entretien.
9. « Le Club de Vaillant — C'est chic un héros ! », Vaillant n° 112, 3 juillet 1947, p. 7. Cf. document 2.

ÉVOLUTION D'UN ILLUSTRÉ



BOB MALLARD



FIFI (fifi, gars du maquis)

●●● patrons de trust, mais d'une mentalité néfaste contre laquelle il faut se défendre. La presse illustrée d'outre-Atlantique est accusée à partir de 1949 de diffuser sciemment des messages pernicieux destinés à pervertir les esprits libérés européens. *Vaillant* n'aborde pas explicitement la question, mais bénéficie du soutien d'autres journaux s'engageant âprement dans le combat. *L'Avant-Garde* note par exemple en 1952 que « dans leur désir de déclencher la guerre mondiale, les hommes de guerre américains comptent beaucoup sur les journaux empoisonnés qu'ils diffusent en France, avec la complicité du gouvernement¹⁰. » Sous l'article, une publicité complaisante pour les publications *Vaillant* montre l'antithèse de ces illustrés nocifs : des journaux de paix, de détente et d'instruction. Lors de la ressortie en kiosques de l'inoffensif *Journal de Mickey*, toute la presse d'obédience communiste s'offusque également de cette « nouvelle invasion américaine¹¹ » et appelle au boycott immédiat¹².

Les héros de *Vaillant* suivent l'évolution globale en retranscrivant l'atmosphère ambiante. Leur réactivité devient plus militante. Les combats qu'ils mènent seuls contre l'Amérique deviennent symboliques de la situation de la presse enfantine qui se résume – pour la rédaction – à une guerre de résistance qu'il faut mener sur tous les fronts, *Vaillant* demeurant le seul îlot de lumière au milieu de journaux pervertis par l'étranger.

Au-delà d'une simple rivalité entre deux conceptions du rôle de la bande dessinée, l'attitude du héros s'inscrit également dans l'actualité. Les thèmes traités dans *Vaillant* sont les mêmes que ceux présents dans la presse d'information, toujours d'une manière sous-jacente cependant. Car la rédaction, bien que capable de tempêter contre certaines injustices, se montre plutôt prudente, voire frileuse, lorsqu'il s'agit d'aller jusqu'au bout de ses démonstrations. Le journal se positionne donc sur de nombreux sujets, souvent avec franchise, mais refuse la polémique, en évitant de faire explicitement référence aux débats et aux contradictoires qu'il pourrait avoir. Seuls quelques vagues « autres¹³ » principalement désignés par le pronom « on¹⁴ », renseignent le lecteur sur l'existence de détracteurs dont la position se trouve minimisée. Plus généralement, *Vaillant* affirme sa vérité péremptoirement par le biais de ses héros, en ignorant les autres voies.

Pour ce faire, les héros se voient placés dans des situations se déroulant dans un monde tel qu'il devrait être plutôt que tel qu'il est. Ainsi voit-on les jeunes mineurs de la Taille n° 7 se comporter dans *Bataille dans la mine* en apôtres de la reconstruction, à une période où les grèves des houillères se propagent au grand dam des communistes¹⁵. De surcroît, ils chassent le colabo sans subir les foudres des autorités, alors que la majeure partie des gouvernants prône l'unité et la concorde¹⁶.

Parfois, les rédacteurs plongent leurs héros dans l'histoire, offrant un maximum de parallèles possibles entre leurs récits historiques et l'actualité. La Révolution française reste l'une des périodes les plus utilisées, notamment grâce à l'évocation de Hoche, Marceau et Saint-Just pour soutenir les projets communistes de constitution d'une armée nationale ou pour glorifier des FTP bousculés par le reste de la presse.

Mais outre son aspect réactif, le héros de *Vaillant* s'érige en modèle à suivre pour les lecteurs. Les personnages historiques glorifiés dans les pages du journal montrent la finalité d'une vie consacrée à l'engagement désintéressé ; les héros de papier, eux, insistent sur la période qui précède cet engagement, où une situation d'injustice dicte leur choix.

DES HÉROS DE PAPIER EN LUTTE CONTRE L'INJUSTICE¹⁷

Afin de s'attirer un lectorat conséquent, les créations de *Vaillant* se doivent d'être attractives. Pour ce faire, les rédacteurs évitent soigneusement de surcharger le passé et le caractère de leurs héros. Bien que dessinés dans une veine réaliste, les personnages sont avant tout, comme dans les dessins minimalistes des bandes dessinées humoristiques ou de certains dessins animés, des « coquilles creuses¹⁸ » favorisant l'identification du lecteur. Le graphisme des héros dénote souvent au milieu de l'ultraréalisme de certains décors ou des ennemis. Les auteurs de *Vaillant*, de leur propre aveu graphiquement tournés vers l'Amérique, agissent en suivant la même logique que les mangakas dont « les personnages sont volontairement simples afin que le lecteur puisse s'y identifier [alors que] quelques-uns sont dessinés de façon plus

10. « Dans ces journaux d'enfants... le poison est américain », *L'Avant-Garde*, n° 376, 10 au 16 janvier 1952, p. 2.

11. Madeleine Bellet, « Contre la nouvelle invasion américaine plus que jamais diffusons *Vaillant* », *Bâtisseurs d'avenirs*, n° 40, juin 1952, p. 2.

12. J. Davaine, « Boycottez la presse qui tue ! », *L'Avant-Garde*, n° 400, 25 juin au 1^{er} juillet 1952, p. 3.

13. « Gloire aux mineurs », *Vaillant*, n° 193, 15 au 21 novembre 1945, p. 2. Cf. document 3.

14. À l'exemple des opposants d'une armée nationale dans le récit de Michel Debonne et Eugène Gire, « Hoche », *Vaillant*, n° 32, 15 juin 1945, p. 3. Cf. le document dans le *Gavroche* de juillet.

15. *Vaillant*, n° 50, 21 janvier 1946, p. 7.

16. *Vaillant*, n° 58, 13 juin 1946, p. 7.

17. Cf. les visages de quelques héros récurrents de *Vaillant* dans les marges de cet article.

Doc. 4. Fifi gars du maquis (*Vaillant*, n° 34, 13 juillet 1945, p. 5).



Doc. 5. Gil Rob (*Vaillant*, n° 78, 7 novembre 1946, p. 5).



réaliste de sorte que le lecteur les ressent différents de lui¹⁹. » La différence entre les héros et leurs ennemis saute donc aux yeux des lecteurs, pouvant discerner dans les regards travaillés et les traits creusés de certaines créations un aspect malsain entraînant un rejet, tandis que les traits fins et impersonnels du visage et de la coiffure des héros incitent à l'attachement.

L'absence d'une dimension psychologique chez la plupart des héros confirme cet aspect. À l'instar de Fifi, le FTP héros de *Fifi gars du maquis*, qui « n'existe que par l'action qu'il mène²⁰ », les personnages de l'illustré apparaissent lisses et vides de certaines émotions. Et c'est au lecteur de combler les vides par ses appréciations et sa sagacité.

Cette démarche s'inscrit également dans la logique de la littérature de masse et des feuilletons populaires. Les héros subissent une même oppression de la part d'un ennemi semblant tout puissant et semblent ne s'engager dans la lutte que parce qu'ils ont été attaqués, lésés, abusés.

Certains auteurs de *Vaillant* vont plus loin en incitant le lecteur à s'identifier au héros par sa ressemblance à une personnalité. Raymond Poïvet et Roger Lécureux expérimentent cette tactique dans *Les Pionniers de l'Espérance*, en dépeignant le savant atomiste Jacques Ferrand sous des traits rappelant tout autant que sa profession Frédéric Joliot-Curie²¹. Déjà, Poïvet avait donné à un des sinistres capitalistes voulant entraver la mission des Pionniers dans le premier épisode un visage évoquant fortement une icône du cinéma américain, Clark Gable²². Mais le plus efficace en la matière reste Claude-Henri, qui dans ses premiers épisodes de *Hourrah Freddi* dessine son héros en lui prêtant les traits de l'acteur Jean Marais²³. Le graphisme du dessinateur évolue toutefois et le visage de Freddi perd cette singulière ressemblance au fil du temps.

Cependant, une spécificité des héros vient combler une petite partie du vide qui les caractérise : ils sont français. La chose pourrait paraître évidente, mais habituellement la nationalité ne se précise que rarement dans les bandes dessinées. Ici, les rédacteurs prennent soin de ne pas laisser planer le doute sur les origines des héros. Ceux-ci affichent d'ailleurs une certaine fierté d'être français. « J'avoue aimer mon pays et le quitter m'attriste toujours²⁴ », confie Fredy Lubin à un Américain ne comprenant pas ce point de vue. L'affirmation de la nationalité trouve fort logiquement son paroxysme dans les récits de Résistance, comme *Jean et Jeannette*. Jean Ollivier et Jacques Souriau montrent notamment un vieux maître d'école n'hésitant pas à parler en des termes valeureux de la France héroïque et



CÉ SERA UNE LEÇON SALUTAIRE POUR TOUS CEUX QUI IMITENT CE LÂCHE...

NOUS AVONS BIEN FAIT DE SUIVRE LE PETIT !

libre, alors même que les nazis occupent le village. Pour le faire taire, ces derniers n'ont d'autre choix que de le faire disparaître²⁵.

Afin d'augmenter la crédibilité des héros et de provoquer l'attachement des lecteurs, la rédaction utilise une vieille recette de la presse enfantine consistant à faire interagir les personnages clés du journal dans des rubriques diverses. Henri E. Bourdens prend ainsi le pseudonyme de sa création Bob Mallard pour évoquer son expérience aéronautique et décrire les derniers prototypes d'avions dans des chroniques récurrentes.

Surtout, les rédacteurs écrivent sous le nom de Fifi une série de petits textes, paraissant dans la rubrique « Ohé ! les Vaillants. » Ils profitent ainsi de la popularité d'un héros phare du journal, d'une manière somme toute normale, à une époque où les auteurs de bandes dessinées ne bénéficient pas auprès du public d'une reconnaissance quelconque (leurs récits sont d'ailleurs rarement signés). Surtout, les héros doivent coller au plus près du réel, apparaître comme des répliques de personnages existants. Un article de *Vaillant* rappelle ainsi que Bourdens en tant que Bob narre des aventures qu'il a bel et bien vécues, et que le personnage n'est donc pas aussi fictif que cela. Dans le cas de Fifi, il s'agit aussi pour la rédaction de donner une crédibilité à ses propos. Ainsi, lorsque le résistant FTP évoque l'action héroïque d'un maquisard de neuf ans, il sait de quoi il parle : « Ne pensez-vous pas, amis, qu'André Nouveau, le plus jeune maquisard de France, est digne de notre Fabien ? Moi, qui m'y connais en bravoure, j'en suis convaincu²⁶. »

Il en est de même lorsque les rédacteurs veulent réclamer de l'argent pour l'érection d'une statue en hommage au colonel Fabien²⁷, ou prodiguer de bons conseils afin que les lecteurs deviennent de « Vaillants Français²⁸ » : Fifi, héros irrépro-

▲ Doc. 6. Jean et Jeannette (Vaillant, n° 282, 8 octobre 1950, p. 15).

18. Scott McCloud, *L'Art invisible - Comprendre la bande dessinée*, Paris, Vertige Graphic, rééd. 2000, p. 36.

19. *Ibid.*, p. 44.

20. Marcel Birkan, « Vaillant, les débuts tumultueux d'un grand journal de BD », *Le CBD*, n° 50, mai 1986, p. 16.

21. *Vaillant*, n° 302, 25 février 1951, p. 9.

22. *Vaillant*, n° 45, 14 décembre 1945, p. 8.

23. À partir du n° 151, du 1^{er} avril 1948.

24. *Vaillant*, n° 91, 8 février 1947, p. 3.

25. *Vaillant*, n° 260, 7 mai 1950, p. 15.

26. *Vaillant*, n° 67, 22 août 1946, p. 7.

27. *Vaillant*, n° 68, 29 août 1946, p. 7 : « Pour honorer la mémoire de ce jeune ouvrier, devenu colonel, un comité, pour l'érection d'une statue, vient d'être créé.

Nous pensons que tous, vous voudrez contribuer à perpétuer le souvenir de notre grand Fabien, en envoyant à notre journal quelques sous de votre tirelire. Et tous, comme les

« Crocodiles », forgez-vous pendant ces vacances, un corps vigoureux, des muscles d'acier, afin d'être aussi, par votre travail, de Vaillants Français. FIFI ».

28. *Ibid.*

*l'endroit où je vis le mieux*³⁶... » Sous-entendant de fait que si la vie était plus facile ailleurs, il n'hésiterait pas à changer de pays, étayant son propos en soulignant que ses « plantations sont aux Indes [car] la main-d'œuvre y est nombreuse et peu coûteuse³⁷. »

Paradoxalement, lorsque l'ennemi affronte la mort en face, il subit les mêmes critiques qu'en essayant d'y échapper. Dans *Hourrah Freddi*, Duck, un homme de main ayant tenté de saboter la course à laquelle participe le héros, est acculé près d'une falaise par des gauchos venus aider les organisateurs. Il préfère se précipiter dans le ravin au volant de sa voiture plutôt que de se rendre. Freddi conclut : « Sa mort sera celle d'un lâche. Mort sans gloire, mille fois méritée³⁸. » Le suicide s'apparente pour les rédacteurs à une fuite, forcément condamnable.

Cultivant la trahison, l'ennemi s'étonne de l'honnêteté et de la loyauté du héros. Quelques scènes insistent sur le moment où un héros refuse les « malhonnêtes propositions³⁹ » de sinistres personnages, mais généralement l'ennemi ne tente même pas de le soudoyer, sachant par avance que sa droiture est inattaquable. Les seuls personnages qui cèdent à la corruption ne sont que des sous-fifres destinés à mettre en valeur la figure héroïque du récit. La bande dessinée *Rouge et Or*, racontant le parcours d'une équipe de football, l'US Clamecy, en Coupe de France, permet aux auteurs d'exploiter cette ficelle narrative. Les ennemis, représentés ici sous les traits du « trust des parieurs » soutenant le club de Strasbourg et ne pouvant acheter le valeureux Jean-Pierre Gary, parviennent toutefois à s'offrir les services du gardien de but de l'équipe et grand ami de ce dernier, Raymond⁴⁰. Le traître n'a d'intérêt pour le récit que dans la mesure où il souffre la comparaison avec le héros. Et bien entendu, la fin de l'histoire démontre que Raymond a eu tort d'entendre les appels de l'argent ; l'US Clamecy remporte la Coupe de France contre Strasbourg, sans que Jean-Pierre Gary ne se réjouisse, car le comportement de son ancien ami lui inspire une profonde pitié. « Par folie ou par ambition, l'un de ceux qui furent les artisans du succès a brisé la belle entente⁴¹... » songe-t-il juste après le coup de sifflet final.

Mais *Vaillant* défend l'idée de la révolte populaire et donc de l'héroïsme collectif. Derrière le personnage principal d'une histoire, il n'est par conséquent pas rare de trouver d'autres héros que l'ennemi ne peut pas corrompre. L'ingénieur

Valensay, capturé dans *Bob Mallard* par un ancien de la Gestapo voulant s'approprier ses secrets, préfère par exemple mourir en martyr plutôt que d'obtempérer⁴². La lutte entre le héros et l'ennemi s'inscrit alors dans une logique de vengeance ; le premier y gagne un prestige supplémentaire car le lecteur a la confirmation que le second est prêt à tout pour parvenir à ses fins.

La gamme des faire-valoir déshumanisés, que les rédacteurs opposent aux héros, est limitée. En réalité, les ennemis se divisent simplement en deux catégories : les chefs et les suiveurs.

Les premiers possèdent fortune, assurance et puissance, qui leur confèrent une assise stable dans la société et un respect de la part des élites. Ils sont le plus souvent américains et patrons de grands trusts dans les domaines les plus variés. Mais ils ne parviennent pas à bernier le peuple au sujet de leurs trafics et manœuvres divers. Surtout, ils apparaissent comme étant irrécupérables ; ils ont choisi le mauvais chemin avec une constante lucidité et ne regrettent jamais.

La seconde catégorie se constitue des suiveurs, qu'ils soient soldats ou hommes de main. Contrairement à leurs chefs, ils ne se rendent pas forcément compte de la nocuité de leurs missions, du fait de leur méconnaissance des problèmes, de leur idiotie, ou de leur âge avancé. Incompétents et asser-

vis, ils portent d'une bande dessinée à une autre le même épithète de « soudards », comme les soldats de Tchang Kaï-Chek dans *Fils de Chine*⁴³. De plus, ces suiveurs, souvent davantage pervertis par la facilité et la propagande que par la réelle méchanceté, pourraient revenir sur le droit chemin, mais n'y parviennent pas car le confort offert par leur malhonnêteté ou leur exploitation de l'injustice les empêche de changer. L'exemple le plus probant restant sur ce point les « vieux invalides français⁴⁴ » que le gouverneur de Launay « est prêt à sacrifier à son aveuglement⁴⁵ » lors de la prise de la Bastille ; ils ne restent à leur poste que parce qu'ils ont peur que le mouvement venant de se déclencher ne mette à mal leurs acquis.

Malgré les différences entre les deux catégories, les rédacteurs blâment tout autant l'une et l'autre. Chefs et suiveurs partagent un défaut des plus détestés à *Vaillant* : l'égoïsme. Là encore, le héros démontre par ses actes qu'il s'affranchit de ses ennemis en agissant toujours pour le bien des autres, de sa communauté.

Les héros fictifs de *Vaillant* n'acquièrent une prestance et un crédit qu'au moyen d'une ●●●



JEAN (Jean et Jeannette)



ROBERT (Les Pionniers)



Doc. 8. Mandrill, héros réel (Vaillant, n° 77, du 31 octobre 1946, p. 3).

36. *Vaillant*, n° 91, 8 février 1947, p. 3.

37. *Ibid.*

38. *Vaillant*, n° 182, 8 au 14 novembre 1948, p. 3.

39. *Vaillant*, n° 45, 14 décembre 1945, p. 8.

40. *Vaillant*, n° 234, 7 au 13 novembre 1949, p. 1.

41. *Ibid.*, p. 5.

42. *Vaillant*, n° 197, 21 au 27 février 1949, p. 6.

43. À partir du *Vaillant* n° 308 du 8 avril 1951, en p. 16.

44. Eugène Gire, « À l'assaut de la Bastille », *Vaillant*, n° 60, 4 juillet 1946, p. 3.

45. *Ibid.*



P'TIT JOC



SAM BILLIE BILL



TAO (Fils de chine)



YVES LE LOUP

●●● confrontation avec des ennemis leur servant de faire-valoir. Il en est différemment des personnages historiques, dont les rédacteurs exposent les qualités méthodiquement. Qualités tellement similaires d'un héros historique à un autre qu'un portrait type se dégage.

L'ESQUISSE D'UN HÉROS TYPE PAR L'UTILISATION DE PERSONNAGES HISTORIQUES

Jamais un journal pour enfants n'a laissé autant de place à l'histoire que *Vaillant*. Les personnages historiques occupent une large place dans les articles, récits et bandes dessinées du journal. En réalité, toutes les biographies présentent un même caractère, un même personnage, soumis à des situations diverses. Les rédacteurs n'hésitent d'ailleurs pas à associer de manière anachronique des figures historiques pourtant très diverses, comme Spartacus, qui se voit étonnamment mis au même niveau que les révolutionnaires français. Ils notent ainsi que « *les historiens romains, revenus de leur frayeur, ont passé sous silence le nom de notre héros ou en ont défiguré l'œuvre qu'il avait entreprise*⁴⁶ », et qu'« *il en fut de même pour Robespierre, Marat et Saint-Just*⁴⁷. » Tous les héros historiques présentés par les rédacteurs partagent les mêmes qualités et le même esprit. Seul leur environnement diffère, orientant leur parcours et leur sort. Le héros type qui se dégage d'une analyse des histoires mettant en scène des personnages du passé influe de surcroît sur les héros fictifs. La rédaction s'en inspire en effet allègrement pour dispenser certaines idées dans des bandes dessinées imaginaires.

Généralement, les rédacteurs rappellent la dure jeunesse du personnage historique. Le héros type se distingue par son passé pauvre, à l'image de Lazare Hoche, né dans « *une famille laborieuse*⁴⁸ » et vendu à sa tante. Sa petite condition en fait quelqu'un de déterminé et futé. Le colonel Fabien, comparé à Hoche, Marceau et Kléber, était ainsi selon l'illustré un « *enfant du peuple*⁴⁹ » de Bagnolet, studieux, volontaire et débrouillard. Sa détermination s'affirme très jeune, si bien qu'« *il veut toujours gagner et c'est bien lui souvent qui sort vainqueur de ces joutes enfantines*⁵⁰. » Leader né, le héros type doit ce caractère à la remarquable éducation qu'il a reçue de ses parents ou à sa propre volonté s'il est orphelin. Les rédacteurs ne prennent pas vraiment position et jonglent entre certains héros orphelins ou non, sans doute en raison des ravages que la guerre a causés sur les familles françaises. D'ailleurs, les figures orphelines présentées par *Vaillant* doivent leur triste condition à un meurtre organisé par des ennemis du peuple. Buffalo Bill, à une époque où il reste un héros remarquable aux yeux des rédacteurs (il sera par la suite traîné dans la boue quand *Vaillant* se positionnera très nettement contre tout ce qui

vient des États-Unis), est ainsi présenté comme ayant été « *orphelin à onze ans [car] son père fut assassiné par des partisans du maintien de l'esclavage*⁵¹. » De même, André Nouveau devient orphelin de mère après que celle-ci ait été torturée et fusillée par les Waffens SS⁵².

Toujours est-il que sa situation met forcément le héros en contact avec le monde réel, l'injustice et l'univers des parias. Il sait ce que représente la pauvreté et continue de se revendiquer du peuple même après une hypothétique réussite financière. Sa réaction face à la pauvreté et à l'injustice s'inscrit toujours dans un esprit collectif : plutôt que d'espérer s'en sortir seul et profiter ainsi seul des fruits de son travail, il se révolte en son nom et au nom du peuple. Son engagement suit une logique de réaction au monde qui l'entoure. Le héros type possède une lucidité qui lui permet de déterminer la nécessité de sa révolte et de la mettre en œuvre.

Le personnage historique reste avant tout un héros du peuple, n'agissant qu'avec son soutien et sa participation. Il contribue aux bouleversements historiques que sont les révolutions et les soulèvements populaires en influant directement sur l'action. L'événement ne crée pas le héros : il ne fait que le révéler, lui donnant une occasion d'exprimer son potentiel, comme Camille Desmoulin à la veille de la prise de la Bastille⁵³.

Le héros type se singularise également par sa conception particulière de la justice, davantage inspirée par le talion que par les lois en vigueur. Il sait ce qui est bon pour la communauté et s'octroie les rôles de juge, de juré et de bourreau en exerçant une justice sommaire, une justice de l'urgence. Liée au désir d'une épuration de taille à la Libération, cette notion conserve un certain crédit durant toute la période de 1945 à 1952. De grandes figures démontrent aux lecteurs la nécessité de la vengeance et l'absurdité que représenterait une absolution des crimes commis par le camp adverse. Simón Bolívar, l'héroïque libérateur, refuse ainsi de laisser la vie sauve à un partisan de l'indépendance en expliquant à sa femme : « *Ne croyez pas que je veuille personnellement me venger de votre mari. Mais il a toujours conspiré contre la liberté. Il a toujours aidé les ennemis du peuple vénézuélien. Un grand Français, Saint-Just, disait : "Pas de libertés pour les ennemis de la liberté." Je regrette, mais votre mari mourra*⁵⁴. » On le voit, la justice selon le héros s'inscrit dans un cadre qui dépasse sa simple vengeance personnelle : il ordonne ou accomplit lui-même le châtement au nom de toute la population qu'il représente. Le modèle absolu de *Vaillant* en la matière reste le colonel Fabien, qui s'offre « *son 1^{er} boche*⁵⁵ » pour venger les Français assassinés par les nazis, et en particulier « *son camarade le plus cher que les Allemands ont pris comme otage et fusillé sans aucune procédure*⁵⁶. »

46. *Vaillant*, n° 59, 27 juin 1946, p. 3.

47. *Ibid.*

48. Michel Debonne et Eugène Gire, « Hoche », *Vaillant*, art. cit., p. 3.

49. *Vaillant*, n° 40, 5 octobre 1945, p. 4.

50. *Ibid.*

51. « Buffalo Bill, l'homme qui tua 48 bisons en 50 minutes », *Vaillant*, n° 55, 2 mai 1946, p. 2.

52. *Vaillant*, n° 67, 22 août 1946, p. 7.

53. Eugène Gire, « À l'assaut de la Bastille », *Vaillant*, art. cit., p. 3.

54. *Vaillant*, n° 101, 17 avril 1947, p. 3.

55. *Vaillant*, n° 44, 30 novembre 1945, p. 4.

56. *Ibid.*

Cette vision singulière de la justice déteint sur toute la production de *Vaillant*. La justice personnelle, mais au nom du peuple, devient la finalité de beaucoup d'histoires, et pas uniquement dans des récits de Résistance où la vengeance des FTP s'exerce copieusement⁵⁷.

Surtout, le héros type se définit par son aplomb face à la mort. Partant du principe que « les héros [...] ne sont pas des hommes surnaturels⁵⁸ », les rédacteurs tiennent à montrer à leur lectorat que la mort fait partie des risques de l'engagement. Elle ponctue même de la manière la plus efficace qui soit un combat, transcendant un héros en martyr. Jamais *Vaillant* ne souscrit à l'idée répandue dans la presse enfantine qu'un héros doit être imbattable; le journal plonge certains héros fictifs, comme Yves le Loup, dans de terribles situations d'échec. « Yves avait tant de victoires à son actif qu'il en devenait inhumain. Nous ne voulons pas de surhommes et Yves le Loup, bien que héros parfait, doit avoir des faiblesses, comme tout un chacun⁵⁹ », écrivent-ils en 1951 en réponse aux lettres de lecteurs désarçonnés.

Cette relation à la défaite et à la mort reste la seule caractéristique que la rédaction attribue d'ailleurs à tous les héros, qu'ils soient des personnages historiques ou fictifs. Les Quatre s'en expliquent dans leur rubrique: « Ne faut-il pas, souvent, triompher de la bestialité, du mensonge et de l'injustice par la force, la cohésion et le sacrifice? C'est pourquoi nos héros ne sont pas des mauviettes⁶⁰. » Ainsi, dans *Le Fifre de Valmy*, François, un jeune garçon s'engageant du côté des révolutionnaires pour venger son père, meurt en se plaçant volontairement dans la ligne de tir d'un assassin voulant tuer Saint-Just⁶¹. Dans la même logique, le Cormoran, lors de son évasion d'une prison britannique, doit sa survie au sacrifice d'un jeune garçon faisant lui aussi bouclier de son corps pour le sauver⁶². Le personnage fictif loue la mémoire du garçon qui fait partie « de ces héros anonymes qui ont fait de la France le pays de la liberté⁶³. »

Ce type de sacrifice s'inspire de la figure d'un soldat soviétique de dix-neuf ans, Alexandre Matrossof, qui se distingue lors de la libération de Roubef en 1944. Dans un article célébrant les vingt-huit ans de l'Armée rouge, Michel Debonne et Jacques Orliaguet rappellent que les soldats, sous le feu nourri des mitrailleuses allemandes, ne pouvaient avancer. Mais Matrossof « bondit en avant et, se plaçant contre la bouche meurtrière, ferma de son corps l'ouverture de la casemate⁶⁴ », permettant de fait à sa section de traverser la zone dégagée.



Le courage des personnages historiques face à la mort est toujours exemplaire; le héros-type s'inspire de ses aînés morts pour leur pays et ne quémante aucune pitié. À l'instar de Guy Moquet, qui affronte le peloton d'exécution avec bravoure à Châteaubriant⁶⁵, il ne craint pas le jour où un opposant le fera taire et se souvient de ses modèles. S'adressant directement à la mémoire de Guy Moquet, les rédacteurs écrivent: « tu es toujours vivant au cœur des Français qui, s'inspirant de ton exemple, travaillent avec ferveur pour rendre puissant et beau le pays que tu as contribué à sauver⁶⁶. »

Encore une fois, *Vaillant* prend le contre-pied d'un de ses principes en montrant les personnages historiques subir leur peine de mort avec un pathos qui ne masque pas complètement une certaine complaisance. Les supplices de Mandrin⁶⁷, du chevalier de la Barre⁶⁸ ou du colonel Fabien⁶⁹ occupent une place non négligeable de la totalité des aventures leur étant consacrées. Les rédacteurs observent sans doute une dichotomie entre la mort qu'ils dénoncent dans le reste de la presse, sale, gratuite et vulgaire, et la mort du héros type qu'ils imaginent, organisée et sacralisée, quasiment christique dans la mesure où elle permet de fédérer autour de son nom une population et de faire avancer la cause qu'il défend.

Le héros selon *Vaillant* se distingue donc sur de nombreux points de ses concurrents, même si certaines caractéristiques s'inspirent de modèles souvent glorieux afin d'attirer le lecteur. Le héros est engagé et montre à la jeunesse la voie à suivre, la décision à prendre. Le héros de papier, hormis quelques grands traits de caractère, ne se définit que par son rapport à l'ennemi et reste lisse pour favoriser l'identification du lecteur. A contrario, les personnages historiques ont un caractère bien établi, fait de lucidité, de révolte et de bravoure. Des traits qui permettent de dessiner le héros type selon *Vaillant*. ■

REMEDIIUM

▲ Doc. 9, Le Cormoran, héros imaginaire (*Vaillant*, n° 147, du 4 mars 1948, p. 3).

57. Cf. documents 4, 5 et 6.
 58. « C'est chic un héros! », *Vaillant*, art. cit., p. 7. Cf. document 2.
 59. « Parlons un peu de la rédaction – le 5^e des 4 », *Vaillant*, n° 311, 29 avril 1951, p. 15.
 60. « Le Club des Quatre – Vaillant, notre ami », *Vaillant*, n° 168, 26 juillet au 1^{er} août 1948, p. 7.
 61. *Vaillant*, n° 117, 7 août 1947, p. 4.
 62. *Vaillant*, n° 149, 18 mars 1948, p. 3.
 63. *Vaillant*, n° 150, 25 mars 1948, p. 3.
 64. Michel Debonne et Jacques Orliaguet, « Et le tir de la mitrailleuse cessa... », *Vaillant*, n° 50, 21 janvier 1946, p. 7.
 65. Pierre Olivier, « Guy Moquet, un jour de Gloire, est mort pour la Liberté », *Vaillant*, n° 83, 12 décembre 1946, p. 3. Cf. document 7. Outre cet article, Guy Moquet est l'un des personnages historiques les plus présents au sommaire de *Vaillant*; on y célèbre sa mémoire régulièrement.
 66. *Ibid.*
 67. *Vaillant*, n° 77, 31 octobre 1946, p. 3. Cf. documents 8 et 9.
 68. *Vaillant*, n° 70, 12 septembre 1946, p. 3.
 69. *Vaillant*, n° 51, 7 mars 1946, p. 4.



La Poire Louis-Philippe : des caricatures aux graffitis

De 1831 à 1835, des dizaines de caricatures transforment le roi Louis-Philippe en grosse poire molle. Cette célèbre campagne satirique, menée par les journaux de Philippon, s'est accompagnée d'un mouvement plus méconnu de réappropriation populaire : invoquer publiquement la Poire devient un acte de défi et d'insoumission. Avec une formidable inventivité, des individus de toutes conditions utilisent ce « fruit maudit » pour tourner en dérision le régime et les instruments de son autorité.

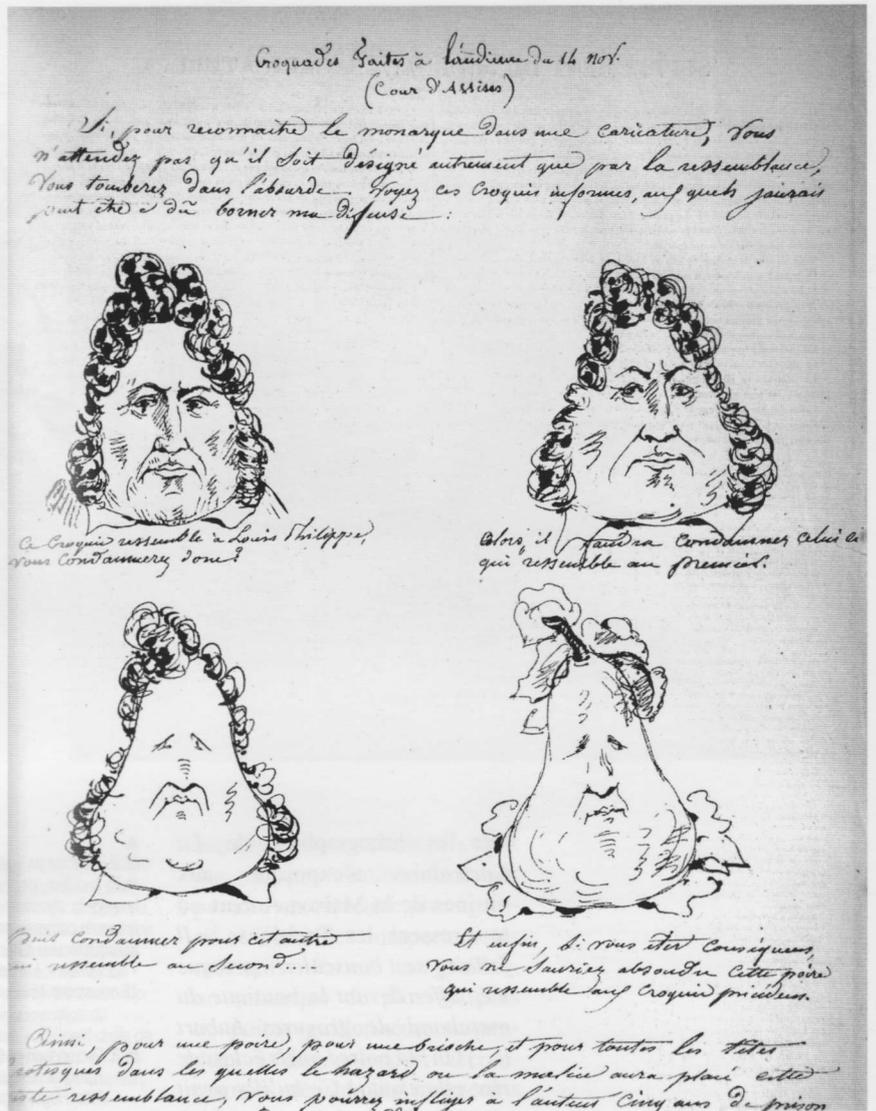
La moquerie généralisée dont a été victime Louis-Philippe pendant les premières années de son règne tient une place singulière dans notre histoire : des centaines de caricatures, de pamphlets, d'articles irrévérencieux se déversent presque sans restriction sur lui. Aucun souverain n'avait eu à subir ce genre d'assauts de la part d'une cohorte aussi nombreuse et agissant à visage découvert, sûre de son bon droit. Ce phénomène tient en grande partie à la situation particulière dans laquelle ce roi s'est trouvé. Arrivé au pouvoir après la révolution de Juillet 1830, le « roi des barricades » incarne le difficile compromis entre aspirations démocratiques et tradition monarchique. Roi des Français, et non plus de France, et même « roi-citoyen », il doit sa légitimité au peuple et perd ainsi ce qui fait l'essentiel de sa sacralité. Son pouvoir, conditionnel, dépend enfin de la garantie qu'il donne en matière de droit, et notamment de la liberté d'expression, dont la suppression a entraîné la chute de son prédécesseur. Louis-Philippe devient alors la cible de tous ceux pour qui la révolution de 1830 a avorté au bénéfice d'une « monarchie bourgeoise » ventrue, se contentant d'échanger les bénéficiaires de privilèges, sans s'attaquer à ceux-ci. La Poire traduit cette critique, et sa genèse procède de la tension problématique entre liberté d'expression et respect dû à la personne du roi.

ET PHILIPPON CRÉA LA POIRE

L'invention de la Poire en tant qu'objet de caricature revient à Charles Philippon, un dessinateur devenu en 1829 éditeur de lithographies, comme codirigeant de la Maison Aubert, dans un contexte politique très tendu propice à la satire. L'année

suivante, exaspérés par ses réflexes d'Ancien Régime, les Français chassent le roi Charles X, dernier frère de Louis XVI, au bénéfice de Louis-Philippe. Philippon a apporté sa contribution au changement de régime, par le crayon et le fusil : en avril 1830, il représente Charles X en jésuite dans le journal *La Silhouette*, une attaque directe que peu ont osé avant lui, puis se bat dans les rues de Paris en « soldat des trois jours ». Il attend donc de la monarchie de Juillet le respect scrupuleux des aspirations démocratiques ayant accompagné sa naissance. Pourtant, ce régime timoré connaît des débuts hésitants et inspire à Philippon, comme à beaucoup d'autres, une amère désillusion. Or, dès l'automne 1830, celui-ci engage aussi, en plus de ses convictions politiques, des intérêts professionnels qui l'incitent à exprimer une critique féroce du pouvoir. Il crée en novembre un hebdomadaire satirique, *La Caricature*, pour laquelle il débâche l'équipe prometteuse de *La Silhouette* : Balzac, Monnier, Grandville, Traviès ou encore le jeune Daumier. En 1832, il crée en outre le premier quotidien satirique illustré, *Le Charivari*. Fort de son expérience, convaincu de la puissance potentielle des caricatures et s'appuyant sur la liberté de la presse garantie par la Charte, Philippon veut faire de ses journaux un instrument de combat. Il égratigne sans états d'âme ce régime jugé décevant, et laisse son équipe attaquer un Louis-Philippe fourbe et bedonnant dans des caricatures toujours plus agressives. Immédiatement, le Procureur du roi lance des poursuites, fait saisir plusieurs dessins et traîne Philippon devant les tribunaux. Là, le satiriste défend son droit à disposer de l'image du souverain, réfutant l'accusation d'outrage à la personne du roi : « il faut représenter le pouvoir ; [le

caricaturiste] en a le droit et il n'y a qu'un moyen pour cela; c'est de prendre la ressemblance et non la personne, de celui qui en est l'âme, le chef; de celui que toute la France connaît et qui rendra seule intelligible la pensée de l'artiste. Je le répète, c'était le seul moyen qu'il avait; il n'y avait donc pas le choix. Lui permettre de faire de la lithographie politique, et lui enlever le seul moyen qu'il ait, serait se jouer de la liberté, répondre par l'ironie à celui qui revendique son droit, lui ôter d'une main avare et sacrilège ce que de l'autre on lui aurait accordé¹ ». Pour appuyer son argument, Philipon démontre de plus à partir de quatre « croquades » que cette « ressemblance » relève d'une appréciation subjective, en transformant par étapes le visage de Louis-Philippe en poire (ill. 1). Il en conclut, sur le ton de la menace: « Alors vous condamneriez un homme à deux ans de prison, parce qu'il aurait fait une poire qui ressemble au roi! Alors vous auriez à condamner toutes les caricatures dans lesquelles pourrait se trouver une tête étroite du haut et large du bas! Alors vous auriez de la besogne, je vous en réponds, parce que la malice des artistes se plairait à vous montrer ces proportions dans une foule de choses plus que bizarres ». Ce système de défense échoue à convaincre le jury, et Philipon écope d'une condamnation à six mois de prison et deux mille francs d'amende. Furieux, celui-ci met alors ses menaces à exécution, utilisant ces poursuites pour accroître sa popularité et encourageant ses collaborateurs à user de sa trouvaille. La Poire se glisse partout, envahit à partir de la tête tout le corps du roi, déborde sur l'ensemble de la cour et les membres du gouvernement, sur le régime tout entier (ill. 2).



III. 1. Les procès sont pour Charles Philipon l'occasion de mettre à l'épreuve le pouvoir, tout en lui offrant une tribune publicitaire. Ces « Croquades faites à l'audience du 14 nov. 1831 » ont acquis une grande célébrité et inauguré une ère de provocation inédite, démontrant que la justice ne disposait d'aucune issue face à la satire, capable d'associer au souverain un objet quelconque: « Vous ne sauriez absoudre cette poire qui ressemble aux croquis précédents. Ainsi, pour une poire, pour une brioche, et pour toutes les têtes grotesques dans lesquelles le hasard ou la malice aura placé cette triste ressemblance, vous pourrez infliger à l'auteur cinq ans de prison et cinq mille francs d'amende? » (La Caricature, n° 56, 24 novembre 1831).

Son succès la conduit à gagner rapidement l'ensemble de la presse et la littérature pamphlétaire. Plus remarquable encore pour un motif créé dans un journal relativement peu distribué (un millier d'abonnés tout au plus), elle descend dans la rue et devient une source d'inspiration populaire, dont l'évocation suffit à exprimer un geste de défiance envers le pouvoir: « Avec cette espèce d'argot plastique, on était le maître de dire et de faire comprendre au peuple tout ce qu'on voulait. Ce fut donc autour de cette poire tyrannique et maudite que se rassembla la grande bande des hurleurs patriotes » se souvient Baudelaire trente-sept ans plus tard².

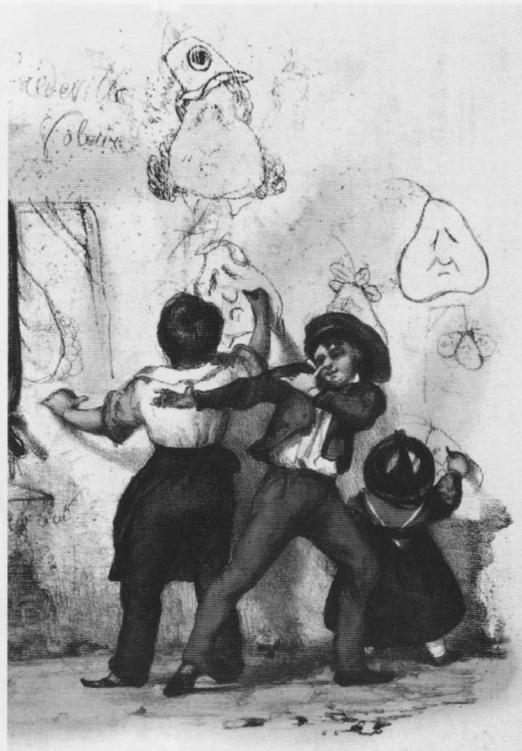
LA POIRE DESCEND DANS LES RUES

Pour sortir du cercle restreint des abonnés et gagner une existence publique plus vaste, ●●●

1. « Les Poires faites à la cour de Paris par le directeur de La Caricature, vendues pour payer les 6 000 fr. d'amende du journal le Charivari », BnF, Fol Lb51 1065.
2. Charles Baudelaire, *Curiosités esthétiques*, « Quelques caricaturistes français », dans *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1968, p. 378-386.



Ah! pour l'oubli de Prince, je vous y prends cette fois... on n'est jamais trahi que par les siens!



vidus, d'origines diverses, parfois d'intérêts divergents, participent à ce mouvement d'une exceptionnelle vitalité: hommes, femmes, enfants, étudiants, ouvriers, épiciers, rapins, militaires, républicains, légitimistes, marginaux, bourgeois, etc. La jeunesse surtout diffuse ce motif. C'est grâce aux gamins des rues que le modèle prolifère (ill. 3). Maurice Sand (fils de George), un des camarades d'Antoine, le neuvième enfant de Louis-Philippe, n'échappe pas à la contamination: « J'ai été chez Montpensier qui est dans ma classe et je vais y aller encore aujourd'hui, c'est un assez bon enfant, ce n'est pas parce qu'il m'invite à dîner, cela m'est bien égal, mais quand j'y vais je m'amuse bien. On ne dirait pas que c'est le fils du roi La Poire, il est comme un autre élève⁸ ». Certains insinuent que le petit prince dessine lui aussi des poires, une perspective dont s'amusent les caricaturistes (ill. 4).

DE LA DÉRISION À LA CONFRONTATION

La France connaît donc un mouvement massif de dérision, phénomène remarquable dans une société où les processus de médiatisation ne sont pas encore constitués de manière aussi structurée que de nos jours. Sa profusion et son efficacité

▲ **Ill. 4.** Dans *Les Misérables*, Victor Hugo décrit la rencontre entre Louis-Philippe et un gamin en train de dessiner une poire sur un pilier de la grille de Neuilly. Beau joueur, le roi tend une pièce au gamin en lui disant: « La poire est aussi là-dessus » (chapitre VIII). Sur ce dessin, la réaction royale se révèle beaucoup plus virulente et trahit l'exaspération du régime (Auguste Bouquet, « Ah! petit drôle de Prince, je vous y prends cette fois... on n'est jamais trahi que par les siens! », *Le Charivari*, 24 novembre 1833).

▲ **Ill. 5.** Facile à reproduire, la Poire se prête à toutes sortes de déclinaisons graphiques. Le jeu consistant à en recouvrir les murs encourage la participation collective et stimule l'imagination: des attributs lui sont associés, comme un chapeau haut-de-forme ou une potence (Auguste Bouquet, « Voulez-vous aller faire vos ordures plus loin, polissons! », *La Caricature*, n° 115, pl. 239, 17 janvier 1833, détail).

inquiètent les autorités, d'autant que la provocation finit par prendre un caractère plus agressif et initier des comportements collectifs. Parmi les graffitis, on remarque de plus en plus de poires guillotonnées, suspendues à des potences, accompagnées de slogans menaçants ou insultants: « Louis-Philippe d'Orléans, pendu comme un cochon », « À bas, poires pourries », « voleur », « poire molle », etc. (ill. 5)

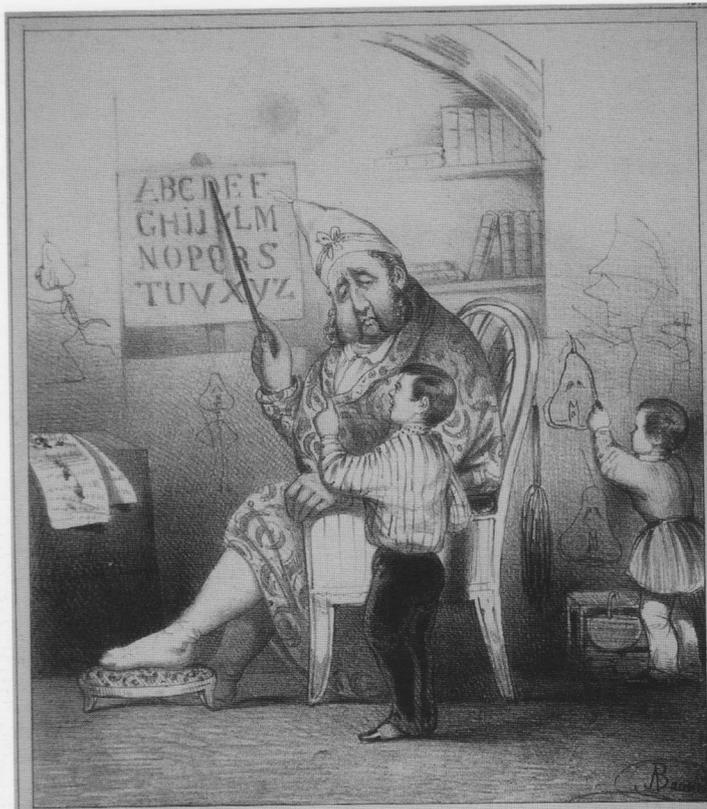
Des mouvements de foule s'organisent, en particulier au cours du carnaval, où l'Américain Fenimore Cooper décrit ces gens « déguisés en poires,

avec des bonnets en poire, portant des poires », tout étonné de leur « hardiesse⁹ ». En 1832, une mascarade politique organisée à Grenoble met en scène un paillasse coiffé d'un bonnet en forme de poire: voulant interdire la manifestation, le préfet provoque une insurrection qui dure quatre jours et fait vingt-sept blessés. L'année suivante à Paris, une « poire monstrueuse » circule dans toute la ville, sous les rires et les applaudissements, et finit brûlée rue Saint-Denis. Un événement similaire entraîne à Marseille en 1834 des affrontements entre la police et les rieurs. Les forces de l'ordre se montrent en effet avec le temps de plus en plus nerveuses et à la relative bienveillance des premiers temps succède la répression. ●●●

8. Lettre de Maurice à George Sand, s. d. (1836), collection Georges Lublin, citée dans le *Bulletin de liaison de l'association « Les amis de George Sand »*, n° 2, 1979, p. 9.

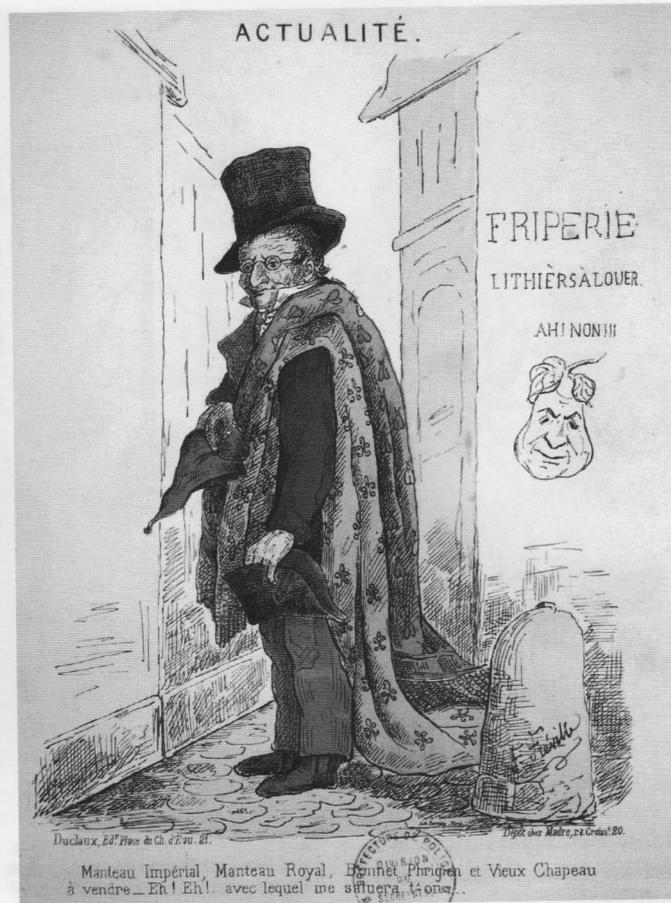
9. James Fenimore Cooper, *A Residence in France With an Excursion Up the Rhine, and a Second Visit to Switzerland*, London, Richard Bentley, 1836, volume 1, p. 64.

DES POIRES SUR LES MURS



Paris, Lib. Deshayes Éditeur, rue du Pèli Post, 21.

Le Comte de Paris : Mais grand Papa, vous vous trompez, vous faites encore dire CD et nous sommes à Q ?
Philippe : Diable! Serait-ce un Calenbourg ?



Duclaux, 25, Place de la... et...

Manteau Impérial, Manteau Royal, Bonnet Phrygien et Vieux Chapeau à vendre... Eh! Eh! avec lequel me suffirait-il...

●●● Il faut dire que les provocations virent à l'émeute ou s'apparentent à des répétitions de régicide. La police arrête ainsi plusieurs individus associant le slogan « *Mort au tyran!* » à un griffonnage ou une mutilation symbolique de la Poire, devenue un rite ésotérique pratiqué par des sociétés secrètes républicaines. Elle a affaire à des agités qui, vitupérant contre « *la poire molle* » ou la portant en tatouage, ne demandent qu'à en découdre. Les « poiriphobes » s'exposent à des condamnations : quinze jours de prison pour un auteur de graffiti en 1833. Mais la réclusion ne fait qu'aggraver le problème : les murs de Sainte-Pélagie, prison politique, sont eux-mêmes couverts de poires par les détenus. Dans la plupart des cas, l'arrestation tourne au ridicule et débouche sur un désaveu, beaucoup de prévenus bénéficiant d'une relaxe. Un ouvrier d'Alençon, arrêté alors qu'il jurait de tuer Louis-Philippe tout en gravant une poire sur les murs d'une auberge, finit par être acquitté par la cour d'assises, « à l'indignation des autorités constituées de l'Orne¹⁰ ». Le caractère allusif et risible du symbole enlève toute prise à l'autorité, ce qui a pour effet d'exciter plus encore la

défiance. Devant le tribunal, le fou Buchoz-Hilton termine chacune de ses phrases par « *la Poire molle* », faisant ainsi le bonheur du public venu en masse et de la presse d'opposition. L'avalanche de poires trouble ainsi le jugement de l'autorité, gagnée par une sorte de vertige, perdant parfois de vue ses véritables priorités. En juillet 1835, deux policiers parisiens passent ainsi à côté d'un individu dangereux pour régler une grotesque affaire de graffiti : ils interviennent dans une épicerie où deux peintres s'amuse, tout en rénovant la boutique, à dessiner « *des figures en forme de poires, dont deux surmontées d'un bonnet phrygien avec un coq¹¹* ». Les ouvriers sont emmenés au poste et interrogés, puis relâchés. L'épicier, Pierre Pépin, mis en cause pour avoir encouragé le geste, vient de lui-même plaider sa situation auprès du commissaire et repart libre. En réalité, le commerçant a tout intérêt à endormir la curiosité des forces de l'ordre : déjà arrêté lors des émeutes de juin 1832, Pépin cache alors dans sa boutique un républicain fugitif, Fieschi, qui a failli révéler sa présence en riant des poires des peintres¹². L'intervention

10. Cité dans Jean Maitron [dir.], *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, Première partie : 1789-1864*, tome 1, Paris, Les Éditions ouvrières, 1964, p. 347.

11. Archives de la préfecture de police de Paris, série AA423 (événements divers 1835-1836), pièce 330 (Rapport d'arrestation n° 23084), 25 juillet 1835.

12. *Procès de Fieschi et de ses complices devant la Cour des pairs*, Paris, Ernest Bourdin, tome 1, 1836, p. 124.

13. L'espace urbain du XIX^e siècle est périodiquement envahi par des modes visuelles ou orales dont personne ne connaît l'origine se répétant jusqu'à saturation, que l'on appelle des « scies ». À l'époque de la Poire, d'autres graffiti occupent les murs, tels « le nez de Bouginier » et « Crédeville voleur ». Ces slogans sont remplacés un peu plus tard par d'autres tout aussi obscurs, tels « Bonino crétin » ou « Feu Duponchel ! ».

▲ III. 6. La caricature politique, étroitement surveillée depuis 1835, se libère en 1848 et s'acharne contre le roi déchu. Beaucoup exploitent les thèmes imaginés par Philipon quinze ans plus tôt. Ainsi, Louis-Philippe se trouve représenté avec une tête en forme de poire, et les graffiti font leur retour sur les murs (Dessinateur non identifié, « Mais grand Papa, vous vous trompez... », lithographie volante imprimée par Deshayes).

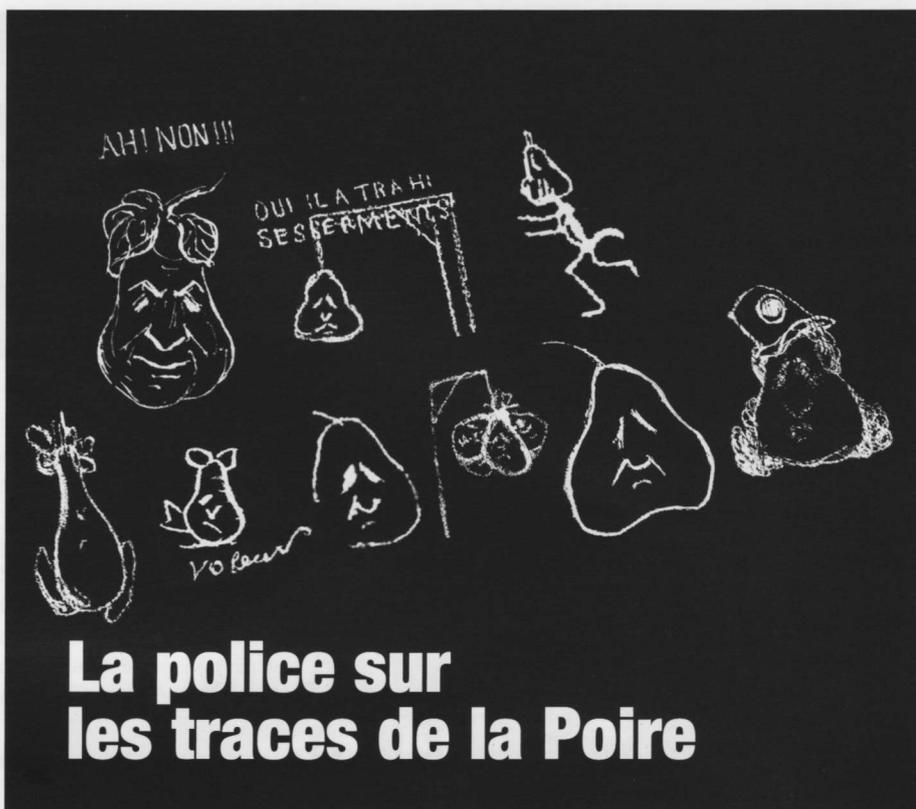
▲ III. 7. En quelques mois, de la défaite de 1870 à la Commune, la caricature politique retrouve une exceptionnelle vitalité. Le rôle essentiel tenu par Thiers, ancien ministre de Louis-Philippe, lui vaut d'être abondamment mis en scène. De nombreux dessins l'associent à la Poire qui colonise à nouveau les murs, comme on le voit ici (Fréville, « Manteau impérial, manteau royal... », feuille volante, sans date).

de la police, ou une enquête plus poussée, aurait pu mettre au jour ce délit. Pépin parvient donc à éloigner le péril, et permet à son hôte clandestin de poursuivre ses projets. Quatre jours plus tard, avec l'aide logistique de Pépin, Fieschi commet un attentat terrible contre Louis-Philippe, lors du défilé de commémoration de la révolution : le roi en sort indemne, mais dix-huit personnes sont tuées. Fieschi et Pépin finissent guillotinisés en 1836 comme auteur et complice du crime.

LA FIN DE LA POIRE ?

La vogue de la Poire s'éteint après 1835, quand, précisément, l'attentat de Fieschi entraîne un rétablissement de la censure. Les journaux satiriques ne sont plus autorisés à mettre ce symbole en scène et sont soumis à une étroite surveillance : *La Caricature* disparaît et *Le Charivari*, obligé de renoncer à un dessin dans lequel un lapin pouvait être considéré comme piriforme, abandonne l'attaque politique frontale. Dans les rues, l'habitude de la Poire se perd, comme passent les diverses « scies » que la population fait circuler périodiquement¹³. Pourtant, son souvenir se perpétue. Elle resurgit en 1848 quand Louis-Philippe doit à son tour fuir devant une nouvelle révolution, puis se trouve associée à Thiers en 1871, alors qu'on prête au « foutriquet » l'intention de rétablir la monarchie qu'il a jadis servie. Les caricaturistes se rappellent alors des graffitis qui fleurissaient sur les murs et narguaient les cadres de la « monarchie bourgeoise » (ill. 6 et 7). Dans la mémoire collective, Louis-Philippe reste irrémédiablement associé à ce fruit boursoufflé. Au XX^e siècle, d'autres dirigeants présentant des points de ressemblance avec lui subissent une dégradation piriforme, tels que le président Fallières ou Édouard Balladur. La Poire appartient ainsi à la culture populaire des Français, un trait qui n'a pas manqué de susciter la curiosité d'autres peuples : les Américains s'interrogeaient déjà il y a cent cinquante ans sur « cette vieille tête bizarre » à laquelle plusieurs de leurs universitaires (James Cuno, Sandy Petrey, John M. Merriman, Elise K. Kenney) ont depuis consacré des articles ou des livres. Les Allemands, eux, ont fini par l'utiliser à leur compte, en caricaturant Helmut Kohl sous cette forme. « La Poire is immortal » avait prédit l'Anglais William Thackeray en 1852 : il semble en effet que le fruit ne se laisse pas facilement déraciner. En interdisant en 1831 à Philipon de représenter explicitement le monarque, la justice royale aurait donc encouragé la création d'un signe redoutable. Faut-il pour cela lui en reconnaître la qualité de coauteur, ou celle de complice ? ■

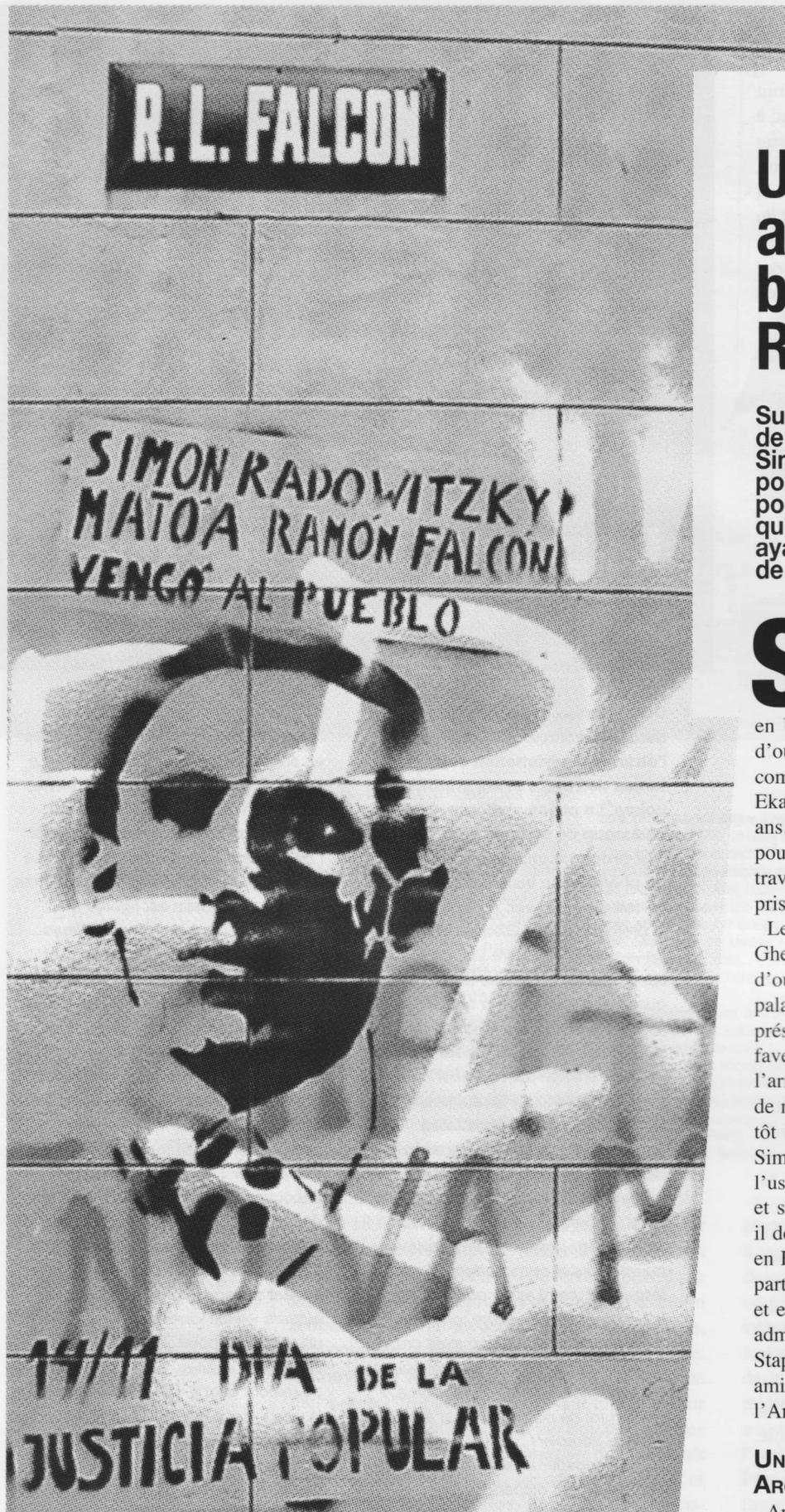
Fabrice ERRE



La police sur les traces de la Poire

De nombreux rapports, conservés dans les archives, témoignent de l'étrange confrontation entre les forces de l'ordre et les graffitis de poires. La police s'efforce, avec beaucoup de sérieux, de contenir leur propagation, mais se heurte à un phénomène insaisissable qu'elle ne fait qu'aggraver. À Paris, en 1832, le préfet de police Gisquet et le chef de la sûreté, « l'illustre Vidocq », sont sur les dents : « On a su dernièrement que, d'après un rapport qui vient d'être fait à M. Gisquet, les sergents de ville effaçaient tous les matins sur les murs de Paris environ dix-huit cent POIRES. [...] On n'entend parler aucunement ici des autres inscriptions telles que profils impertinents, cornichon démesuré, polémique à la craie rouge et délits politiques au blanc de Paris; imprécations Phillipiphobes, croquis régi-poiricides, interjections puerpérales et autres attentats de lèse-juillet, car il est impossible de les énumérer! – En outre, on nous a prévenu que M. Vidocq avait cru pouvoir les qualifier de séditieuses et d'abominables dans son rapport à la préfecture de police, et c'est à nous en faire trembler!... – Il n'a jamais voulu s'engager à les faire effacer et complètement disparaître avant le samedi suivant, tant il y a de besoin, et comme on y revient toujours comme

de plus belle, à partir du lendemain dimanche, voilà pourquoi les murailles en sont constamment couvertes » (*La Mode*, 8 septembre 1832). À Auxerre, le commissaire municipal constate au cours de sa tournée dans les rues l'œuvre de « malveillants » ayant tracé « avec du charbon une grande potence, au bout de laquelle est figurée une poire, ayant dans le milieu plusieurs marques noires figurant des yeux et un nez, au bas de cette potence était aussi écrit : Philippe d'Orléans, ainsi soit-il ». Le représentant de l'autorité se lance aussitôt dans une enquête, en commençant par le propriétaire de la maison incriminée. Celui-ci, sans doute inquiet de se trouver mêlé à une provocation si visible, s'empresse de tout effacer. L'investigation permet de découvrir que d'autres poires ont été dessinées pendant la nuit dans une rue voisine. Le commissaire promet donc au maire, après avoir mis ses agents en état d'alerte, « d'en découvrir les auteurs ». Huit jours plus tard pourtant, un second rapport indique que la situation n'a fait qu'empirer, puisque les poires ont gagné « tous les quartiers de la ville », sans que nul coupable n'ait pu être identifié (rapport du commissaire de police de la ville d'Auxerre au maire, 11 octobre 1832, Archives départementales de l'Yonne, série III M1 113, pièces 27).



Tag, Buenos Aires, 2006. La mémoire de Simón Radowitzky, pourtant mort en 1956, reste encore vivante en Argentine.

Un anarchiste argentin au bagne, Simón Radowitzky

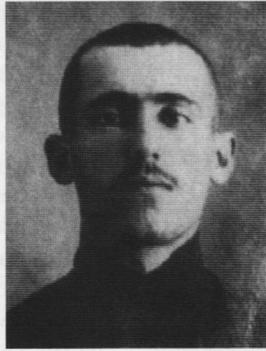
Suite à la répression de la révolution de 1905, le jeune anarchiste juif Simón Radowitzky quitte la Russie pour l'Argentine. Traumatisé par les pogroms et la répression brutale qu'il a fuis, il organise un attentat ayant pour cible le chef de la police de Buenos Aires.

Szymon Radowicki (plus connu sous le nom de Simón Radowitzky) est né le 10 novembre 1889¹, à Stapanesso, en Ukraine près de Kiev, au sein d'une famille d'ouvriers juifs. Dès l'âge de 10 ans, il travaille comme apprenti dans un atelier de mécanique à Ekaterinoslav et devient un militant ouvrier. À 14 ans, il participe pour la première fois à une grève pour revendiquer la réduction de la journée de travail à 10 heures. Il est condamné à 4 mois de prison pour distribution de tracts.

Le 22 janvier 1905, à l'initiative du pope Gheorghi Gapone, plusieurs dizaines de milliers d'ouvriers manifestent pacifiquement devant le palais d'hiver de Saint-Petersbourg. Ils désirent présenter au tsar Nicolas II une pétition en faveur de réformes sociales et politiques. Mais l'armée tire sur la foule et tue près d'un millier de manifestants. La grève générale s'étend bientôt à toute la Russie, la Pologne et le Caucase. Simón est nommé secrétaire adjoint du soviet de l'usine Brandsi Zavod où il travaille. Poursuivi et sous la menace d'une déportation en Sibérie, il doit s'exiler. Il arrive d'abord en Gallicie puis en Haute Silésie où il travaille dans les mines et participe à une grève, ce qui lui vaut d'être arrêté et expulsé vers la Russie. Par suite d'une erreur administrative, il est renvoyé dans sa ville natale, Stapanesso, où il n'est pas fiché. Sans travail ni amis, sous le coup d'une arrestation, il part pour l'Argentine où il arrive en mars 1908.

UN RÉVOLUTIONNAIRE RUSSE EN ARGENTINE

Après un court séjour à Rosario, il travaille comme mécanicien aux ateliers Zamboni à Buenos Aires et



▲
Portrait du révolutionnaire
anarchiste Simón Radowitzky
(ca 1915).

il adhère à l'organisation syndicale des métallos. Il apprend l'espagnol et lit régulièrement le quotidien anarchiste *La Protesta*. Il fréquente un groupe d'exilés russes dont il partage le logement, calle Andes 392 (aujourd'hui José Evaristo Uriburu).

Le 1^{er} mai 1909, il participe à la manifestation à la plaza Lorea (aujourd'hui plaza del Congreso), lieu traditionnel de rassemblement des anarchistes, au cours de laquelle plusieurs ouvriers sont tués dans des affrontements avec la police. En protestation, l'organisation anarchiste FORA, le syndicat socialiste UGT et les sociétés ouvrières indépendantes appellent à une grève générale qui est réprimée violemment par la police et l'armée (« la Semana roja »). La presse réactionnaire développe une campagne antisémite contre les « *comploteurs judéo-russes* ».

Simón Radowitzky décide alors de venger personnellement la mort de ces ouvriers et prépare minutieusement un attentat contre le colonel Ramón Falcón, chef de la police de Buenos Aires, ennemi de la classe ouvrière qui ne cesse de jurer d'en finir avec les anarchistes. Le jeune Simón fabrique une bombe sur son lieu de travail et réussit à se procurer un pistolet.

L'ATTENTAT, LE PROCÈS ET LA RÉPRESSION

Le 14 novembre au matin, Radowitzky se rend près du domicile de Falcón; il expliquera plus tard au cours de son procès qu'il y avait trop de monde ce matin-là dans la rue et que sa bombe aurait pu tuer des innocents; il entend alors deux policiers en faction dire que Falcón doit assister à l'enterrement du directeur de la prison de Buenos Aires (Cárcel Nacional de Buenos Aires) au cimetière nord (Cementerio Norte). Il s'y rend alors précipitamment et se poste à la sortie. Après la cérémonie, le chef de la police repart en calèche accompagné de son secrétaire, l'adjudant Juan Alberto Lartigau, par l'avenida Quintana et tourne sur l'avenida Callao. À midi et 2 minutes, Simón court le long du véhicule et lance sa bombe, tuant les deux hommes (le premier décédera à 14h15 et le second à 20h45). Il tente de s'enfuir par l'avenida Alvear, pistolet à la main, mais il est arrêté. Il dirige l'arme contre lui mais la balle traverse seulement l'un de ses poumons et après avoir été soigné à l'hôpital, il passe en jugement.

Radowitzky déclare fermement qu'il a agi en solitaire, sans aucune organisation derrière lui: « *Comprenez - Pourquoi à la manifestation du 1^{er} mai, le colonel Falcón, à la tête de*

ses cosaques argentins a dirigé le massacre contre les travailleurs. Je suis un frère du peuple travailleur, de ceux qui participent à la lutte contre la bourgeoisie et quand tous souffrent, moi aussi je partage la douleur de ceux qui

vont mourir ce soir. J'ai agi seul pour créer un événement pour un avenir plus libre et meilleur pour l'humanité². »

Le procureur Manuel S. Beltrán demande la peine de mort mais le président du tribunal, Sotero Vázquez, prononce une peine de réclusion à perpétuité (dont 20 ans d'isolement jusqu'à la date anniversaire de la mort de Falcon!) étant donné le jeune âge de l'accusé encore mineur. Les recours sont rejetés.

La répression contre les anarchistes est acharnée. Le journal de droite *La Nación* écrit le 15 novembre: « *Aucune théorie ne peut excuser, pour quelqu'un de normalement constitué, le meurtre. Et si la tyrannie du chef barbare et sanguinaire fait partie de la malédiction éternelle de notre histoire, pas moins éternelle sera la condamnation à prononcer contre cette autre tyrannie du sectarisme traître et aveugle.* »

L'état de siège est instauré, il va durer jusqu'au 13 janvier. Des bandes encadrées par la police saccagent les locaux ouvriers, le local et les presses de *La Protesta* sont détruits, les membres de la rédaction arrêtés. Des milliers de militants sont détenus. La FORA réussit à faire paraître un journal clandestin, *Nuestra Defensa*, et les rédacteurs de *La Protesta*, plusieurs publications diffusées à des milliers d'exemplaires.

AU BAGNE

Radowitzky devient un héros et les anarchistes déploient toute leur énergie pour obtenir sa libération du pénitencier d'Ushuaia où il est déporté en 1911 après trois ans à la Penitenciara³. On craint une tentative d'évasion après celle de 13 hommes dont deux militants anarchistes, Francisco Solano Regis et Salvador Planas Virella. Avec 62 prisonniers, il est trans- ●●●

1. Sa date de naissance est controversée. Certaines sources parlent du 10 septembre (la confusion répandue est due au chiffre 9 indiquant le mois, qui doit se lire comme « neuvième » et correspond à novembre, comme 7, pour « septième », correspond en fait à septembre). Lors de son procès en 1909, pour échapper à la peine de mort, il se serait rajeuni de deux ans. L'année 1889 est indiquée par son ami Augustín Souchy. Pour ajouter à la confusion, les documents produits sont en caractères cyrilliques.
2. Déclaration de Radowitzky à son procès (citée par D.A. de Santillán, *Una vida por un ideal*, Mexico, Grupo de Amigos de Simón Radowitzky, 1956).
3. La Penitenciaria National se trouvait à Buenos Aires sur l'avenue Las Heras. Elle a été démolie aux alentours de 1958.



▲
Libération de Simón Radowitzky (1929).

ITINÉRAIRE ARGENTIN

Affiche éditée par l'organisation anarchiste argentine FORA en 2009.

SIMON RADOWITZKY
1909 - 2009

LA REPRESIÓN CONTINÚA
LA RESISTENCIA TAMBIÉN

ACTO PÚBLICO



Micrófono abierto
Música en vivo
Mesa de propaganda
Serigrafía, Estampamos
tu remerca

Sábado 14/11 16hs Parque Lezama
(Defensa y Brasil)
Sociedad de Resistencia Oficios Varios Capital
F. O. R. A. - A. I. T.

Affiche éditée en 2009 par le groupe argentin Red Libertaria.

SABADO 14 DE NOVIEMBRE
DIA DE LA JUSTICIA POPULAR

ACTO EN LA PLACITA "CHE GUEVARA" BARRIO DE FLORESTA
16HS

(entre calles Ramón Falco, Diqueado Osvaldo Benedetto y Paseo Particular)
RAZÓN ABIERTA - STENCILLEADO DE REMERAS - MESA DE MATERIALES

14 DE NOVIEMBRE DE 1909
EL COMPAÑERO SIMÓN RADOWITZKY AJUSTICIA
AL MILITAR RAMÓN FALCÓN
RESPONSABLE DE LA REPRESIÓN Y EL ASESINATO
DE LOS OBREROS QUE SE MOVILIZARON
PARA CONMEMORAR EL 1º DE MAYO.

100 AÑOS Y LA LUCHA CONTINUA...
CONTRA EL ESTADO, EL PATRÓN, EL CAPITAL
Y TODA AUTORIDAD!!

"Esos burgueses, esas egoístas,
que así desprecian la Humanidad,
serán barridos por los anarquistas
al fuerte grito de ¡libertad!"

RED LIBERTARIA
www.redlibertaria.com.ar redlibertaria@riseup.net

Brochure d'Alberto Sur (CIRA).

Culmine

Alberto Sur

Gli orrori della Siberia Argentina
SIMONE RADOWITZKY

Il martire - La tragedia - L'attentato - L'edifico di Radowitzky - La fuga - Le pansioni - Il carcere - Gli effetti dei castighi

CIRA
1905

Edizioni di Propaganda CULMINE
Calle San Vicente 1070, 3º. Av. Ros.

●●● porté dans la soute à charbon d'un navire. À la fin du voyage, les hommes sont noirs de poussière de charbon et leurs articulations usées par les chaînes.

Le 8^e congrès de la FORA en avril 1910 déclare: « Nous reconnaissons l'héroïsme et l'abnégation de Simón Radowitzky et nous ferons tout notre possible pour soulager sa situation et lui apporter soutien moral et matériel. » À plusieurs reprises, les militants de la FORA réaffirment sans ambiguïté leur soutien total: « (Nous) réclamons la liberté immédiate de Radowitzky [...] qui est le vengeur des victimes du massacre de 1909 et qui représente le symbole d'un dessein des plus nobles (Manifeste de la FORA V du 10 janvier 1919). »

Le congrès de la FORA qui se tient à Buenos Aires du 11 au 16 août 1928 adopte une motion en 5 points pour relancer la campagne:

« 1. Que les fonds qui ont été apportés au Comité en faveur des prisonniers et des déportés pour la liberté du martyr captif soient employés exclusivement à cette fin en dehors de toutes les dépenses nécessaires pour les démarches légales.

2. Qu'on publie brochures et autres propagandes écrites en les mettant gratuitement à disposition.

3. Qu'on saisisse le secrétariat de l'AIT⁴ pour l'organisation d'un meeting international et si possible la grève, avant neuf mois à compter d'aujourd'hui, et au moment où le Conseil Fédéral considèrera opportun de déclarer la grève générale dans le pays pendant le temps qui sera nécessaire, et toutes les grèves nécessaires.

4. Que le Conseil Fédéral envoie des délégués en tournée dans les provinces les plus désorganisées pour que la grève ait du succès.

5. Que dans un délai raisonnable et avant la date fixée pour la déclaration de la grève, un référendum soit organisé par les organisations adhérentes. »

Au pénitencier, Radowitzky a un comportement exemplaire, affrontant courageusement les humiliations et les tourments qui lui sont infligés. Il devient le porte-parole des détenus, organisant des grèves de la faim et des protestations pour l'amélioration des conditions de détention. Son attitude déchaîne la colère de ses gardiens qui lui infligent mille maux, le réveillant chaque nuit en lui brandissant une lanterne dans les yeux et en le torturant. Il est enfermé dans une cellule en sous-sol, ne pouvant ni se lever sans se cogner la tête, ni s'allonger pour dormir, obligé d'être recroquevillé.

Un de ses compagnons, Apolonio Barrera, organise son évasion le 17 novembre 1918. Déguisé en gardien, Simón n'est pas reconnu. Les deux hommes réussissent à se procurer une embarcation et naviguent par le canal de Beagle pour rejoindre le Chili. Dans le détroit de Magellan,

ils aperçoivent un navire de guerre, le *Yañez*. Espérant rejoindre la péninsule de Brunswick en territoire chilien, ils plongent dans l'eau glacée et gagnent la côte. Après plusieurs heures de marche, exténués et gelés, ils sont arrêtés par la police de la marine chilienne à 12 km de Punta Arenas et livrés aux autorités argentines. Radowitzky est à nouveau mis à l'isolement et à la demi-ration jusqu'en janvier 1921. Une autre tentative organisée par un camarade anarchiste Miguel Arcangel Roscigno dit Roscigna qui réussit à se faire embaucher comme gardien en 1924, échoue également. Malgré la campagne de propagande constante, les meetings, les articles renouvelés dans la presse anarchiste, Simón Radowitzky reste au bagne d'Ushuaia.

LA LIBÉRATION

Cependant, la presse libérale s'intéresse à son cas en dénonçant aussi les traitements dégradants infligés au prisonnier.

En 1928, le journaliste Ramón Doll écrit: « Le crime de Radowitzky n'est ni plus ni moins horrible que les crimes qui se produisent chaque jour dans les luttes électorales argentines⁵. »

En janvier 1930, le journaliste Eduardo Barbero Sarzabal du journal *La Crítica* se rend à la prison pour un entretien avec Radowitzky et publie un reportage qui produit un grand retentissement: « Radowitzky apparaît dans son habit rayé bleu et jaune avec un grand chiffre sur sa chemise et son pantalon, le 155... »

« Appel général au Peuple! » Tract en faveur de Simón Radowitzky du groupe Agrupación anarquista « Brazo y Cerebro » (Bahía Blanca 1927 IISG), Marianne Equy, mémoire de maîtrise déposé au CIRA.

RADOWITZKY!

AL PUEBLO EN GENERAL

Diez y ocho años de martirio: entre la nieve helada, soportando el azote del granizo, que fopelado por el huracanado vendaval, golpea inconspicuo los rostros humanos, dejando huellas argentinas en la carne del prisionero: bajo el terror del maltrato, que apunta constantemente al corazón del rebelde: me ahabilitado para detenerme: estancado por los bombas «letradas» con título de guardián, alcalde o director, lleva el martirio de la causa libertaria, sin que un solo momento de alegría haga olvidar en su drama cruel nuestro, frente a la turba inmensa que se llama desta del mundo por la tierra del oro o la meta de la mortifera... »

« ¿Es él [Radowitzky] [Recuerdas pueblo trabajador? »

¹ Era un muchacho de esos que en su corazón lleva un sostenimiento noble y puro, y en su cerebro de estadios paria, lleva grabado como una imagen santa, la sociedad fraternal, donde todos serían libres por ser más allá: ¡ah! pero no lo comprendí todavía. Dividido como una cosa parajera, el cuadro horrible presentado por el crimen de la patria falco. Aquel repudiable monstruo humano, que confundió con el clamor de los libertarios en 1909, el rugir infame de la metralla, para aplacar los santos labios del pueblo, que clamaba justicia y libertad. Así combato y amig: los cantoneros y carl Rosas negres, arrebatando sus senes contra su pecho, querían tendidas, muertas, atrozando el fruto de sus entrañas: los hijos, ¡oh maldición a la barbarie!

² Sobre el adquirente suelo huonense, que los trabajadores nivelaron, dando un bello aspecto a la Ciudad burguesa: se deslizaba un arroyo de generosa sangre, vertida por los que caían atrozados por las balas de la patria en la pujante jornada libertaria. Era el capricho absurdo, de los que el compo de un mismo que miente en todas sus entenas, descargaron sobre los cruceros de este siglo, el plomo luvante, arrojado a las entrañas de la tierra por manos callosas para fabricar los útiles necesarios para embellecer la vida y no para producir la muerte.

³ Por eso, el san sato, plético de ideas nobles, propias del conquistador de libre convivencia social, arroja su valiente mano para vengar los castigos y los que, por Falco, serían belados en el glorioso camino del porvenir. ¡Fue el compañero! [Radowitzky]

La ley del código, forjada por y para defensa de los ricos, no castigó al Cornele de la patria por el vendalico crimen no. Le otorgaron amplia libertad para seguir cometiendo idénticas fechorías, sin tener en cuenta que la fuerza propulsora de defensa, surge también al margen de los códigos y convencionalmente estatales. Fue pues a nuestro compañero: al que sintiendo el dolor de las madres, el llanto de los niños huérfanos, y el clamor de los compañeros, derribó al masacrador del pueblo: a este sí. No los empujados a los buzones de leyes, la codicia ni la causa que lo movió a realizar si aloc condona y condonadique abn.

Transportado a la Ushuaia maldita, donde la vida va quedando grito a grito, entre el hielo y la culpa del «miser», mancado por los marizadores a sueldo, Radowitzky lleva ya 18 años. Este pueblo trabajador representa la más grande infamia que se puede concebir. Radowitzky ignora totalmente. Un esclavo: « ¡deber pues, tenemos todas ya que nos proclamamos de humanos luchadores, deteases de zualas: todas las witzky; traecto a nuestro seno, reintegrarlo a la vida: arrojado a los que se ensaban con su débil cuerpo por que anhela justicia. Esto debe ser nuestra bandera de combate: luchar sin descanso hasta lograr nuestro justo derecho.

⁴ ¡Hombre y mujer del pueblo!

⁵ La lucha para libertar a SIMÓN RADOWITZKY ya empezó, súmate a ella con amor. Dónde sepas que se levanta tribuna: sean quien sean los que organizan el acto, en cuanto se declare la huelga ¡no esperes más! A la calle y a la lucha.

Bahía Blanca Agrupación anarquista «Brazo y Cerebro» 1927.
Agrupación Anarquista «Brazo y Cerebro», Bahía Blanca, 1927
International Instituut Social Geschiedenis de Amsterdam

Hombre y Mujer del Pueblo

En las sociedades humanas hay seres que, tarados por toda la degeneración que la sociedad puede acumular en un individuo, gozan y se deleitan en el dolor de la humanidad. De esta clase era Ramón Falcón, jefe de policía que en 1909 mandó saldar una manifestación en plena plaza pública, no respetando ni ancianos, mujeres y niños, y la sangre obrera corrió a raudales anegando las calles de Buenos Aires para satisfacción de aquel monstruo.

RADOWITZKY fue el hombre que acumuló dentro de sí todo el dolor, de la tísica jornada, todo el sufrimiento del pueblo, y por amor al pueblo hizo lo que estaba en todos los corazones.

Y la casta privilegiada ha tomado su venganza, sinetes y cobardes. 18 años en Ushuaia, 18 años de encierro bajo el desteñido Simón. Lo están matando lentamente y gozan en su sufrimiento.

Es preciso que esto acabe. El pueblo debe salvar al hombre que por él entregó su libertad; debemos salvarlo como lo que es.

Hombre o mujer del pueblo, haz algo, trabaja, agita, sumate a los que luchan por liberarlo, formando así la legión de avanzada que destruirá las cárceles y formará una sociedad de libres e iguales.

Por Radowitzkylibre, a la calle, a la acción!

El C. de Agitación - Bs. Aires

« Aux Hommes et Femmes du Peuple! »
Tract du comité de soutien réclamant la libération de Simón Radowitzky (1927 IISG).

Por Simón Radowitzky
A LAS MADRES.

Vosotras que acariciando el vuestro feo donde se arrulla el fruto de vuestro amor sagrado, soñáis con un hijo libre, fuerte y bueno que estará siempre dispuesto a rescataros, un beso ardiente en vuestros labios cuando una pena invade vuestro ser. Que sabéis del sacrificio enorme que cuesta traerlo a la vida y criarlo hasta que es hombre, que lleva como le falta el pan y estáis alegres cuando él alegre acaricia vuestra frente, pensad. Recordad que Radowitzky tiene madre y que ella lleva sin embargo mientras el hijo de sus entrañas muere en el presidio de Ushuaia, por amor a todas las madres, por las libertades de todos los humanos.

¡Ruje entonces! Propaga la huelga general para el 14 de Noviembre ¡Por la libertad de Radowitzky compañeras!

Dr. Radowitzky
Buenos Aires, Argentina

1928

Agrupación Anarquista "Brazo y Cerebro", Bahía Blanca, noviembre de 1928
International Institute Social Geschiedenis de Amsterdam

« Pour Simón Radowitzky, Aux mères ». Tract du groupe Agrupación anarquista « Brazo y Cerebro » (Bahía Blanca 1928 IISG). Marianne Equy, mémoire de maîtrise déposé au CIRA.

LA PROTESTA
SUPLEMENTO QUINCENAL
AÑO VII
N.º 227
MARTES, 20 DE MAYO DE 1928
El Director: M. G. G. G.



Simón Radowitzky

SUMARIO DE ESTE NUMERO:

PROTESTA POR LA LIBERTAD DE RADOWITZKY POR SU MADRE - MARIE FALCON. EL SACRIFICIO DE UN HOMBRE POR SU PAIS - LA PROTESTA DE LA COMPAÑIA (FR. ANTO). EL SACRIFICIO DE UN HOMBRE POR SU PAIS - LA PROTESTA DE LA COMPAÑIA (FR. ANTO). EL SACRIFICIO DE UN HOMBRE POR SU PAIS - LA PROTESTA DE LA COMPAÑIA (FR. ANTO). EL SACRIFICIO DE UN HOMBRE POR SU PAIS - LA PROTESTA DE LA COMPAÑIA (FR. ANTO).

La Protesta
suplemento quincenal, mai 1928
(CIRA Lausanne).

algunos de estos seres privilegiados preparaban su vida en el extranjero, y a fin de evitar su deserción en los momentos más críticos ha sido creado este Consejo Nacional de Defensa, y

EL 10

A tes TA, los yo rio, pen mos narf y e de mer por que qués des e tes abri

RADOWITZKI
PRESO EN
FRANCIA

Por una carta aérea que nos acaba de llegar del camarada Ismael Martí, quien con Alaz y otros compañeros logró salvar su vida al cruzar la frontera francesa, nos enteramos que a Simón Radowitzky lo tienen detenido en Francia "por carecer de papeles".

Esperamos de todo corazón enterarnos de que ha podido lograr ser libertado. Su condición de revolucionario íntegro merece el permanente recuerdo que todos le guardamos.

« Radowitzky est en France ».
Extrait du journal La Protesta, 1939.

En avril 1930, l'épouse du directeur du journal *La Crítica*, Salvadora Medina de Botano, obtient l'indulgence du président radical Hipólito Yrigoyen qui décide sa libération le 14 avril, peu de temps avant le coup d'État du général Uriburu, le 6 septembre suivant. Pour ne pas provoquer trop de réactions hostiles de la police et de l'armée, le décret est noyé au milieu de 110 autres, ce qui n'empêche pas les journaux de titrer: « *Fue Indultado Simón Radowitzky* ».

Radowitzky doit quitter l'Argentine et partir pour Montevideo le 14 mai. À son arrivée, il ne possède aucun autre document que son titre d'expulsion et il est retenu quelques heures par des fonctionnaires embarrassés. Dehors, quelques amis manifestent en criant: « *Viva el anarquismo! Viva Simón!* »

UN MILITANT RÉVOLUTIONNAIRE

Il n'abandonne pas la lutte contre l'injustice et pour ses idéaux libertaires. Il retrouve du travail comme métallo et participe à la lutte contre le dictateur Gabriel Terra, auteur d'un coup d'État le 31 mars 1933. Il est à nouveau arrêté au titre de la « *ley de extranjeros indeseables* ». On l'invite à quitter rapidement le pays et il est assigné à résidence « *à son domicile* ». Ses amis lui déconseillent de désobéir pour ne pas créer de précédents fâcheux pour la cause révolutionnaire. Il est immédiatement déporté à l'Isla de Flores, un îlot au milieu du Rio de la Plata, mais son avocat trouve un vice de procédure pour le faire libérer: l'assignation à résidence à domicile ne pouvait être valable puisqu'il logeait dans une pension de famille!

En mars 1936, il part pour Sao Paulo au Brésil. Quelques mois plus tard, on le retrouve en Espagne, sur le front d'Aragon comme milicien dans la 28^e division anarcho commandée par

Gregorio Jover. Mais sa santé précaire après tant d'années de souffrances l'oblige à rester sur Barcelone où il milite à la Commission culturelle de la CNT, la centrale anarchiste.

Après la victoire des franquistes, il est interné au camp de Saint-Cyprien. Il est libéré et s'exile au Mexique en changeant d'identité, prenant le nom de Raúl Gómez et se déclarant espagnol. Il travaille comme employé au consulat d'Uruguay et participe aux activités de la section locale de l'International Rescue and Relief Committee en aide aux réfugiés politiques venant d'Europe. Malade, il réussit à travailler de temps en temps entre des séjours à l'hôpital.

Il reste au Mexique jusqu'à sa mort à 65 ans, le 29 février 1956.

Avec la disparition de Radowitzky « *s'en allait l'un des derniers survivants de la Révolution russe de 1905 et l'un des plus purs idéalistes du mouvement ouvrier international* » selon Augustin Souchy⁶.

En novembre 2003, les manifestants réunis sur la place Ramon Falcon à Buenos Aires ont décidé de la rebaptiser Simón Radowitzky. ■

Pierre-Henri ZAIMMAN

4. Association Internationale des Travailleurs constituée à Berlin en 1922.
5. Cité par D.A. de Santillán, *Una campaña solidaria y justiciera por la libertad de Simón Radowitzky*, Mexico, Grupo de Amigos de Simón Radowitzky, 1956.
6. Augustín Souchy, *Una vida por un ideal*, Mexico, Grupo de Amigos de Simón Radowitzky, 1956.

« Simón Radowitzky en el Uruguay » / Luce Fabbri (La Protesta, 1957).

LUCE FABBRI

Simón Radowitzky en Uruguay

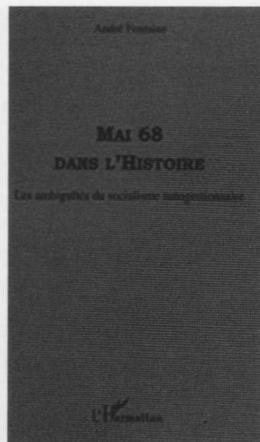


en cambio, el resultado de una guerra interior madurada en el sufrimiento, que había luchado para devolver intacto a la gran familia de los que luchan por la libertad, un espíritu de veinte años, en un cuerpo de cuarenta, debía esa confianza juvenil a las ilusiones de la ingenuidad, sino al optimismo sereno del "hombre de buena voluntad". Si los peores delincuentes, en Ushuaia, se trataban en su presencia las palabras soeces, no lo hacían por compasión hacia el niño, sino por respeto hacia el hombre.

Después de tantos años de frío, de nieve, de hielo, era agradable para él, tenderse al sol, en una de estas hermosas playas del Uruguay. Hablaba de sus penas de pre-compañero, y de los numerosos amigos, que su patética vida le habían procurado. Debía compensar más de 20 años de ausencia de la vida como de un mundo de amigos, y hijos de amigos. Yo, que había recibido una hermosa carta, me creí obligada a reprocharle esas profundidades, hecha de amor a los hombres, de escrupulosidad moral y de poder mismo, gentileza que se traducía generalmente, en una natural cordialidad, pero que puede expresarse en brusquedad, en cuanto la sensibilidad moral llega a ser tocada.

De su vida de militante en el Uruguay, otros pueden hablar con mayores conocimientos y más orden, y espero que lo hagan. Yo puedo mencionar algunos momentos...

lucha más sencilla y eficaz; en unas lanchas, él y cuantos compañeros más, rodearon al buque atracado en un muelle del puerto, y prepararon a bordo, obli-



Mai 68 dans l'Histoire
Les ambiguïtés du socialisme autogestionnaire
André Fontaine
L'Harmattan, 2010,
312 pages, 21,50 €

« Ce qui m'a le plus frappé, le plus étonné, ce ne sont pas les pluies de pavés ou les explosions des grenades lacrymogènes, ce sont tous ces gens qui, au hasard, formaient sur le trottoir des groupes de discussion qui discourent dans les amphithéâtres de la Sorbonne, dans les entreprises en grève, avec une véritable fraternité. On avait l'impression que tous pensaient que « *chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition* » et donc que chacun méritait la même considération dans ses opinions, dans son être, que ce soit les étudiants ou les ouvriers ou leur interlocuteur. S'ils aspiraient à la liberté, ce n'était pas pour jouir de leurs biens, mais pour faire exploser les contraintes sociales, qu'ils qualifiaient de bourgeoises. Je dirais qu'ils étaient à la recherche d'un nouveau contrat social où la fraternité engendrerait l'égalité dans une liberté retrouvée. Cet idéal humain a été synthétisé dans le mot « autogestion », remis à la mode malgré ou à cause de son imprécision. Mais toutes ces aspirations sont tombées sur

une société prise au dépourvu, et immédiatement sont remontés en première ligne des idéaux ou des intérêts hors saison. Les ambitions libertaires antibourgeoises n'ont pu éviter de se réduire à la seule perspective politique de la doctrine communiste. À l'exception de Cohn-Bendit, proche de l'anarchisme, tous les acteurs politisés se sont précipités sur le socialisme comme avenir radieux offert à tous ces manifestants. Le socialisme réel des pays communistes bouchait bien cet horizon, mais il y eut encore des trotskistes ou des maoïstes pour expliquer qu'ils réussiraient à éviter cet écueil et qu'ils parviendraient à ériger

le prolétariat en classe dirigeante. [...] Ce manque d'imagination politique a pesé lourd et doit être porté en défaveur des groupuscules.

Face à ces imprécisions, le parti communiste fut le seul à avoir une position bien arrêtée: il était contre toute avancée nouvelle. Il est certain qu'il a tout fait pour casser les initiatives qui risquaient de déstabiliser l'ensemble d'une société dans les archaïsmes de laquelle il trouvait sa raison d'être. [...] Pour moi, il est responsable du rétablissement de la situation par de Gaulle, car, sans cet allié, la bourgeoisie nationale, ébranlée dans ses fondements par beaucoup de ses fils, aurait cédé la place à des hommes moins marqués par une politique sans âme. [...]

Le gouvernement a vacillé devant une remise en cause aussi profonde et, en

son sein, beaucoup de responsables n'étaient pas loin de penser qu'ils méritaient en partie cette volée de bois vert; sinon on ne comprendrait pas les tergiversations. Les jours passant, chacun est revenu à ses petits intérêts politiques et les démissions sont restées limitées aux plus touchés dans leurs convictions humaines: Peyrefitte, Pisani ou Capitant. Pour sauver sa place que ne ferait-on pas en politique? Les grandes manœuvres de la descente des Champs-Élysées par tous les « godillots », la visite à Massu et le recours aux élections furent des habiletés tactiques du général de Gaulle; à mon avis, elles n'honorent ni leur auteur ni ceux qui s'y sont prêtés. Que des hommes discrédités par leurs responsabilités et par leur adhésion à une société aussi unanimement condamnée aient cru qu'ils pouvaient encore rester droits dans leurs bottes avachies et eux-mêmes présider à des réformes, imposées par ceux qu'ils réprouvaient et réprimaient, est d'une cécité politique qui les discrédite doublement. Comme l'avait fort bien remarqué Mendès-

France, le seul service qu'ils pouvaient rendre à la nation, c'était de s'en aller. [...]

Dans les documents que j'ai conservés, j'ai eu la surprise de relire dans l'Express (n° 883, 20-26 mai 1968) un article de Jean-Jacques Servan-

Schreiber, « Le défi et la renaissance », où l'auteur remarque: « *C'est aujourd'hui l'invention des "systèmes d'informatique", liés à l'ordinateur qui, remettant fondamentalement en cause les modes de transfert, l'assemblage des éléments de décision, et la répartition des pouvoirs intellectuels, dans la plupart des disciplines, rend possible la critique radicale de la société industrielle traditionnelle.* » On peut dire que je n'ai rien inventé et que le journaliste se montre un des meilleurs adeptes du matérialisme historique. Il termine: « *Et la renaissance intellectuelle, dont le signal a été donné, aura des conséquences politiques évidemment profondes, dans ce pays comme dans les autres, à mesure qu'une nouvelle démocratie européenne, aussi "directe" que possible, va s'élaborer dans un douloureux enfantement.* » Les raisons du mouvement fort bien analysées, il se place du côté de ceux qui vont tirer les marrons du feu et un maximum de privilèges.

Ayant vécu d'assez près ces folles journées de Mai, je n'en avais pas compris les causes, d'autant que je n'étais pas encore tombé dans la potion magique. L'heure n'était pas à la réflexion et ce n'est qu'après quelques années d'expériences politiques et syndicales que j'ai entrevu quelques explications. En revanche, il est clair que je m'étais trouvé en accord avec la remise en cause profonde d'une société inégalitaire. »

En 1968, l'auteur a 40 ans et est membre du PSU, sans être un militant actif. Il est enthousiasmé par les événements de Mai 68, qui ébranlent la vieille société bourgeoise, forteresse d'inégalités, de violence et de mépris, mais aussi le parti communiste, défendant sa mainmise sur la classe ouvrière à coups de mensonges et de retournements opportunistes. Dans les années qui suivent, participant aux débats de l'extrême gauche se réclamant du marxisme, il en vient à s'interroger sur l'apparition du socialisme autogestionnaire, cette étoile filante qui éclairera les luttes sociales du début des années 1970. En 1975, il élabore un modèle reliant les divisions politiques et syndicales du salariat à l'évolution du système productif. C'est ce modèle qu'il utilise pour proposer une lecture de Mai 68 dans l'Histoire et de l'évolution politique de la France depuis cette date.



D'Alger à Mai 68, mes années de révolution

François Cerutti

Spartacus, 2010,
170 p., 13 €

« Depuis le 3 mai l'occupation du Quartier latin s'est amplifiée. [...] Ce que je pense alors c'est que le mouvement qui est en route est dans une phase offensive et que les barricades qui sont en train de s'ériger font partie d'une pratique défensive. Les « révolutionnaires », dans une logique qui leur est propre, ont mis la main sur un espace, cherchant à territorialiser un mouvement qui par essence est déterritorialisé. À mes yeux, il eût mieux valu rester dans l'esprit du 3 et du 6 mai et se jouer des forces de l'ordre en les harcelant dans la dispersion et l'extension du territoire de jeu. Je me suis demandé parfois si ces barricades ce n'était pas une sorte de « rejeu », comme un écho du passé arrivant dans le présent à la manière d'un boomerang. Malgré tout, on avait l'impression qu'une espèce de synergie interne à la foule ici rassemblée s'était mise en route et que le rationnel n'était plus dans l'ordre des choses, une seule chose comptait, en découdre avec la police. [...]

Y a-t-il eu des morts cette nuit-là dans les combats ? On sait aujourd'hui que de Gaulle voulait « tirer dans le tas ». Son argument était qu'une ville ne peut pas se réveiller avec des barricades... Un dispositif militaire était d'ailleurs prêt à intervenir... C'est Pompidou qui a renversé la situation, refusant que les forces de l'ordre tirent à balles réelles. Ce financier avait compris qu'il était possible de canaliser toute cette énergie sociale pour secouer les forces d'inertie du vieux capitalisme industriel hérité du XIXe siècle. Pompidou a ainsi contribué à mettre en place la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui. Ce soir du 10 mai m'apparaît aujourd'hui comme le choc tectonique entre, d'une part, un ensemble de formes sociales et économiques qui s'étaient constituées au XIXe siècle et, d'autre part, de nouvelles forces du capitalisme dont la naissance pourrait être symboliquement datée de cette nuit-là.

Quelques jours plus tard, c'est l'occupation des facultés. Jacques Baynac et moi nous retrouvons à Censier. C'est d'abord une altercation musclée avec des trotskistes lambertistes qui veulent « prendre le pouvoir ». Puis nous voilà au troisième étage de cette faculté parmi les animateurs d'un Comité d'action travailleurs-étudiants qui reste pour moi une expérience inoubliable. Tous les soirs, de 100 à 300 délégués de comités d'actions d'entreprises du Grand-Paris viennent faire le point sur l'état de la lutte dans leurs entreprises. Un véritable débat sur les actions éventuelles à mener a lieu publiquement. Des tracts sont rédigés. Nous utilisons le matériel de reprographie de la faculté. Des volontaires s'associent aux ouvriers des entreprises pour aider à diffuser les tracts et bien souvent en découdre avec les

Nous pensions que nous vivions la mise en place d'un Conseil ouvrier du Grand-Paris.

syndicats en place. On va devant les grosses boîtes comme Renault ou Citroën pour essayer de prendre des contacts en prenant la parole. Un véritable maillage entre des petits groupes commence à naître.

Parfois on déborde du troisième étage. Un jour, alors que je suis avec un copain au deuxième étage, au milieu d'étudiants débattant du problème de leurs « débouchés professionnels », on leur propose, afin de résoudre « définitivement cette question », de brûler tous les dossiers étudiants. Devant le tollé général déclenché par cette intervention, je me rends compte que nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde.

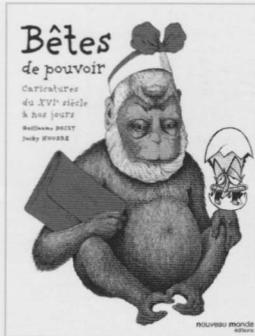
Avec le même copain, dans la nuit du lundi 20 mai, nous allons porter la « contradiction » au débat qui se déroule à l'Odéon. Alors que nous chahutons un peu fort au premier étage et que le service d'ordre veut nous ceinturer, nous sautons en nous lançant dans le vide vers l'orchestre, en poussant des hurlements. Une fois sur nos jambes, alors que les gens s'enfuient

autour de nous, nous annonçons que ce lieu ne vaut pas mieux que d'être transformé en pissotière publique. Quelques instants après nous sommes évacués. Par chance le responsable du service d'ordre, un

anarcho-conseilliste, que j'avais rencontré place de la Contrescarpe, me reconnaît et nous pouvons partir sans dommages.

Nous sommes quelques-uns de La Vieille Taupe, quelques militants du Groupe de liaison et d'action des travailleurs (GLAT) ainsi que les premiers membres du Comité d'action travailleurs-étudiants à animer son activité. Dans les derniers jours, Mustapha Khayati, de l'Internationale situationniste, est venu nous rejoindre. Notre pratique lui semble plus intéressante que ce qu'il a pu voir ailleurs. Ce qui nous caractérise, c'est notre distance par rapport aux méthodes léninistes et notre volonté absolue de rester dans le cadre d'une pratique de la démocratie ouvrière dont nous pensons être les gardiens. On se veut « conseillistes ». Nous pensions que nous vivions la mise en place d'un Conseil ouvrier du Grand-Paris. Ce Comité d'action travailleurs-étudiants, qui prendra le nom de Comité interentreprises, continuera à fonctionner pendant un an après le retour à l'« ordre bourgeois ».

Né à Alger en 1941, l'auteur, après une jeunesse mouvementée en métropole, devient insoumis et part pour le Maroc, puis l'Algérie où il travaille dans une entreprise autogérée de 1962 à 1965. Il est alors membre de la IV^e Internationale. Revenu en France en 1965 après le coup d'État de Boumédiène, il fait plusieurs mois de prison lors de son service militaire. Il anime ensuite la librairie La Vieille Taupe où il lit les Cahiers Spartacus, la collection de Socialisme ou Barbarie, Marx, Engels, Victor Serge, Karl Wittfogel et Lewis Mumford, avant de participer aux événements de mai qui renforcent sa conviction que les vieilles organisations du mouvement ouvrier sont des piliers de l'ordre existant qui doivent être balayés pour que le monde change de base. Son itinéraire le mène de la IV^e Internationale aux courants marxistes non léninistes proches des Cahiers Spartacus, soulignant au passage l'abîme qui sépare la Vieille Taupe des années 1960 de sa résurgence ultérieure qui s'est associée « avec des nostalgiques du nazisme, des antisémites, le Front national » pour promouvoir le négationnisme.



**BÊTES DE
POUVOIR**
CARICATURES
DU XVI^e SIÈCLE
À NOS JOURS
de Guillaume Doizy
et Jacky Houdré
Ed. du Nouveau Monde,
256 p., 35 €

La caricature animale au service du combat politique

Du « Tigre » Clemenceau aux éléphants du Parti socialiste, des « corbeaux » catholiques à l'insulte de « chien » lancée à George W. Bush lors d'un déplacement en Irak (décembre 2008), du coq français à l'ours russe, la métaphore animalière ne manque pas d'atouts pour qualifier et disqualifier les « bêtes » politiques qui nous gouvernent, les élites sociales, religieuses et culturelles, ou même incarner les États et encore les partis. La caricature, depuis Luther et la Réforme, imprégnée de culture populaire, religieuse puis savante, inflige à ses ennemis les pires régressions animales, puisant dans un vaste bestiaire des arguments à charge ou plus rarement à décharge. Depuis la nuit des temps, la pensée humaine, métaphorique par excellence, interroge son rapport au règne animal pour mieux se définir. La bête permet souvent de dénigrer l'autre, l'adversaire, l'ennemi, de lui dénier toute humanité. Depuis Lucas Cranach en Allemagne ou Gillray, Rowlandson et Cruikshank dans l'Angleterre de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à Daumier et Gill avant 1900, Sennep et Cabrol dans les années 30 ou Siné, Charb ou Plantu aujourd'hui, dans la propagande dessinée américaine, européenne ou soviétique, quasiment tous les dessinateurs ont trouvé dans la bestialisation caricaturale une rhétorique impertinente et parfois injurieuse pour mettre en scène, de manière fascinante et virtuose, les tensions politiques et sociales.

Dans ce très bel ouvrage comprenant plus de 530 illustrations en couleur, gravures, dessins de presse, cartes postales illustrées, affiches politiques, feuilles volantes, Guillaume Doizy et Jacky Houdré analysent pour chaque animal la symbolique à l'œuvre depuis le XVI^e siècle. Qu'il s'agisse de mettre en scène les rap-

ports de forces des puissances « européennes » après 1600, de dénoncer le catholicisme, l'impérialisme de Napoléon I^{er}, l'Empire de Napoléon III, la personne de Guillaume II pendant la Première Guerre mondiale, celles de Hitler et Staline ensuite, ou celle de Sarkozy aujourd'hui, qu'il s'agisse de fustiger tel ou tel type social ou ethnique, la métaphore animalière sert tous les camps, toutes les propagandes.

Les auteurs de cet ouvrage superbement mis en page montrent les continuités et les ruptures dans ce recours à un bestiaire convoqué pour des spécificités physiques ou comportementales. Si nombre d'espèces jouissent d'une symbolique stable à travers le temps, certaines disparaissent du bestiaire (comme le hanneton très présent dans la caricature au XIX^e) ou au contraire rentrent dans le panthéon caricatural (ainsi le mammouth, symbole d'obsolescence, ou le dinosaure, assez proche, mais parfois évocateur de prédation politique).

La caricature qui s'intéresse aux stéréotypes les plus manichéens s'empare du serpent, du vautour, de la pieuvre et de certains insectes pour dénoncer le parasitisme ou la rapacité de ses cibles. Les dessinateurs, imprégnés de culture populaire, d'expressions langagières mais aussi à certaines époques, de tradition littéraire, religieuse ou mythologique, multiplient les animorphoses en diables, hydres et autres dragons et ont fait, jusqu'à la moitié du XX^e siècle, abondamment usage des fables de La Fontaine. Depuis, les animaux mis en scène par la BD, le cinéma et le dessin animé ont largement détrôné le bestiaire traditionnel... mais l'animalisation politique des « bêtes de pouvoir » reste toujours d'actualité !

Youri VOISIN



**LA PREMIÈRE
GUERRE
MONDIALE**
DIX MILLIONS
DE MORTS
POUR UN REPARTAGE
DU MONDE
de Rémi Adam
Les bons caractères,
coll. « Éclairage »,
2010, 128 p., 8 €

Nouvelle approche de l'histoire d'une boucherie organisée

Les éditions les bons caractères – à qui l'on doit quelques rééditions opportunes comme, récemment, *Moscou sous Lénine* d'Alfred Rosmer ou *De l'oncle Tom aux Panthères noires* de Daniel Guérin – inaugurent une nouvelle collection de poche composée de titres inédits, « Éclairage ». Elle a pour ambition « de contribuer à la compréhension de la marche de l'histoire et d'apporter son éclairage sur le passé, lointain ou proche, dont l'influence se propage dans l'actualité politique ou sociale ».

D'un format de poche court (environ 130 pages), les trois premiers volumes parus sont consacrés à une *Histoire de la mondialisation capitaliste 1492-1914*, *Proche-Orient 1914-2010*, *les origines du conflit israélo-palestinien* et *La Première Guerre mondiale. Dix millions de morts pour un repartage du monde*.

Arrêtons-nous sur ce dernier, écrit par Rémi Adam, auteur chez le même éditeur de *1917. La Révolte des soldats russes en France* (2007). Clair et pédagogique, ce petit livre part des origines d'un conflit à la fois redouté par les peuples et préparé par les dominants et s'arrête sur l'entrée en guerre et le revirement de la social-démocratie qui se rallie dans tous les pays belligérants à la politique d'« union sacrée ». Il résume ensuite les principales phases du conflit, de 1914 à

1916, et analyse les transformations des sociétés en guerre avec, en particulier, l'intervention des États dans l'économie. Il revient enfin sur l'année cruciale 1917 (révolution russe, intervention des États-Unis, révoltes et mutineries sur différents fronts) et termine par la vague révolutionnaire, avortée sauf en Russie, l'armistice de novembre 1918 et des traités de paix lourds d'une nouvelle guerre.

Accompagné d'une chronologie et d'éléments de bibliographie (ouvrages scientifiques et romans ou témoignages), ce petit livre n'esquive pas les questions dérangeantes comme celles du « consentement » des soldats à la guerre. Il égratigne aussi quelques idées reçues comme celle de la situation des femmes qui, malgré l'augmentation de leur taux d'activité, non seulement n'ont pas acquis de droits supplémentaires durant ces années mais ont subi une pression sociale dès la paix revenue afin de repeupler l'Europe.

Malgré ses qualités, ce petit livre pêche, toutefois, par ses a priori en faveur des thèses léninistes dès qu'il aborde la révolution russe. Il n'en constitue pas moins un excellent ouvrage de vulgarisation sur l'événement fondateur de ce court XX^e siècle que la plupart des observateurs font justement commencer en août 1914.

Charles JACQUIER

Un témoin lucide et engagé

« L'incapacité de comprendre les événements nous met en état d'infériorité sitôt que nous sommes obligés d'y intervenir » : s'il existe un recueil d'articles propre à remédier à notre impuissance et à l'ignorance récurrente des nouvelles générations sur cette période, *Retour à l'Ouest* est celui-là.

De « l'euphorie du Front populaire à la défaite de l'an quarante », une sélection de 93 articles parus dans le journal socialiste et syndical belge, *La Wallonie*, dégage les événements internationaux de leur chape de propagande et d'intérêts partisans.

S'exprimant dans la presse radicale depuis sa jeunesse d'anarchiste bruxellois, Victor Kibalitch, dit le Rétif, puis Victor Serge, a traversé comme acteur et comme témoin les bouleversements majeurs de la première moitié du XX^e siècle dans cinq pays différents. Il a connu la propagande par le fait à Paris du temps de la bande à Bonnot, puis la prison pour avoir refusé de renier ses camarades malgré ses désaccords ; il devint typographe à Barcelone durant la tuerie de sept à huit millions de paysans et d'ouvriers de 1914-1918 ; à partir de 1919, il a été un protagoniste de la révolution et de la guerre civile en Russie, suivie de la contre-révolution masquée en URSS.

En avril 1936, libéré par exception des geôles prétoimales de Staline, il décrypte pour ses lecteurs l'énigme des disparitions ou des exécutions des vieux bolcheviks, le mystère des procès de Moscou et de leurs aveux en service commandé, les épurations dans l'Armée rouge et l'industrie : le régime élimine son passé « car il n'est pour lui ni pire reproche ni pire danger que ce simple rappel ». À l'occasion de l'anniversaire de l'insurrection de Cronstadt (1921), il assume les égarements du comité central du PC de l'URSS : « Cronstadt marque la première victoire sanglante de l'État bureaucratique sur les masses laborieuses ». Ce libre examen critique et le souci d'un pouvoir sous contrôle démocratique, souvenirs de ses principes libertaires, n'équivalent pas à une condamnation de la Révolution et des travailleurs russes : « Les heures sont venues de la fidélité la plus vraie, puisque tout est à refaire ».

Entre 1922 et 1926, il travaille comme journaliste et agent du Komintern en Allemagne et en Autriche. Dix ans plus tard, il analyse le national-socialisme comme

« un parti de déclassés, financé par le gros patronat et guidé par "un puissant faux prophète" » ; son idéologie irrationnelle exploite la haine au moyen de boucs émissaires : « L'antisémitisme s'efforce de canaliser vers le capitaliste juif le sentiment anticapitaliste des masses pauvres et en premier lieu des déclassés. »

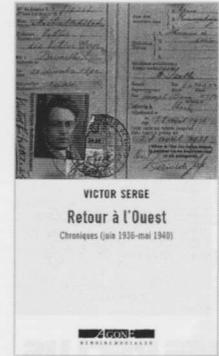
En juillet 1936, un coup d'État militaire contre le gouvernement républicain embrase l'Espagne : « Vouloir une société "plus juste, plus humaine et plus rationnelle", ce crime, aujourd'hui comme en 1871, mérite la mort aux yeux des dictateurs militaires. » L'auteur comprend que de l'issue de ce combat dépend l'avenir de la paix et le sort du mouvement ouvrier : « C'est donc bien les destinées de la civilisation occidentale, représentées le mieux par le socialisme international, que défendent aujourd'hui les milices ouvrières de là-bas. » Mais ses appels n'empêcheront pas la minorité privilégiée d'assassiner la majorité en quête de justice sociale. « Plutôt Ludendorff que Liebknecht », le mot d'ordre des classes possédantes lancé par Foch lors du traité de Versailles se diversifie : plutôt Franco que la CNT, plutôt Mussolini qu'une Italie socialiste, mais le raisonnement demeure identique. Avec le fascisme en « expédient suprême », la bourgeoisie subordonne l'intérêt général à ses intérêts privés en « une trahison permanente ».

En dépit de sa lucidité et de sa rigueur, Victor Serge se refuse à croire à la Deuxième Guerre mondiale qui vient parce qu'il la juge absurde. Une attitude qui semble justifier l'hypothèse d'Arthur Koestler qui, à la même période, écrit dans *La Lie de la terre* : « La raison la plus profonde de la faillite des socialistes, c'est qu'ils ont essayé de conquérir le monde par la raison ».

De nombreux portraits d'hommages et d'adieux – la « constellation des frères morts » –, des textes sur l'histoire, les livres, les idées achèvent de constituer ces chroniques en un précieux document historique et littéraire intemporel.

De nos jours où l'avidité sans limites du capital nous entraîne vers un naufrage planétaire, le nouveau Moyen Âge annoncé par Victor Serge ressemble plus que jamais à notre avenir : « Une civilisation s'en va, sans invasions de barbares, parce qu'elle a ses propres barbares, d'autant plus inconscients et cruels qu'ils sont ses maîtres. »

Hélène FABRE



RETOUR À L'OUEST
CHRONIQUES
(JUN 1936-MAI 1940)
de Victor Serge
Agone,
coll. Mémoires sociales,
2010, 400 p., 23 €

Luttes ouvrières dans la Chine communiste

Cette brochure fort intéressante a été rédigée par un collectif qui se dénomme « nousvoulontout ». Elle décrit, et analyse à l'aune d'une solide culture marxienne, un phénomène qui est en soi un fait social dont on ne peut ignorer le sens et l'ampleur. La résistance du prolétariat chinois dans un contexte de développement du capitalisme mondialisé est une réalité mal connue, pour ne pas dire ignorée, dans tous les cas largement sous-estimée. Pourtant, le nombre croissant de grèves et de soulèvements ouvriers, plus ou moins violents, en Chine, est, même s'il reste difficile à mesurer, une réalité aux résonances historiques et politiques qui devrait avoir un écho chez nous. Les auteurs la décortiquent avec une rigueur et un soin qui instruisent le lecteur et attisent son envie de savoir, de comprendre sa portée et sa signification.

« Les incidents de masse » sont passés, nous dit-on, de 8 700 en 1993 à 120 000 en 2008 et 58 000 au 1^{er} trimestre 2009.

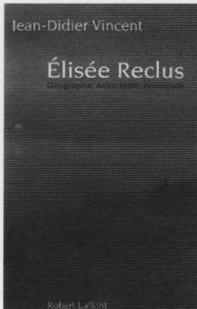
Le texte est constitué de deux extraits déjà publiés dans la revue *Échanges*, deux écrits signés d'Henri Simon, et surtout de passages du livre de Bruno Astarian, *Luttes de classes dans la Chine des réformes, 1978-2009* édité par les éditions Acratie en 2009, avec une réactualisation inédite de l'auteur.

La brochure est disponible pour 2 euros à la librairie Galerie de la Sorbonne, 52, rue des Écoles (Paris, V^e), à la librairie le Point du jour, 58, rue Gay-Lussac (Paris, V^e) et à la librairie Libertaire, 145, rue Amelot (Paris, XI^e). Elle est aussi téléchargeable en PDF sur Internet : <http://infokiosques.net/spip.php?article790>

Jean-Luc DEBRY



INCIDENTS DE CLASSE EN CHINE
LES TRAVAILLEURS CHINOIS CONTRE LE CAPITAL MONDIAL AU XXI^e SIÈCLE
SLND, 38 p., 2 €



**ÉLISÉE RECLUS,
GÉOGRAPHE,
ANARCHISTE,
ÉCOLOGISTE**
de Jean-Didier Vincent
Robert Laffont,
2010, 426 p., 22 €

Une nouvelle biographie d'Élisée Reclus

La première chose qui frappe dans cette nouvelle biographie d'Élisée Reclus – la précédente, écrite par Hélène Sarrazin, *Élisée Reclus ou la passion du monde*, était parue en 2004 aux Éditions du Sextant – c'est la personnalité de son auteur. Ancien directeur de l'Institut de neurobiologie Alfred Fessard du CNRS, le neurobiologiste Jean-Didier Vincent est professeur émérite à la faculté de Médecine de Paris-Sud et président du Conseil national des programmes au ministère de l'Éducation depuis 2002. Il est également membre de l'Académie des sciences et de l'Académie nationale de médecine et de plusieurs institutions similaires à l'étranger. Il a été membre jusqu'en 2009 du directoire de la Fondation pour l'innovation politique dont l'article 1^{er} affirme son rattachement « *aux idées politiques de droite et du centre* » et dont le président d'honneur est Jérôme Monod, un proche de Jacques Chirac.

Jean-Didier Vincent est donc fondé à parler de lui comme d'un « mandarin » (<http://www.ofit.eu/entretiens/article/entretien-avec-jean-didier-vincent>), aux antipodes, serait-on tenté d'ajouter, d'une personnalité comme Élisée Reclus. Mais, dans le même entretien, il vante « *l'indépendance politique totale* » de ce « *think tank* », pourtant de droite jusque dans ses statuts, et avoue « *venir de l'autre bord* », avant de se qualifier d'« *anarchiste de la fondation* ». C'est certain : Jean-Didier Vincent n'est pas dénué d'humour et aime manier le paradoxe.

Natif de Sainte-Foy-la-Grande (Gironde) comme Élisée Reclus (1830-1905), et protestant comme lui, il n'en livre pas moins une biographie attachante de l'auteur de *L'Homme et la terre*. Divisé en trois parties (le ruisseau,

la rivière et le fleuve) qui s'inspirent du livre préféré de Reclus, *Histoire d'un ruisseau*, l'auteur suit son héros de son enfance en Aquitaine, puis lors de ses études en Allemagne et au cours de ses voyages en Europe puis en Amérique. La découverte de l'esclavage en Louisiane le marque profondément et heurte violemment son besoin d'égalité et de justice sociale. Après s'être fait explorateur et apprenti colon en Colombie, Reclus revient en France où il entre à la Société de géographie en 1857, avant de devenir un des piliers du mouvement anarchiste. Engagé dans la Commune de Paris, il est fait prisonnier. Condamné à la déportation, il en réchappe de peu grâce aux interventions de nombreux savants anglo-saxons. Exilé, Reclus n'en poursuit pas moins sa double activité de géographe et de militant anarchiste jusqu'à la fin de ses jours.

Ceux qui connaissent son parcours n'apprendront rien de vraiment nouveau, mais tous les autres liront cette nouvelle présentation de l'itinéraire du géographe anarchiste avec plaisir et intérêt car elle est (bien) écrite avec empathie et donne à lire de nombreuses et longues citations de l'œuvre de Reclus – malheureusement pas toutes référencées –, utilisant à bon escient sa correspondance pour donner plus de chair au personnage.

Sans prétendre à une radicale nouveauté, cette biographie contribuera sans doute à sortir un peu plus Élisée Reclus du ghetto des auteurs anarchistes qui n'intéressent que les convaincus d'avance et permettra peut-être une prise de conscience plus large de l'indispensable lien entre la critique sociale libertaire et l'exigence environnementale que Reclus fut l'un des premiers, sinon le premier, à souligner.

CJ



**LE JOUR
OÙ MON PÈRE
S'EST TU**
de Virginie Linhart

Points, 2010
(1^{re} éd. Seuil 2008),
206 p., 6 €

Enfants de maoïstes, psychanalysez-vous !

Robert Linhart a été une figure majeure du mouvement maoïste en France, auteur d'un best-seller dans les années 1970 intitulé *L'Établi*. Les intellectuels étaient alors appelés à « s'établir » en usine et à y militer. Autour de 68, la flambée maoïste a été aussi virulente qu'éphémère et des centaines de jeunes se sont enthousiasmés pour une certaine vision de la révolution, avec comme objectif premier de remplacer le capitalisme par une société sans classe. Une partie d'entre ces idéalistes y laissèrent quelques plumes, tandis que d'autres, dirigeants de premier plan, ont bien vite abandonné la cause pour embrasser des carrières brillantes. Ces « intellos » (sauf exception, comme le trotskiste Krivine par exemple) n'ont pas su résister à l'après-68 et les sirènes du pouvoir journalistique, économique ou politique se sont montrées plus séduisantes que l'âpreté du militantisme en période de recul.

La fille de celui qui fut le principal dirigeant de l'Union des jeunes communistes (marxistes léninistes, UJC-ML), un des groupes « mao », tente un inventaire de l'histoire de ce père qui, un jour cesse de parler, conséquence de troubles psychologiques graves. Traumatisée par ce mutisme soudain, Virginie Linhart s'engage dans une réflexion personnelle et s'interroge sur la manière dont les enfants des principaux dirigeants politiques de 68 ont de leur côté vécu leurs jeunes années de fils ou de filles d'activistes engagés corps et âmes pour la cause (du peuple, évidemment !).

Dans son enquête exploratoire et cathartique, Virginie Linhart questionne la progéniture de Roland Castro, Benny Lévy, Alain Geismar, André Glucksman, Henri Weber, Alain Krivine, Blandine Kriegel, etc. Du beau monde

assurément, pour certains devenus sarkozystes émérites aujourd'hui !

Les soixante-huitards, anciens maoïstes ou non, goûteront sans doute ce rappel des faits vus de l'intérieur. Certains lecteurs se désoleront de voir que l'engagement des parents, fut-il éphémère, porteur d'espoir de révolution à l'époque et plein de générosité, n'a pas produit une nouvelle génération de combattants, loin s'en faut.

L'ouvrage révèle que les enfants des dirigeants gauchistes, nés autour de 68, traumatisés par des parents délaissant le plus souvent leur devoir parental pour la cause, se sont coulés dans le moule de leur époque. Ils revendiquent une éducation conformiste pour leurs propres rejetons (leurs parents militaient pour l'auto-éducation, la vie collective, la fin des tabous sur la nudité), s'intégrant dans des carrières d'intellectuels classiques, virant religieux pour certains (le fils de Benny Lévy a suivi en cela l'évolution de son père), se disant parfois attirés par le fric, etc.

Le livre, très bien écrit, rappelle une époque assez fascinante où une génération bourrée d'idéaux généreux avait décidé d'en découdre avec les injustices du monde. L'œuvre de Virginie Linhart laisse néanmoins songeur : la psychanalyse de ces filles et fils de dirigeants qui ont pour la plupart renoncé rapidement à leur engagement présente-t-elle un véritable intérêt, au-delà de la mise en scène des égos ? Au-delà du courage qui consiste à faire l'inventaire de son enfance et des difficultés rencontrées, on se demande tout de même si ces rejetons somme toute sociologiquement plus que favorisés ont quelque chose à nous apprendre.

Guillaume DOIZY

Étudier le passé pour essayer de comprendre l'actualité

L'analyse des rapports complexes qu'ont entretenus les trois religions monothéistes issues de la même tradition, chronologiquement, la juive, la chrétienne et la musulmane, est un des éléments de la compréhension de la situation si complexe du Moyen-Orient et de ses conséquences.

Mark R. Cohen, professeur à l'université de Princeton, dans un ouvrage enfin traduit (l'original date de 1994), se livre à une comparaison approfondie de la situation des Juifs au Moyen Âge dans les mondes chrétien et musulman et relève deux facteurs qui fondent la différence de leur statut dans ces deux entités : les chrétiens rendent les Juifs coupables de la mort du Christ « fils de Dieu » et les accusent de déicide alors que les musulmans ne considèrent le Christ que comme un de leurs prophètes. Sur le plan politique et sociétal, les royaumes chrétiens sont assez homogènes et, en dehors des Juifs, les autres minorités religieuses y sont relativement peu importantes (Maures espagnols), alors que les royaumes ou califats musulmans qui s'étendent des rivages de l'Atlantique à ceux de l'océan Indien sont multiethniques et multireligieux. La classe dirigeante, souvent d'origine arabe, est musulmane, alors que la masse de la population autochtone peut pratiquer durant des décennies, voire des siècles, d'autres religions. Ceci implique, au-delà de l'affirmation de la primauté de la religion musulmane, une prise en compte tolérante des autres communautés religieuses, en dehors de quelques poussées fondamentalistes ponctuelles dans le temps et l'espace. L'auteur donne de multiples exemples des traductions de ces différences sur les plans politique, économique et social.

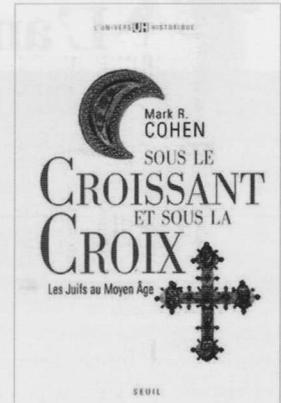
Dans le monde chrétien, le « droit des juifs », instauré à la fin du VII^e siècle par le pape Grégoire I^{er} et codifié par la bulle du pape Calixte II *Sicut Judeis* au début du XII^e siècle, censé initialement les protéger, va déboucher sur des ségrégations dans le domaine de l'habitat urbain (« juiveries », ghettos, zones de résidence...), sur le plan juridique (serment « more judaico » obligatoire pour les Juifs dans les procès, etc.) et économique (certaines professions sont interdites mais les métiers d'argent sont autorisés). Et puis il y a les persécutions, les conversions forcées (Marranes espagnols et portugais), les accusations de meurtres rituels, les massacres des Croisades, etc.

En terre d'Islam, les Juifs partagent le sort des autres communautés non musulmanes. Comme les chrétiens, ils sont des « dhimmis » soumis à la prédominance politique et sociale de la loi musulmane, admettant par le versement d'un tribut, la « jizya », cette subordination, mais jouissant du statut de sujet, ils bénéficient d'une autonomie communautaire. L'Islam prohibant les conversions forcées et permettant à ceux qui en auraient été l'objet de se rétracter, un phénomène analogue à celui de l'Inquisition est resté exceptionnel. Pour autant, Mark R. Cohen se garde bien de dresser sans nuances un tableau idyllique du sort des Juifs en terre musulmane. Il y eut des périodes de forte humiliation, des brimades, des persécutions et des massacres comme à Grenade en 1066, le plus souvent en tant que dhimmis, et au même titre que les autres, plus qu'en tant que Juifs ; mais le constat d'une meilleure situation qu'en terre chrétienne est évident.

Enfin, et ce n'est pas le moindre intérêt du livre, l'auteur examine le choc des mémoires, le liant à leur transmission faussée en partie par la dissymétrie des sources écrites, plus abondantes concernant la rive nord de la Méditerranée que sa rive sud. En le liant aussi aux interférences que provoque la situation conflictuelle qui perdure au Proche-Orient. Le « mythe d'une utopie interreligieuse » déjà rencontré dans le Moyen Âge tardif, aurait ainsi été fortement développé par les historiens juifs allemands du XIX^e siècle qui critiquaient de la sorte le traitement subi par les Juifs en Europe chrétienne, particulièrement en Europe orientale. Cette vision aurait été récupérée par les Arabes lors de la création d'Israël, comme une « arme de propagande contre le sionisme », lequel serait responsable d'avoir brisé l'harmonie qui aurait régné jusqu'alors entre Juifs et Arabes dans la Palestine ottomane. Cette « mythisation » de l'histoire aurait généré un « contre-mythe » présentant une « conception néo-lacrymale de l'histoire judéo-arabe » portée par des historiens comme Bat Ye'or, aussi éloignée que la première de la réalité.

À des fins d'actualisation des sources et des thématiques depuis 1994, l'éditeur a inclus en complément une très utile postface de l'auteur qui se conclut sur un espoir de réconciliation entre les Juifs et les musulmans, « quand un juste règlement politique du conflit israélo-palestinien aura été trouvé », pour se souvenir « des périodes où ils vécurent ensemble sans grandes violences ».

Pierre-Henri ZAIDMAN



SOUS LE CROISSANT ET SOUS LA CROIX
LES JUIFS AU MOYEN ÂGE
de Mark R. Cohen
(traduction de Jean-Pierre Ricard)
Seuil, 2008, 447 p., 23 €



BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à partir du numéro 165
Un an (4 numéros) : 34€ – Étranger : Europe : 36€, autres : 38€ (par avion)
Tarif spécial étudiant et chômeur : 20€ – Tarif de soutien : à partir de 40€

Nom Prénom
Adresse
Code postal Ville
Profession Adresse e-mail

Adresser bulletin et titre de paiement à : Scoop Presse - Gavroche, 52, avenue de Flandre, 75019 Paris



L'amateur de livres

Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion proposés à la vente par la librairie Floréal, qui tient à remercier les lecteurs de *Gavroche* qui lui passent des commandes et rappelle que les prix pratiqués sont très raisonnables... **Assurez-vous, toutefois, que les livres sont encore disponibles!**

- **Almanach de la chanson du peuple 1907.** Publication sociale, 1907, rare plaquette de 48 p., couverture en couleurs de Rouville, nombreuses illustrations dans le texte, très bon état..... 25 €
- **Artus (Louis), Paix sur la Terre?** Grasset, 1932, S.P. 297 p., état neuf..... 10 €
- **Butkiewicz (traducteur), Histoire moderne.** Enseignement secondaire. Éditions scolaires d'État, Leningrad, 1961, relié pleine toile d'éditeur, titres dorés, 348 p., illustré, état neuf..... 20 €
- **Cavanna, Stop-Crève.** J.-J. Pauvert, 1976, 183 p..... 15 €
- **(Collectif), Le Congrès de Tours.** Édition critique réalisée par J. Charles, J. Girault, J.-L. Robert, D. Tartakowsky et C. Willard. Éditions sociales, 1980, in-8 relié toile sous jaquette illustrée couleurs, 857 p., illustrations, biographies, bibliographies, sources et index. Neuf..... 40 €
- **Dejours (Christophe), Souffrance en France.** La banalisation de l'injustice en France. Points Seuil, 1998, 231 p., index..... 12 €
- **Desgranges (Jean), L'Existence de Dieu.** Conférence contradictoire faite par l'U.P. de Limoges. Au Sillon s.d. plaquette de 36 p., parfait état..... 8 €

- **Duboin (Jacques), La Grande Révolution qui vient et Kou l'Ahuri.** 2^e édition revue et corrigée. Fustier, 1935, Collection Ligue du droit au travail, 283 p., neuf..... 15 €
- **Faure (Paul), Le Socialisme dans l'action.** Arguments et ripostes. Librairie populaire, 1928, plaquette du parti SFIO de 32 p..... 8 €
- **Gabourd (Amédée), Histoire de la Convention.** Victor Lecoffre, 1859, 2 forts volumes in-8 brochés 568 et 543 pp., très bon état..... 35 €
- **Guyot (Yves) & Lacroix (Sigismond), Histoire des prolétaires depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.** À la mémoire de ceux qui se sont dévoués à l'émancipation des prolétaires. Brouillet s.d. (1900), In 4 relié d. basane rouge, 800 p., ensemble de 96 fascicules imprimés 2 colonnes, représentant les 2 volumes illustrés (voir Le Quillec n° 1166). Très bon état..... 100 €
- **La Chesnais, La Révolution russe et ses résultats 1904-1908.** Mercure de France, série: Les Hommes et les idées, 1908, In-12 broché 80 p. édition originale, très bon état..... 30 €
- **Lemny (Stefan), Jean-Louis Carra (1742-1793).** Parcours d'un révolutionnaire. L'Harmattan, Chemin de la mémoire 2000, 415 p. Sources bibliographies, index. État neuf..... 20 €
- **Lemmonyer (J.), Les Journaux de Paris pendant la Commune.** Revue bibliographique complète de la presse parisienne du 19 mars au 27 mai. Auteur octobre 1871 (Le Quillec n° 1492) relié demi percaline avec titre en long doré sur maroquin rouge, couverture conservée, 94 p., table alphabétique

- des journalistes, dessinateurs et gérants cités dans cet ouvrage. Exceptionnel exemplaire de cette rarissime brochure..... 120 €
- **Kropotkine (Pierre), La Conquête du pain.** Préface par Elisée Reclus. Stock Bibliothèque sociologique, 1921, 299 p. Bon état (couverture légèrement poussiéreuse)..... 25 €
- **Malaparte (C.), Technique du coup d'État.** Grasset, 1931, 295 p. (couverture défraîchie)..... 12 €
- **Marx (Karl), Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte.** Éditions sociales, 1949, 131 p. non coupé, état neuf..... 15 €
- **Priouret (Roger A.), La République des partis.** L'Élan, 1947, 279 p..... 12 €
- **Rebérioux, (Madeleine), Vive la République!** Histoire, droits et combats de 1789 à la guerre d'Algérie. Demopolis, 2009, 286 p., neuf..... 15 €
- **Renard (G.), Les Travailleurs du livre et du journal.** Octave Doin, 1925, rare ensemble des 3 volumes (277, 347 et 303 pp.) brochés sous couverture rouge rempliée, exemplaires non coupés..... 140 €
- **Rogissart (Jean), Le Temps des Cerises.** Les Mamert, 1870-1887. Sequana, 1942, relié pleine percaline verte, dos lisse, titre doré, couverture conservée (Le Quillec 2204) 253 p..... 15 €
- **Scize (Pierre), Vingt dieux de République!** Lugdunum Lyon, 1945, broché sous couverture rempliée, impression sur papier bleu, 189 p..... 10 €
- **Szabo (Thomas), Colère à Budapest.** Arthème Fayard, 1957, broché 171 p. (non coupé)..... 15 €
- **Touchard (Jean), La gauche en France depuis 1900.** Points Histoire, 1981, 414 p. index (défraîchi)..... 8 €

LIBRAIRIE FLOREAL

41, rue de la Harpe - 27000 EVREUX - Tél.: 02 32 33 22 33

Nom: Adresse:

Je vous commande les livres suivants:

Auteur	Titre	prix	
Port et emballage prix forfaitaire			4,00 €
Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal			Total

LES PHILOSOPHES DES LUMIÈRES DANS LA FRANCE DES ANNÉES NOIRES 1940-1944 de Pascale Pellerin

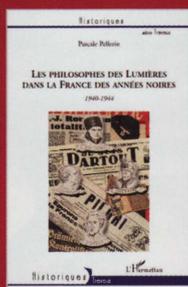
L'Harmattan, coll. Historiques, 2009, 232 p., 23 €

On associe généralement les grands philosophes des Lumières aux idées d'émancipation et de progrès. C'est donc peu dire que le travail de Pascale Pellerin sur leur réception durant l'Occupation vient éclairer un pan méconnu de l'histoire des idées et démontrer, s'il en était besoin, que la postérité des auteurs les plus connus connaît toujours des vicissitudes étranges et paradoxales. Logiquement, les figures de Montesquieu, Voltaire, Rousseau et Diderot sont honnis par l'extrême droite nationaliste et antisémite et accusés de tous les maux dont souffre la France depuis 1789 dans un discours réactionnaire classique jusque dans ses raccourcis, ses amalgames et ses manipulations. Logiquement, également, la Résistance intellectuelle défend farouchement leurs œuvres, en particulier celle de Rousseau, les Lumières devenant un « emblème de la raison contre l'obscurantisme nazi ». Ainsi de quelques intellectuels du PCF (Georges Politzer, Frédéric Joliot-Curie, Paul Langevin et Jacques Solomon) qui s'identifient aux philosophes des Lumières dont ils se veulent les héritiers. Ils inaugurent un processus de légi-

time qui se poursuivra après-guerre, même si l'auteur prend bien soin de souligner que « nous ne saurions mettre sur le même plan, la résistance au nazisme, même d'obédience stalino-communiste, avec le dogmatisme, sans bornes, des stalinien durant la guerre froide ». Mais les intellectuels communistes ne sont pas les seuls à faire la comparaison entre philosophes des Lumières et résistants au nazisme. C'est aussi le cas de l'universitaire socialiste Raymond Naves, spécialiste de Voltaire, arrêté pour faits de résistance en février 1944 et déporté à Auschwitz d'où il ne reviendra pas, ou de l'ancien dirigeant trotskiste Pierre Naville qui écrit durant les années précédant 1943 son ouvrage sur *D'Holbach et la philosophie scientifique au XVIII^e siècle*. De même, *La Vérité*, le journal clandestin de la IV^e Internationale, rend hommage en juillet 1942 « aux Diderot et Rousseau » pour leur combat contre l'absolutisme féodal. Ou encore le sociologue Maurice Halbwachs, socialiste, admirateur de Jaurès, qui fait paraître en 1943 une édition du *Contrat social* qui constitue « dans les limites d'une publication soumise à la censure, une protesta-

tion contre les violences nazies ». Arrêté pour ses activités de résistant, il meurt le 16 mars 1945 au camp de Buchenwald. Tous mènent, au nom des Lumières, un combat qui, pour beaucoup, les conduira au supplice et à la mort. Mais l'apport le plus original de ce livre est sans doute de s'intéresser à la collaboration venue de la gauche et aux idées de l'ancien socialiste Marcel Déat qui fait de la figure de Rousseau un « précurseur du jacobinisme robespierriste et du nazisme ». Enfin, même si ce livre peut être lu comme une défense et illustration des auteurs des Lumières à travers les vicissitudes d'une époque de rupture qui trouble les repères et mélange les genres, l'auteur rappelle les mots récents d'Enzo Traverso pour qui le nazisme est « un produit de la modernité et de la civilisation occidentale ». Dès l'Occupation, les « réflexions fondamentales sur le rapport entre Lumières et barbarie techniciste et sur la dimension moderne du fascisme » de Maurice Blanchot et d'intellectuels catholiques annoncent celles qui seront systématisées et prolongées dans le grand livre de Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, *La Dialectique de la raison* (1947), qui permet d'éclairer le processus par lequel les Lumières sont amenées à se transformer en leur contraire.

Charles JACQUIER



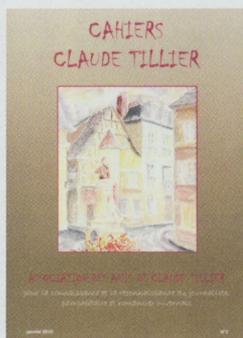
CAHIERS CLAUDE TILLIER, N° 2, Association des amis de Claude Tillier, janvier 2010, 94 p.

Maître d'école, journaliste, pamphlétaire, romancier, pour Claude Tillier toutes ces activités participent de la même ambition libératrice. Les pamphlets de Claude Tillier visent la vie politique des années 1830-1840, qu'elle soit locale (un juge, un député, un évêque) ou nationale (le système électoral, les journées de juillet 1830). Mais le franc-tireur ne réduit pas ses combats à la dénonciation de tel ou tel potentat : comme le progrès humain s'établit à la fois sur la justice sociale et l'avancement des connaissances, le projet émancipateur de Tillier s'étend aussi à l'instruction du peuple. Si sa renommée n'a pas atteint celle de certains de ses contemporains à la plume aussi alerte, son roman *Mon Oncle Benjamin* a bénéficié d'une adaptation cinématographique par Édouard Molinaro en 1969. Aujourd'hui, à Clamecy (Nièvre) où il a vécu, la pensée et la fougue de cet esprit libre sont maintenues vivaces par l'organisation d'un concours du pamphlet, parmi de nombreuses autres initiatives. Ce numéro 2

des *Cahiers Claude Tillier* propose plusieurs études sur le talentueux pamphlétaire : son parcours et ses combats, le rapport à la poésie et l'intérêt pour la science, un historique de ses bustes à Nevers, des recherches généalogiques, etc.

Contact : Association des Amis de Claude Tillier, Médiathèque François-Mitterrand, rue Jean Jaurès, 58500 Clamecy ; amis.claude.tillier@gmail.com

Jocelyn BÉZÉCOURT



PASCHAL GROUSSET (1844-1909)

ACTES DU COLLOQUE
ORGANISÉ PAR
L'ASSOCIATION
ADIAMOS 89
LE 23 NOVEMBRE 2009

Les Cahiers
d'Adiamos 89, n° 4,
mai 2010, 107 p., 10 €
ADIAMOS 89,
7 rue des Mésanges
89000 Auxerre

CENTENAIRE PASCHAL GROUSSET (1844-1909)

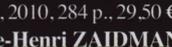
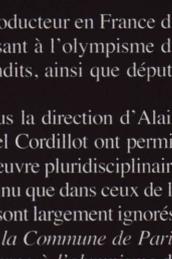
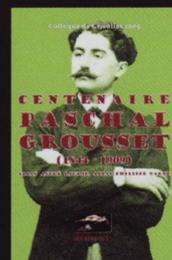
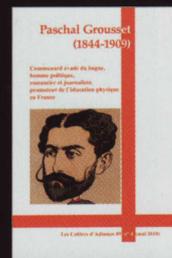
ACTES DU COLLOQUE
ORGANISÉ PAR LA
VILLE DE GRISSOLLES
LES 10-12 AVRIL 2009

Christian Laucou
Éditions des Barbares,
256 p., 2010, 24 €
Alain Braut -
946 route de Fabas
82170 Canals

À l'occasion du centenaire de son décès, le 10 avril 1909, plusieurs associations ont souhaité, à travers un colloque, rendre hommage à Paschal Grousset, né à Corte en 1844 où son père était principal de collège et qui a été l'un des plus célèbres et aussi un des plus méconnus combattants de la Commune et député socialiste de la III^e République naissante. Il fut tour à tour, principal de collège à Montauban, journaliste et polémiste républicain sous l'Empire, délégué aux relations extérieures de la Commune de Paris, déporté au bagne en Nouvelle-Calédonie, évadé et exilé à Londres, écrivain de science-fiction et « collaborateur de Jules Verne » sous le nom d'André Laurie, vulgarisateur des systèmes éducatifs européens sous le nom de Philippe Daryll, créateur de la Ligue nationale de l'éducation physique, introducteur en France du football et des jeux de plein air, opposant à l'olympisme du baron de Coubertin et créateur des lenditis, ainsi que député socialiste de 1893 jusqu'à sa mort.

Les colloques organisés à Grisolles sous la direction d'Alain Braut et à Auxerre sous celle de Michel Cordillot ont permis d'aborder les différents aspects de son œuvre pluridisciplinaire tant dans le domaine politique assez connu que dans ceux de la pédagogie et de la pratique sportive qui sont largement ignorés. Voir également : *Paschal Grousset. De la Commune de Paris à la Chambre des députés, de Jules Verne à l'olympisme* de Xavier Noël, Les impressions nouvelles, 2010, 284 p., 29,50 €

Pierre-Henri ZAIMAN





LA GENDARMERIE RECHERCHE, A TRAVERS LES CAMPS DE BOHEMIENS, LES AUTEURS D'AGRESSIONS ET DE VOLS RECENTMENT COMMIS DANS LA FAMILLE PARISIENNE (Dessin de DAMBLANS.)

Les Roms, cible privilégiée de la police en 1907, déjà ! Dessin d'Eugène Damblans (1865-1945), Le Pèlerin, 21/4/1907.